6
N

3/18

Pal. K. XXXIII-1

# L'ODYSSÉE

## D'HOMERE,

TRADUCTION NOUVELLE.

*TOME SECOND.*

583518

# L'ODYSSÉE

## *D'HOMERE,*

TRADUCTION NOUVELLE,

Précédée de Réflexions ſur Homere, & ſuivie de Remarques;

Par M. BITAUBÉ,

*De l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin.*

*Ecce ſpectaculum dignum ad quod reſpiciat Deus; ecce par Deo dignum, vir fortis cum mala fortuna compoſitus.*

TOME SECOND.

Biblioteca Nacional
FONDO
PATRIMONIAL
MADRID

*A PARIS,*

Chez LAMY, Libraire, quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXXV.

*AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.*

# L'ODYSSÉE.

## *ARGUMENT DU CHANT IX.*

Ulyſſe raconte aux Phéaciens toutes ſes aventures, ſes combats contre les Ciconiens, ſon arrivée chez les Lotophages, & de-là chez le Cyclope Polypheme. Il leur raconte auſſi comment ce Cyclope dévora ſix de ſes compagnons, la vengeance qu'il en tira, & la ruſe dont il ſe ſervit pour ſortir de la caverne où il étoit enfermé.

## *CHANT IX.*

ULYSSE prend ainſi la parole : » Grand Alcinoüs, toi qui effaces tous les Princes de cette Iſle ! je ſuis enchanté, n'en

doute pas, des accords de cet homme ſurprenant, ſemblable par ſa voix aux Immortels. Je participe également aux plaiſirs de ce feſtin. Quoi de plus ſatisfaiſant que le ſpectacle de l'allégreſſe qui, au ſein de la paix & du bonheur, ſe répand dans tout un peuple, & parmi d'illuſtres conviés, reunis dans un ſuperbe palais, & prêtant l'oreille aux accens d'un Chantre divin, tandis que ſur les tables ſont prodigués les préſens de la terre, les victimes les plus choiſies, & que les hérauts puiſant dans les urnes, portent de tous côtés le nectar! Je voudrois en ce jour ne me livrer qu'au ſpectacle de cette fête. Pourquoi ton cœur t'engage-t-il à vouloir connoître mes infortunes? Je n'en ſaurois parler ſans redoubler mes ſoupirs & mes larmes. Ciel! où commencer ce récit, où le finir? telle eſt la foule des malheurs qu'accumulerent ſur moi les Dieux. Il faut d'abord vous dire mon nom, afin que vous

me connoiſſiez, & qu'après avoir échappé au tems cruel des diſgraces, je puiſſe, comme votre hôte & votre ami, vous recevoir dans ma demeure, encore que fort diſtante de vos contrées. Je ſuis le fils de Laërte, cet Ulyſſe ſi connu par ſes ſtratagêmes, & dont la gloire monte juſqu'au ciel; j'habite l'Iſle d'Ithaque, que le Soleil éclaire avec complaiſance, où, ſur le mont Nerite, murmure un épais feuillage; autour d'elle, vers le midi & l'Aurore, ſont ſemées, l'une près de l'autre, un grand nombre d'Iſles fécondes, Dulichium, Samé, la verte Zacynthe; Ithaque, plus humble, eſt moins éloignée du continent, & plus voiſine du pole; elle eſt hériſſée de rochers, mais mere d'une vaillante jeuneſſe. Non, il n'eſt point à mes yeux de terre plus douce que la patrie. En vain la belle Calypſo, Déeſſe auguſte, a ſouhaité de me retenir dans ſa grotte, & de m'honorer du nom

de ſon époux ; en vain Circé, ornée d'appas, ſavante dans les arts magiques, m'a fait les mêmes offres, a voulu me retenir par les nœuds de l'hyménée ; leurs offres ont été inutiles ; elles n'ont pu fléchir la conſtance de mon ame ; tant la patrie & nos parens nous inſpirent un tendre attachement, que ne ſauroient balancer tous les biens & tous les honneurs dans une terre étrangere ! Mais je ne dois pas tarder plus long-tems à vous raconter les malheurs que Jupiter ne ceſſa de ſemer ſur ma route, depuis mon départ de Troye.

A peine eus-je mis à la voile, que la tempête me pouſſa ſur les côtes des Ciconiens, ſous les murs d'Iſmare, ville ennemie. Je l'attaquai, la ſoumis, & ayant fait un partage équitable des captives & d'un riche butin, j'exhortai les miens à précipiter leur courſe loin de ces bords ; mais, inſenſés ! ils mépriſerent mes leçons.

Tandis qu'ils faiſoient couler le vin à longs flots, & qu'égorgeant de nombreuſes victimes, ils ſe livroient, ſur la rive, aux plaiſirs des feſtins, les Ciconiens, échappés au carnage, appellent à grands cris leurs voiſins, qui vivent dans l'intérieur des terres, & qui, plus nombreux & plus vaillans, ſont exercés également à combattre du haut d'un char, & à l'abandonner & pourſuivre le combat. Ils paroiſſent avec l'Aurore; leur foule eſt auſſi innombrable que les feuilles & les fleurs qu'enfante le printems. Jupiter dès-lors nous fit éprouver les rigueurs de la fortune. Rangés en bataille près de nos vaiſſeaux, ils nous livrent une vive attaque; l'airain, des deux parts, donne la mort. Tant que croiſſoient les rayons ſacrés du jour, nous ſoutenons, malgré la grande infériorité du nombre, le combat furieux: mais enfin, à l'heure où l'on dégage les bœufs de leur joug, les Ciconiens enfoncent

les cohortes des Grecs, & les forcent à céder le terrein. Chacun de mes vaiſſeaux a perdu ſix braves guerriers; ils ſont couchés dans la poudre; le reſte fuit la redoutable Parque. Nous reprenons notre route, partagés entre la ſatisfaction de nous dérober à la mort, & les regrets amers où nous plonge la perte de nos compagnons. Quelque preſſés que nous fuſſions de revoler, loin de tant de périls, ſur les mers, nos vaiſſeaux ne s'ébranlerent point, que nos cris, par trois fois, n'euſſent appellé chaque ombre des infortunés, dont nous abandonnions, hélas! les corps dans ces champs funeſtes.

Mais bientôt le Dieu qui promene à ſon gré le tonnerre, déchaîne contre notre flotte l'Aquilon & la tempête; la terre & l'océan ſe voilent de ſombres nuées; ſoudain deſcend du ciel une profonde nuit. Mes vaiſſeaux, pouſſés par le travers, s'égarent; l'Aquilon ſiffle,

déchire nos voiles en trois ou quatre lambeaux, avec un rauque & horrible fracas. Pour éviter notre perte, nous les plions, nous les dépoſons dans les navires, & nous nous efforçons, la rame en main, à gagner une rade voiſine.

Là, nous demeurons, deux jours & deux nuits, étendus ſur le rivage, accablés de fatigue & de chagrins. Le troiſiéme jour, la blonde Aurore ayant reparu, nos mâts ſont relevés, nos voiles déployées éclatent dans les airs, & nous ſommes aſſis dans nos vaiſſeaux, dont le vent & nos pilotes dirigent le cours. Et déjà tout me promettoit un heureux retour dans ma patrie: mais, comme nous tournions autour des bords de Malée, tout-à-coup l'impétueux Aquilon & les rapides courans nous entraînent, & nous égarent loin de l'Iſle de Cythere. Durant neuf jours entiers les vents orageux nous portent çà & là ſur l'océan; & enfin nous abordons à la terre d'un peuple qui

ſe nourrit d'une plante fleurie, le peuple des Lotophages.

Nous montons ſur le rivage, nous y puiſons l'eau des fontaines, & je prends en hâte un repas avec mes guerriers, ſans m'éloigner de ma flotte. Après qu'il a ranimé nos forces, j'envoie quelques-uns de ma troupe, deux des plus hardis, accompagnés d'un héraut, reconnoître le pays, voir quels ſont les mortels dont cette terre eſt la nourrice. Ils partent, & pénétrent au ſéjour des Lotophages, peuple tranquille, ami de l'hoſpitalité; il ne leur dreſſe aucun piége mortel; il leur préſente le lotos, ſes délices. Au moment où mes guerriers ont porté à leurs lévres ce fruit, auſſi doux que le le miel, loin de ſonger à mes ordres ni à leur départ, ils n'aſpirent qu'à couler leurs jours parmi ce peuple; ſavourer le lotos, eſt leur ſeul charme; ils ont oublié juſqu'au nom de leur patrie. Je les arrache à cette terre; ils verſent des lar-

mes ; peu touché de leurs regrets, je les entraîne dans la flotte, & les y retenant par des liens, j'ordonne à tous mes autres compagnons de voler dans nos vaiſſeaux rapides, avant qu'aucun d'entr'eux, enchanté par le lotos, ne voulût demeurer ſur ces bords. En un moment ils ſont embarqués ; aſſis avec ordre ſur les bancs, l'agile aviron frappe la mer blanchiſſante.

Nous voguons loin de cette côte, le cœur rempli de triſteſſe, & nous ſommes jetés par les vents ſur les terres des Cyclopes, peuple ſauvage & féroce. Abandonnant aux Dieux le ſoin de les nourrir, jamais leurs mains ne plantent, jamais elles ne dirigent la charrue ; leurs champs, ſans y être forcés par aucuns travaux, ſe couvrent d'orge, de froment, & d'autres productions variées ; on voit s'y propager d'elle-même la vigne, qui bientôt porte un vin délicieux en de longues grappes ; Jupiter, par ſes

pluies, fait deſcendre la fertilité ſur ces terres. Les Cyclopes ne forment point de conſeil, n'ont aucune loi; diſperſés ſur les cimes de hautes montagnes, ils vivent en de profondes cavernes; chacun, ſans aucun ſouci de ſon voiſin, regne ſur ſa femme & ſur ſes enfans.

A quelque diſtance de leurs bords eſt une petite iſle baſſe, hériſſée de forêts, peuplée d'innombrables troupes de chevres ſauvages; elles ſe multiplient ſans trouble en ce lieu, où l'on ne voit point les pas des hommes; jamais le chaſſeur, infatigable à percer les épaiſſes forêts, & à gravir au ſommet de roches eſcarpées, ne pourſuivit ici leurs traces. On ne découvre en aucun endroit de l'Iſle ni troupeaux apprivoiſés, ni marque de labourage; toujours inculte, déſerte, elle ne retentit que de la voix tremblante des chevres. Car les Cyclopes, ſes voiſins, n'ont point de vaiſſeaux; parmi eux le vermillon ne colore

aucune proue, & il n'eſt point de ces Architectes, dont l'induſtrie enfante des mâts, des avirons, & des bâtimens flottans, qui les lieroient avec toutes les côtes, toutes les cités, à l'exemple de tant de peuples, ardens à traverſer l'océan. Loin d'être inféconde, cette iſle, pour peu qu'on la défrichât, ſe couvriroit, en leur ſaiſon, de tous les fruits de la terre; des prairies, coupées de ſources, & tapiſſées d'un tendre gazon, bordent, le long de ſes rives, la ſombre mer; on y cueilleroit le raiſin durant toute l'année; ſon ſein fertile s'ouvriroit facilement au ſoc, & à chaque automne, des épis hauts & ſerrés tomberoient, en faiſceaux épais, ſous la faulx du moiſſonneur. Et quoi de plus favorable encore que ſon port! là, il n'eſt beſoin ni d'ancre, ni de cordages; abordé, le navire y reſte paiſiblement, juſqu'à ce que les nautonniers, aſpirant au départ, l'ébranlent, & qu'un vent fortuné enfle les

voiles. Sur le haut du rivage, près du port, ſortie du fond d'une grotte, coule une ſource argentée; autour d'elle de beaux peupliers s'élevent dans les airs.

Nous abordons à cette iſle, conduits ſans doute par un Dieu dans une nuit fort obſcure. Des brouillards ténébreux s'épaiſſiſſoient autour de ma flotte; aucun aſtre n'envoyoit ſa lumiere, la lune étoit cachée au fond des nuages. Nul d'entre nous n'apperçut cette iſle, ni même les grandes vagues qui ſe briſoient en roulant contre ces terres. Avant de nous en douter, nous étions dans le port; auſſi-tôt nous plions toutes les voiles, nous deſcendons ſur le rivage; là, ſubjugués par le ſommeil, nous attendons l'Aurore.

Couronnée de roſes, à peine s'élevoit-elle vers les cieux, que cette iſle frappe nos regards étonnés, & nous y portons de tous côtés nos pas. Les filles

de Jupiter, Nymphes des forêts, précipitent vers nous, par troupes, les chevres du ſein des montagnes, pour le ſoutien de nos jours. Auſſi-tôt nous courons dans nos vaiſſeaux prendre l'arc recourbé & de longs dards; partagés en trois corps, nous leur livrons la guerre; en peu de momens, le ciel nous accorde une abondante proie. A mes loix étoient ſoumis douze navires; chacun d'eux reçoit par le ſort neuf victimes; dix, à mon choix, ſont le partage du mien. Aſſis ſur la rive, nous jouiſſons, durant le jour, & juſqu'à ce que le ſoleil ait fait place à la nuit, d'un feſtin où régnoient, avec profuſion, des viandes exquiſes & la douce liqueur des vendanges; car nous n'avions pas conſumé celle qui remplit nos vaſtes urnes, lorſque nous nous emparâmes de la ville des Ciconiens. Nous regardions la terre des Cyclopes qui étoit voiſine; la fumée s'en élevoit à nos yeux, & nous entendions leurs cris, confondus

avec les voix de leurs brebis & de leurs chevres.

La nuit ſe répand ſur la terre; nous dormons aux bords du bruyant rivage. Dès les premiers rayons du jour, aſſemblant tous mes compagnons : » Chers amis, leur dis-je, demeurez en ce lieu juſqu'à mon retour; je vais, avec ceux qui m'ont ſuivi dans mon navire, reconnoître moi-même cette contrée, apprendre ſi ſes habitans ſont injuſtes & barbares, ou ſi l'hoſpitalité leur eſt ſacrée, & ſi les Dieux ont ici des autels. «

En même tems je monte dans mon vaiſſeau, & commande à un certain nombre des miens d'y entrer, & de hâter le départ. Ils volent ſur mes pas, & rangés ſur les bancs, les vagues blanchiſſent aux coups répétés de la rame.

Arrivés aux terres voiſines, nous voyons ſur la pointe la plus avancée dans la mer, une caverne élevée, immenſe, toute couverte d'une forêt de lauriers,

l'ordinaire aſyle de nombreux troupeaux de brebis & de chevres. La ſpacieuſe cour étoit entourée d'un mur bâti d'informes morceaux de roches, où répandoient une ombre épaiſſe pluſieurs rangs de hauts pins & de chênes dont le front chevelu touchoit les cieux. Là, demeure un terrible Géant, loin de tous les habitans de ces bords; ſon antre eſt dans l'endroit le plus reculé; toujours ſolitaire & farouche, ſa ſeule occupation eſt de mener paître ſes troupeaux; il n'a de commerce avec aucun des autres Cyclopes, & roule en ſon eſprit des projets noirs & cruels. Monſtre affreux, il inſpire l'étonnement & l'épouvante; il ne reſſemble point à la race que nourrit le froment, on croit voir un roc, dont le front hériſſé de forêts, iſolé, domine ſur toute une longue chaîne de montagnes.

J'ordonne à mes compagnons chéris de m'attendre, de veiller au ſalut de

mon vaiſſeau, & choiſiſſant, parmi eux, pour me ſuivre, douze des plus déterminés, je m'avance. Nous avions eu ſoin de nous charger d'une outre de la liqueur vermeille d'un vin exquis; c'étoit un préſent du fils d'Evanthes, Maron, Sacrificateur d'Apollon, & Roi d'Iſmare. Vivant à l'ombre d'un bocage conſacré au Dieu du jour, il avoit été traité par nous avec reſpect, lui, ſa femme & ſes enfans, & garanti de toute inſulte; il mit entre mes mains les plus magnifiques dons, ſept talens d'or finement ouvragé, une belle coupe d'argent, & douze urnes de ce vin, nectar délicieux, long-tems conſervé dans ſon palais, & qui n'étoit connu que de lui, de ſon épouſe, & de la fidelle ſommeliere. Verſoit-on ſur vingt meſures de l'eau des fontaines une coupe de ce nectar, l'urne exhaloit dans toute la maiſon un parfum ſemblable au parfum qu'on reſpire dans l'Olympe; qu'alors il en coûtoit de s'abſtenir d'un

pareil

pareil breuvage ! Nous portions une grande outre de ce vin, & quelques autres proviſions ; car je preſſentis d'abord que nous rencontrerions un homme doué d'une force terrible, plein de férocité, ſourd à toutes les loix.

Arrivés en un moment à l'entrée de ſa caverne, nous n'y trouvons point le Géant, déjà il avoit conduit ſes troupeaux aux pâturages. Nous entrons, & nous admirons l'ordre & l'abondance qui régnoient en ce lieu ; les nombreux paniers s'affaiſſoient ſous le poids du lait caillé ; dans de vaſtes parcs ſe preſſoit la foule des agneaux & des chevreaux ; chaque claſſe avoit une enceinte ſéparée, les plus grands, ceux qui étoient moins avancés, & ceux qui, tendres encore, ne venoient que de naître ; on voyoit nager dans la crême débordée les vaiſſeaux de toute eſpece dont il ſe ſervoit pour traire ſes troupeaux.

Tous mes compagnons me conjurent

de prendre quelques-uns de ces paniers, & nous hâtant de pouſſer hors des parcs juſque dans nos navires une troupe de ces agneaux & de ces chevreaux, de fendre avec rapidité les ondes. Je refuſe obſtinément de les écouter; que ne cédai-je à leurs prieres! mais je voulois à tout prix voir le Cyclope, & connoître ſi je recevrois de ſa main un gage d'hoſpiaalité : entrevue, hélas! fatale à pluſieurs de mes compagnons!

Nous allumons le feu, nous ſacrifions une victime aux Dieux, & après nous être nourris de ce lait caillé, nous l'attendons avec impatience, aſſis dans la caverne. Enfin, précédé de ſon troupeau, le Cyclope arrive, portant ſur ſes épaules, faix immenſe! des troncs d'arbres, pour préparer ſon repas. Il jete cette charge devant ſon antre; le roc entier retentit avec un fracas terrible; ſaiſis d'épouvante & d'horreur, nous courons nous tapir au fond de l'antre.

Cependant il fait entrer dans cette enceinte profonde les troupeaux à la mammelle traînante, les chevres & les brebis, pour les traire, laiſſant errer les béliers & les boucs dans la vaſte cour. Puis levant aux nues une énorme roche, il ferme la caverne mugiſſante; vingt chars roulans à quatre roues, attelés des bœufs les plus vigoureux, ne pourroient ébranler la lourde maſſe; telle eſt la porte immenſe dont le géant a fermé ſa demeure. Maintenant aſſis, il trait avec un ſoin aſſidu les brebis bêlantes, & les chevres aux cris tremblans, rend chaque petit à la mammelle de ſa mere; il fait cailler une partie de la blanche liqueur du lait, la dépoſe en des corbeilles artiſtement treſſées, verſe l'autre en de grands vaiſſeaux, pour lui ſervir de breuvage à ſon repas. Ayant fini promptement tous ſes travaux, il allume le feu; ſoudain il nous voit.

» O étrangers, s'écrie-t-il, qui donc

êtes-vous? de quels bords êtes-vous partis pour voler ſur la plage humide? Le trafic eſt-il l'objet de votre courſe? ou ſeriez-vous de ces pirates qui, mépriſant la mort, parcourent les mers d'une proue errante, & ravagent toutes les contrées? «

Il dit: au rugiſſement de ſa voix, & à l'aſpect affreux du monſtre, nos cœurs ſe briſent de terreur. Toutefois je ſurmonte ce ſentiment, & de mes levres ſort cette réponſe: » Nous venons de Troye, égarés par tous les vents ſur les gouffres de Neptune, & n'aſpirant qu'à revoir la Grece, notre patrie; nous avons été jetés (ainſi l'a voulu le grand Jupiter), d'écarts en écarts, juſque ſur ces bords ignorés. Nous nous glorifions d'avoir ſuivi aux combats le fils d'Atrée, cet Agamemnon, dont, ſous le ciel, aucun mortel n'égale aujourd'hui la renommée, telle fut la ſplendeur de la ville qu'il réduiſit en cendres, & tel le

nombre des peuples dont triompha ſa valeur. Maintenant nous venons embraſſer tes genoux; accorde-nous un aſyle, ou quelque léger don, ſigne de ta bienveillance. Grand perſonnage! reſpecte les Dieux; nous ſommes tes ſupplians; ſouviens-toi que Jupiter, protecteur de l'hoſpitalité, conduit les pas des malheureux & des étrangers, & qu'il eſt le vengeur ſévere de leurs droits. «

Ainſi je l'implorois; ſa réponſe manifeſta ſa cruauté impie & féroce. »Tu es bien dépourvu de ſens, ô étranger! ou tu viens des terres les plus lointaines, toi qui m'ordonnes de craindre & de reſpecter les Dieux! Saches que les Cyclopes n'ont aucun ſouci de Jupiter, ni de toute la troupe paiſible & fortunée des Immortels; nous prétendons être égaux à leur race. Ne crois donc pas que la peur de ſa vengeance m'engage à t'épargner ni toi, ni tes compagnons, ſi mon cœur n'incline à la pitié. Mais, dis-moi,

en quel endroit as-tu laiſſé ton navire ? eſt-ce à une côte éloignée ou voiſine ? je veux le ſavoir.

J'étois trop inſtruit pour être abuſé par cette queſtion artificieuſe ; & lui rendant ruſe pour ruſe, je lui répondis en ces mots : » Le terrible Neptune fracaſſa mon vaiſſeau loin d'ici, à l'autre extrêmité de ton domaine, contre la pointe d'un rocher, où ſa main le précipita, en même tems que le pourſuivoit la tempête. Seul, avec ceux-ci, je me ſuis dérobé au trépas. «

Le cruel garde un farouche ſilence. Mais tout-à-coup il fond ſur nous, étend ſur deux des miens ſes bras formidables, & les empoignant à la fois, il les briſe contre le roc, ainſi que de jeunes faons ; leur cervelle & leur ſang jailliſſent, coulent en ruiſſeaux dans la caverne : puis il les démembre, & les dévore tel qu'un féroce lion ; il ſuce leur moëlle, s'abreuve de leur ſang ; il ne reſte d'eux ni chair,

ni inteſtins, ni os. A ce ſpectacle horrible, nous levons, tous en pleurs, nos bras vers Jupiter ; le déſeſpoir glace notre ſang, nous rend immobiles. L'Anthropophage ayant aſſouvi de chair humaine ſes énormes flancs, & vuidé d'un ſeul coup une grande cuve de lait pur, s'étend dans toute ſa longueur ſur le dos, comme ſans aucun ſentiment, au milieu de ſes troupeaux. Entraîné par le premier mouvement de mon courage indigné, je ſaiſis mon épée, & prêt à me jeter ſur le barbare, je veux la plonger dans ſon ſein juſqu'au fond de ſon cœur: la prudence arrête mon bras. Après ce coup, nous périſſions nous-mêmes en ce lieu de la mort la plus ſiniſtre : eh quoi ! nos bras réunis auroient-ils pu jamais écarter le roc qui fermoit la gueule de l'antre ? Il nous fallut donc, non ſans gémir, attendre l'Aurore.

Elle parfume enfin l'air de ſes roſes. Le Cyclope rallume auſſi-tôt le feu, trait

avec ordre ſes troupeaux, rend les petits à leur mere. Puis ſaiſiſſant encore deux des miens, il fait ſon repas. Quand ſa voracité eſt aſſouvie, il pouſſe ſes troupeaux hors de la caverne, enleve, comme en ſe jouant, l'accablante maſſe qui en couvroit l'entrée, & l'y reporte auſſi facilement que s'il fermoit un carquois; & faiſant retentir les airs d'un effroyable ſifflement, il précipite ſes troupeaux vers une montagne.

Je demeure donc au fond de la caverne, roulant en mon ame divers projets de vengeance, incertain ſi Pallas m'accorderoit la gloire de punir ce monſtre. Voici enfin le parti où ſe fixe ma penſée.

Il y avoit en ce lieu, près de l'enclos des brebis, une maſſue énorme, tronc verd d'un olivier, arraché par le Cyclope, & qui étant ſéché, devoit charger ſes mains, & guider ſes pas. Il nous ſembloit voir le mât de ces

grands navires à vingt rames, portant, de lourds fardeaux à travers les abîmes d'Amphytrite, telle étoit la longueur & l'épaiſſeur de cette maſſue ! Je prends ce tronc, & en abattant pluſieurs coudées, je remets la poutre à mes compagnons, leur ordonnant de la dégroſſir ; elle devient liſſe entre leurs mains : je me hâte d'en aiguiſer moi-même l'extrêmité, de la durcir dans une flamme ardente, & je cache avec ſoin cette arme ſous le fumier entaſſé çà & là dans la caverne. J'ordonne enſuite aux miens d'interroger le ſort pour le choix de ceux qui, levant avec moi cette barre peſante, oſeroient l'enfoncer dans le large orbite de l'œil monſtrueux du Géant, quand cet homme altéré de ſang ſeroit enſéveli dans un profond ſommeil. Le ſort nomme, au gré de mes vœux, quatre de mes plus braves compagnons; je me mets volontairement à la tête de l'entrepriſe:

A la fin du jour, le Cyclope revient des pâturages avec ſes troupeaux éclatans : il les fait tous entrer dans la vaſte caverne, ſans laiſſer les mâles dans la cour, ſoit par le ſoupçon de quelque ſurpriſe, ſoit par l'impulſion d'un Dieu propice à nos deſſeins. Après qu'il a levé en l'air & poſé la roche, porte de l'antre, il s'aſſied; des vaſes reçoivent, à l'ordinaire, le lait qui coule des mammelles de ſes troupeaux; les petits ſont libres enſuite de teter leurs meres. Deux de mes compagnons aſſouviſſent ſa faim vorace. Je m'approche alors du monſtre, tenant une informe coupe, remplie d'un vin brillant de pourpre. » Tiens, Cyclope ! lui dis-je, bois de ce vin, après t'être nourri de chair humaine : tu ſauras quel tréſor nous conſervions dans notre vaiſſeau. J'en ai ſauvé ce que tu vois pour t'offrir des libations comme aux Dieux, ſi, touché de compaſſion, tu favoriſois mon retour dans ma patrie. Mais ta fu-

reur a paſſé toutes les limites. Barbare ! qui d'entre les humains voudra déſormais s'approcher de ton Iſle ? Rougis de ta férocité. «

A ces mots, ſans me répondre, il prend la coupe, & boit : il ſavoure, en la vuidant, ce breuvage délicieux, il m'en demande encore. » Donne, donne, mon ami, une ſeconde coupe de ce vin, & apprends-moi d'abord ton nom ; je veux t'accorder un préſent, gage d'hoſpitalité, qui répandra la joie dans ton ame. Saches que la terre fertile des Cyclopes produit auſſi du vin ; il ruiſſelle de groſſes & longues grappes, & nous nous repoſons de leur accroiſſement ſur les pluies de Jupiter ; mais il n'approche pas de cette liqueur, ruiſſeau de nectar qui coula de la coupe même des Dieux. «

Il dit : Je contente ſon deſir ; trois fois je lui préſente la coupe remplie juſqu'aux bords, & trois fois l'inſenſé la vuide. Dès que les fumées du vin ont

troublé ſa raiſon : » Mon cher Cyclope ! lui dis-je d'une voix inſinuante, tu me demandes ſous quel nom je ſuis connu ; je vais te l'apprendre ; toi, ſelon ta promeſſe, accorde-moi les honneurs de l'hoſpitalité. *Perſonne* eſt mon nom ; ainſi m'appellent mon pere, ma mere, & tous les miens. «

» Oh bien ! me répond-il avec une férocité inouie, puiſque tu t'appelles *Perſonne*, *Perſonne* ſera le dernier de tous ſes compagnons dont je ferai mon repas : voilà le gage d'hoſpitalité que je te prépare. «

Il dit, & tombant en arriere, il s'étend ſur le pavé, ſon énorme cou incliné ſur ſon épaule, & il cede au poids du ſommeil qui dompte tout ce qui reſpire. La bouche du monſtre ronflant, enſéveli dans une profonde ivreſſe, rejete avec des ruiſſeaux de vin, des lambeaux ſanglans de chair humaine.

Alors je plonge la barre d'olivier dans

un grand tas de cendres embraſées, juſqu'à ce qu'elle ſoit brûlante, & j'exhorte mes compagnons, pour qu'aucun d'eux, ſe laiſſant maitriſer par l'effroi, & m'abandonnant au fort du péril, ne ſe retire au fond de l'antre. Le tronc, quoique vert, alloit s'enflammer, & par l'extrêmité étoit d'un rouge ardent; je me hâte de le tirer du feu, & cours vers notre ennemi; autour de moi ſe preſſoient mes compagnons; un Dieu nous inſpire de l'audace. Ils ſaiſiſſent le pieu aigu, & le portent ſur l'œil du Cyclope; moi, m'élevant ſur la pointe du pied, & prenant le haut de ce pieu, je l'enfonce, & çà & là le tourne entre mes mains. Tel l'Architecte creuſant une forte poutre, fondement d'un navire, conduit le ſommet de la longue & ſolide tariere, que ſes compagnons, avec des brides attachées au bas de l'inſtrument, tirent de l'un & de l'autre côté; elle tourne d'un mouvement impétueux;

tel, avec le ſecours des miens, j'agite dans l'œil du monſtre l'olivier embrâſé & dévorant. Le ſang jaillit autour de la pointe ardente; la vapeur de la prunelle, qui eſt toute en feu, conſume en un moment les paupieres & les ſourcils, cependant que ſes racines petillent avec éclat dans la flamme. Et comme un prudent forgeron, pour donner au fer cette trempe qui le fait réſiſter au tems, tire du feu, & ſoudain plonge dans l'onde glacée une hache ou une ſcie toute brûlante; l'onde mugit, & l'air eſt déchiré par un ſifflement ſonore : ainſi l'œil bouillonnant ſiffle & mugit autour de la maſſe embrâſée.

Le Cyclope pouſſe des hurlemens épouvantables, tout le rocher en retentit. Effrayés, nous fuyons çà & là dans les recoins de l'antre. Il arrache de l'œil le pieu tout ſouillé de ſang; affoibli par l'excès de la douleur, ſes mains le jetent à une courte diſtance;

ſa voix hurlante appelle les Cyclopes, qui, répandus autour de ſa demeure, habitoient les antres des cimes orageuſes. A ces cris ils accourent de toutes parts en foule, & environnant le rocher caverneux, ils lui demandent le ſujet de ſon déſeſpoir. » Quel malheur, ô Polypheme! te fait élever au milieu des douces ombres de la nuit des clameurs ſi terribles, & bannir le ſommeil de nos paupieres? Quelqu'un des mortels t'auroit-il ravi tes troupeaux? ou t'arracheroit-il la vie par la ruſe, ou à force ouverte? Quel eſt le nom du téméraire? «

» Hélas! mes amis, *Perſonne*, leur répond du fond de ſon antre le Géant; je ſuis victime, non de la force, mais de la ruſe «. » Que veux-tu dire? (ces paroles ſe précipitent de leurs levres bruyantes (Puiſque, de ton propre aveu, tu n'eſſuies aucune inſulte réelle dans ta caverne ſolitaire, qu'exiges-tu

de nous ? ſoumets-toi aux maux qu'il plaît à Jupiter de t'envoyer. Invoque, tu le peux, Neptune, ton pere; il eſt le Monarque des ondes. «

En même tems ils ſe retirent. Je ris au fond de mon cœur, malgré le péril que nous courions encore, de les avoir tous abuſés par ce nom. Le Cyclope pouſſant de longs gémiſſemens, déchiré par la douleur, marche à tâtons, & parvenant enfin à écarter la roche, porte de la caverne, il s'aſſied à l'entrée, en étendant ſes vaſtes bras, pour ſaiſir celui de nous qui, à l'arrivée du jour, voudroit s'échapper, en ſortant avec ſes troupeaux : qu'il me croyoit dépourvu de ſens! c'eût été nous livrer à ſa vengeance. Je méditois les moyens qui me reſtoient pour nous arracher, mes compagnons & moi-même, au plus terrible trépas; je roulois promptement en mon eſprit tous les deſſeins que pouvoient me ſuggérer la prudence & la ruſe;

ruſe ; car il ne s'agiſſoit pas moins que de notre vie, & pour délibérer, nous n'avions qu'un moment. Voici le parti qui fixa mon irréſolution.

La caverne enfermoit de beaux & grands béliers, hériſſés d'une toiſon épaiſſe, éclatante. J'unis, dans le plus profond ſilence, trois à trois, ces animaux avec de fortes branches d'oſier, qui ſervoient de couche à ce monſtre, nourri dans l'impiété ; je confie au bélier du milieu & j'attache ſous lui un des miens ; les deux autres, marchant à l'un & à l'autre côté, aſſurent ſa retraite. Chacun de mes compagnons étoit donc porté par trois de ces animaux. Il y avoit un bélier d'une grandeur ſurprenante, & qui, par ſa force & par ſa beauté, étoit le plus diſtingué de tout le troupeau. Je le ſaiſis au dos, & me coulant ſous ſon ventre hériſſé, & empoignant à pleines mains les grandes boucles de ſon épaiſſe toiſon, j'y de-

meure fermement attaché avec une conſtance inébranlable. Ainſi nous attendons, en ſoupirant plus d'une fois, l'arrivée de l'Aurore.

A peine a-t-elle coloré les cieux, que les béliers, en tumulte, ſe précipitent vers les pâturages. Les brebis, n'ayant pas été traites, rempliſſoient la caverne de leurs bêlemens; elles traînoient leurs mammelles, chargées de lait. Le Cyclope, aſſis & tourmenté par des douleurs aiguës, tâtoit ſoigneuſement le dos de tous ſes béliers qui ſe dreſſoient avec impétuoſité en ſe faiſant jour à travers le troupeau : l'inſenſé ! il ne ſoupçonnoit pas que ceux du milieu portoient ſous leur ſein laineux mes compagnons. Enfin le plus grand bélier ſort avec lenteur le dernier de la caverne, chargé & de ſa peſante toiſon, & de moi, agité de ſoins. Le terrible Polypheme lui paſſe auſſi les mains ſur le dos, & l'arrête.

» Bélier, mon ami ! dit-il, pourquoi,

demeuré en arriere, ſors-tu aujourd'hui le dernier de ma caverne? Eh quoi! avant ce jour, loin d'être jamais devancé par le troupeau, tu marchois à grands pas à ſa tête, & chaque matin tu étois le premier à brouter les fleurs naiſſantes & le tendre gazon des prairies; tu t'élançois le premier dans les fleuves; & à peine le ſoir avoit-il répandu ſes ombres, que le premier encore tu revenois dans mon antre. Aujourd'hui, ſe peut-il? le dernier de tous! Ah! regretterois-tu de n'être plus conduit par l'œil de ton maître? Un homme pervers, *Perſonne*, aſſiſté de ſes compagnons non moins pervers, m'a plongé dans une nuit éternelle, après avoir triomphé de mes forces par la liqueur du vin; mais j'eſpère qu'il n'eſt pas encore échappé à ſa perte. Si donc tu pouvois partager mes ſentimens, ſi donc tu pouvois parler, & me dire en quel recoin ce malheureux tremble & ſe dérobe

à ma fureur ! Ah ! au même inſtant, de ſon crâne briſé contre terre, le ſang & la cervelle jailliroient de toutes parts, rempliroient mon antre ; mon cœur goûteroit quelque ſoulagement après tous les maux où m'a plongé cet ennemi, le plus vil des humains. «

En achevant ces paroles, il laiſſe paſſer le bélier. A quelque diſtance de ſa demeure, je me dégage de l'animal qui me portoit, détache mes compagnons, & nous hâtant de pouſſer devant nous, par divers circuits, une partie de ces béliers, ſous les pas allongés deſquels fuyoit la terre, nous arrivons à notre vaiſſeau. Nos amis, qui nous croyoient au ſéjour des morts, nous revoient avec des tranſports de joie : ils donnent toutefois des gémiſſemens & des ſanglots à ceux qui nous manquent. J'interromps leurs regrets ; mes regards leur interdiſant les plaintes & les larmes, je leur ordonne par mes ſignes de précipiter dans

le navire ce troupeau, notre butin, & de fendre l'onde ſalée. Ils s'élancent ſur les bancs, bouleverſent de leurs rames la mer éclatante d'écume.

Quand nous ſommes à la diſtance où retentit une forte voix : » Ah! Cyclope! m'écriai-je, ta rage barbare n'a pas englouti dans ta caverne les compagnons d'un lâche; te voici enfin la victime de tes nombreux attentats. Homme féroce! toi qui, ſans reſpect pour l'hoſpitalité, as dévoré tes ſupplians! reconnois la punition dont t'accablent Jupiter & tous les Dieux. «

A ces paroles redouble la rage qui bouillonne en ſon cœur. Il arrache la cime d'une énorme roche, & la jete avec tant de roideur, qu'elle tombe devant la proue du vaiſſeau. Les flots jailliſſent vers les nues, retombent, & roulant vers le rivage inondé, y entraînent le navire. Moi, je ſaiſis promptement un immenſe aviron, & heurtant le con-

tinent, je repouſſe la nef loin de ces bords. Et animant mes compagnons, je leur ordonne des ſignes de la tête & des mains de ſe courber tous ſur les rames, pour fuir les plus horribles déſaſtres. Se précipitant ſur les rames, ils fendent les flots.

Lorſqu'après avoir tracé de longs ſillons ſur la mer, nous ſommes deux fois plus éloignés du rivage, je me tourne vers le Cyclope, & ſuis prêt à élever ma voix : mais tous mes compagnons s'élançant autour de moi, chacun s'efforce à me retenir par les paroles les plus perſuaſives. » Téméraire ! pourquoi irriter encore ce Géant féroce ? Un roc, lancé comme un trait, vient de rejeter notre navire au rivage; nous avons cru y trouver la mort. Que ta voix frappe ſon oreille, un roc plus terrible (tant ſa main les jete avec roideur ! ) fracaſſera nos têtes, & fera voler notre vaiſſeau en éclats. «

C'eſt ainſi qu'ils m'imploroient; mais ils ne peuvent fléchir mon ame haute & intrépide; j'exhale une ſeconde fois mon courroux. » Cyclope ! Cyclope ! ſi, parmi les mortels, on t'interroge ſur celui dont la main imprima ſur ton front cette honteuſe difformité, dis : le fils de Laërte, Ulyſſe, habitant d'Ithaque, & deſtructeur de Troye, m'a plongé dans cette nuit profonde. «

Les hurlemens de la rage éclatent ſur ſes lévres. » O deſtinée ! s'écrie-t-il, il eſt donc vrai, & d'anciens oracles s'accompliſſent ! Jadis vint dans ma demeure un grand perſonnage, le fils d'Euryme, Teleme, qui étant le plus habile des mortels à prédire l'avenir, vieillit parmi les Cyclopes dans l'exercice de ſon art. Il m'annonça tout ce qui vient de m'arriver : ton œil, dit-il, te ſera ravi par les mains d'Ulyſſe. Sur cette prédiction, je m'attendois à l'arrivée d'un géant ou d'un héros, remarquable par ſa beauté

& par ſa ſtature, armé d'une force invincible. Et aujourd'hui c'eſt le plus vil des mortels, un nain, ſans vigueur, qui, m'ayant dompté par le vin, m'a privé de mon œil ! Ah ! viens, je t'en prie, approche, Ulyſſe ! que je t'ouvre ma demeure, que tu reçoives les plus riches dons, & que je te recommande au puiſſant Neptune; car je ſuis ſon fils, il s'honore d'être mon pere. Il me guérira dès qu'il le voudra, ſans que j'implore d'autre ſecours, ni parmi les humains, ni parmi les Dieux. «

» Rejete cet eſpoir, lui repartis-je; ton œil ne ſera jamais guéri, pas même par le pouvoir de Neptune : plût au ciel que je fuſſe auſſi aſſuré de t'avoir privé de la vie, & précipité dans le ſombre empire de Pluton ! «

A ces mots il écume de fureur, & levant les mains vers le ſéjour des aſtres, cette imprécation ſort de ſes lévres;

» Ecoute-moi, Neptune ! Dieu terrible

à la chevelure noire & majeſtueuſe ! toi dont les bras ceignent la terre ! s'il eſt vrai que je ſois ton fils, ſi tu te glorifies d'être mon pere ; fais que cet habitant d'Ithaque, rejeton de Laërte, Ulyſſe, ce deſtructeur des remparts, n'imprime jamais le pied dans ſa terre natale, ou ſi les deſtins veulent qu'il revoie ſes amis & ſes foyers, qu'il y rentre malheureux, après une longue ſuite de traverſes, conduit par un navire étranger, pleurant la perte de tous ſes compagnons ; & qu'il trouve dans ſon palais des infortunes plus funeſtes encore. «

C'eſt ainſi qu'il l'invoque, & Neptune l'exauça. Mais Polypheme levant une roche beaucoup plus grande encore que celle qui ſortit de ſes mains, & la tournant pluſieurs fois en l'air d'un rapide effort, il la jete avec une vigueur ſemblable à celle des Immortels ; elle vole, tombe tout près de la poupe ; peu s'en faut que le gouvernail ne ſoit fracaſſé.

Jailliſſante, la mer recule, & heureuſement les flots, dans leur agitation, pouſſent en avant notre vaiſſeau, & l'approchent de l'iſle, où notre flotte étoit réunie, auprès de laquelle nos compagnons, aſſis en pleurs, languiſſoient après notre retour. Nous heurtons le ſablonneux rivage; nous deſcendons à terre, & faiſant ſortir du navire les troupeaux enlevés au Cyclope, chacun, avec égalité, participe au butin; mes compagnons, dans ce partage, joignent, d'une voix unanime, à ce qui m'eſt dû, le majeſtueux bélier qui m'a tiré de l'antre. Je le ſacrifie auſſi-tôt à Jupiter, qui, du haut des ſombres nuées, regne ſur tout ce qui reſpire; ma main allume l'offrande. Mais loin d'y jeter un œil favorable, il me préparoit de nouveaux malheurs, & ſongeoit à perdre ma flotte entiere & tous mes compagnons.

Cependant, juſqu'à ce que le ſoleil ait achevé ſa courſe, ce jour eſt pour

nous un banquet continuel. Les ténébres ayant remplacé l'aſtre de la lumiere, le ſommeil, aux bords de la mer, nous prodigue ſes faveurs. Et dès les rayons naiſſans de la vigilante Aurore, j'anime les miens à monter dans nos vaiſſeaux, à déployer les voiles. On ſe hâte de s'embarquer, on ſe place ſur les bancs, & armé du tranchant aviron, l'on frappe, de concert, le ſein écumeux des ondes.

Ainſi, le cœur ſerré, nous pourſuivons notre route, nous félicitant d'être échappés à la mort, mais, hélas! privés de nos chers amis.

# *REMARQUES*

## SUR L'ODYSSÉE.

### *CHANT IX.*

*Quod de plus ſatisfaiſant que le ſpectacle de l'allégreſſe.* Homere ſe ſert ici du mot τέλος; la plupart des Interprêtes n'en ont pas ſaiſi le ſens. Madame Dacier a traduit : *Et je ſuis perſuadé que la fin la plus agréable que l'homme puiſſe ſe propoſer, c'eſt de voir tout un peuple en joie, &c.* Elle n'eſt pas enſuite peu embarraſſée à juſtifior Homere ſur tout ce paſſage, qui, ſelon elle, a pu donner lieu à Epicure d'établir la volupté pour fin premiere de l'homme. Athénée a dit qu'Ulyſſe s'accommode à tous, aux coutumes & aux mœurs de ceux à qui il parle, qu'il flatte le Prince dont il a beſoin. Il n'étoit pas néceſſaire d'inſulter les Phéaciens, ni de faire d'Ulyſſe un bas flateur. τέλος ne ſignifie ici que que χρῆμα, *res*. On a dit ſouvent τέλος θανάτου *res mortis*, pour dire *la mort*. ἔστι τέλος χαριέστερον peut donc être rendu par *il n'y a rien de plus agréable*. Ce n'eſt encore qu'un pas : on peut toujours être ſurpris qu'Ulyſſe s'engage dans un éloge aſſez long de la muſique & de la bonne chere. Cet éloge a été ſévérement condamné par Platon. Il a été l'objet des plaiſanteries de Lucien ; en faiſant le panégyrique de la vie du para-

ſite, il s'eſt appuyé du ſentiment d'Homere, qui a mis, dit-il, ces maximes dans la bouche du plus ſage des hommes. Mais perſonne n'a plus critiqué ce paſſage que Rapin. *Celui que le Poëte*, dit-il, *nous propoſe comme un modele de ſageſſe, ſe laiſſe enivrer par les Phéaciens.* Pope a accuſé ce Critique de n'avoir pas été à jeun, lorſqu'il a fait cette remarque.

On ne s'eſt pas aſſez rappellé la fin du Chant précédent. Alcinoüs a dit que tous les aſſiſtans ne prenoient pas une égale part aux chants de Demodoque, & il a beaucoup inſiſté ſur la triſteſſe d'Ulyſſe. Celui-ci, en répondant à ce diſcours, qu'il pouvoit prendre pour une eſpece de reproche, commence par louer Demodoque, & il fait enſuite l'éloge de ce feſtin. La ſubſtance de ſes paroles eſt, qu'il s'eſt plu à entendre ce Chantre merveilleux, & qu'il ne connoît pas de plus grande ſatisfaction que celle de prêter l'oreille aux chants d'un fils des Muſes, pendant un feſtin auſſi agréable. On voit, comme Maxime de Tyr l'a remarqué, que l'éloge tombe principalement ſur les plaiſirs de la muſique. Or on ſait qu'elle étoit liée à la poéſie, & que l'objet ordinaire de celle-ci, dans les feſtins, étoit de célébrer les actions des héros. Ariſtote juſtifie ce paſſage d'Homere, en le conſidérant ſous ce point de vue, & il dit que ces plaiſirs dont parle Ulyſſe, ſont les plus propres à remplir le loiſir des hommes libres. Il eſt vrai qu'Ulyſſe paroît un peu ſe complaire à célébrer les agrémens de la bonne chere. Mais la paix, le repos & les feſtins où ſe livroient les Phéaciens, devoient charmer Ulyſſe, après tous les déſaſtres de la guerre dont il a été le témoin, & tous les malheurs dont il vient de ſortir. Chez les Orientaux,

comme on le voit dans l'Ecriture, la muſique, les feſtins & la danſe étoient les termes dont on ſe ſervoit pour exprimer la félicité d'une nation. D'ailleurs, il paroît par une foule d'exemples, que les anciens, dont l'exercice entretenoit la vigueur, & qui cherchoient moins que nous à diſſimuler leurs ſentimens, ne ſe cachoient pas du prix qu'ils attachoient aux plaiſirs de la bonne chere, où ils n'avoient pas introduit une délicateſſe, ruineuſe pour la ſanté, autant que pour ces plaiſirs mêmes.

On croit qu'il a vécu réellement avant Homere un Poëte, nommé Demodoque, & qu'il a chanté la priſe de Troie & les amours de Mars & de Venus. Plutarque & Demetrius de Phalere le font Corcyréen.

*Vous voyez le fils de Laërte, cet Ulyſſe.* Demodoque venoit de célébrer les actions d'Ulyſſe; ce héros, en ſe nommant, devoit donc exciter l'attention de toute l'aſſemblée; chacun devoit être curieux d'entendre le récit de ſes aventures. Ulyſſe ſemble parler ici de lui-même avec oſtentation. Etant étranger, il doit, a-t-on répondu, ſe faire connoître pour intéreſſer les Phéaciens en ſa faveur. Ajoutons qu'il paroît oppoſer ſa célébrité à l'état miſérable de ſa fortune. D'ailleurs Homere, & d'autres anciens Poëtes, nous offrent beaucoup d'exemples de la naïveté avec laquelle les anciens héros ſe louoient eux-mêmes. Virgile fait ainſi parler Enée :

*Sum pius Æneas, raptos qui ex hoſte penates*
*Claſſe veho mecum, famâ ſuper æthera notus.*

Scaliger demande ſi des ruſes ſont un ſujet d'éloge. Il

s'agit ici de ruſes guerrieres & de la ſageſſe d'Ulyſſe. J'épargne au Lecteur pluſieurs paralleles que ce Critique fait à cette occaſion, & où ne brillent ni ſon goût ni ſon équité. Voici l'arrêt qu'il ſe permet enfin de prononcer. *Virgile n'a pas tant imité Homere, que montré comment il eût dû écrire.*

*La verte Zacynthe.* Aujourd'hui *Zanthe ;* elle eſt au midi de Cephalenie ou Samé. C'eſt une iſle de ſoixante milles de tour, toute pleine de hautes montagnes, couvertes de bois, & c'eſt ce qui lui fit donner ce nom ; les Phéniciens la nommerent ainſi du mot *Zachuth*, *hauteur.*

*Ithaque, plus humble, moins éloignée du continent, & plus voiſine du pôle.* On a traduit χθαμαλη par *baſſe*, ce qui paroîtroit en contradiction avec l'épithete d'*eſcarpée*, qu'Homere joint ici. Ciceron appelle Ithaque *un nid ſur les rochers.* Selon Strabon, χθαμαλη, pour χαμαλη, ſignifie *voiſin de la terre*, & παντοπρατη ne ſignifie pas *haute*, mais plus ſeptentrionale, ce qu'Homere détermine par ces mots, προς ζοφον. Ithaque eſt en effet la plus voiſine du continent de l'Epire, & la plus ſeptentrionale. Elle a au levant Dulichium & quelques autres iſles, & au midi Samé & Zacynthe. Je croirois que χθαμαλη, qui ſignifie auſſi *humble*, pourroit indiquer qu'Ithaque eſt la moins riche & la moins importante de ces iſles, & παντοπρατη, qu'elle eſt la plus voiſine du continent.

On ſe plaît à voir Ulyſſe, en parlant d'Ithaque, oublier qu'il doit faire le récit de ſes malheurs. Il prouve par-là ce qu'il vient de dire, que rien n'eſt à ſes yeux préférable à la patrie.

*Sur les côtes des Ciconiens, ſous les murs d'Iſmare, ville ennemie.* Ces Ciconiens étoient ſur les côtes de Thrace, près de Maronée, qu'on prétend être la même qu'Iſmare. Ulyſſe les attaqua, parce qu'ils avoient envoyé du ſecours aux Troyens, comme on le voit au ſecond livre de l'Iliade.

*Chacun de mes vaiſſeaux a perdu ſix braves guerriers.* Comment eſt-il poſſible, diſoit Zoïle, qu'il périſſe juſtement ſix hommes de chaque vaiſſeau? La perte générale eſt répartie entre tous les vaiſſeaux, dont chacun devoit porter le même nombre d'hommes. Aulugelle a montré que la répétition θανατον τε μορον τε n'eſt pas oiſeuſe, & qu'elle exprime la douleur qu'Ulyſſe éprouve de cette perte.

*Que nos cris, par trois fois, n'aient appellé chaque ombre.*

*Et magnâ manes ter voce vocavi.*

En. 6.

Quand on ne pouvoit remporter les corps dans leur patrie, on rappelloit les ames. On voit le même uſage dans Pindare.

*Mes vaiſſeaux, pouſſés par le travers, s'égarent.* On a cru qu'ils ſuivoient la direction du Pilote, ſelon cette expreſſion de Virgile, *obliquatque ſinus in ventum.* Mais c'étoit plutôt par la force du vent, εκκεχυμενοι, *oblique, de côté*, lorſque les vaiſſeaux ne vont pas droit par la proue, mais qu'ils ſont pouſſés par le côté.

*Enfin nous abordons . . . à la terre des Lotophages.* Si l'on place cette iſle dans l'océan Atlantique, le récit d'Homere eſt invraiſemblable. Polybe a examiné ce

point,

point, & mis cette iſle près des côtes d'Afrique. La peine qu'ont priſe les plus grands Ecrivains à juſtifier Homere, lorſqu'il paroiſſoit s'écarter de la vraiſemblance, eſt honorable à ce Poëte, en ce qu'elle marque la déférence qu'eut pour lui l'antiquité. Elle eſt un bon indice de la juſteſſe de la plupart de ſes deſcriptions & de ſes récits. Si Polybe a bien rencontré, un bon vent peut porter du cap de Malée à cette iſle en dix jours. Elle paroît être celle qui fut appellée *Menix*, & par les Arabes *Girba*; on la nomme aujourd'hui *Gerbi* ou *Zerbi*. Selon Strabon, on y montroit un autel conſacré à Ulyſſe. Il dit auſſi que l'arbre appellé *Lotos* y abonde, & donne un fruit délicieux.

Il y a une eſpece de lotos qui eſt proprement une herbe comme du ſain-foin. Il y en a une autre appellée *lotos Ægyptia*; c'eſt une ſorte de lis. Hérodote dit qu'il naît abondamment dans les eaux du Nil quand il a inondé la terre, qu'il reſſemble à un pavot, & qu'après l'avoir ſéché, on en fait du pain. Mais les anciens prétendent qu'Homere parle d'une troiſiéme eſpece, appellée *Libyca*, dont Polybe fait cette deſcription (1). Le lotos eſt un petit arbre rude, épineux. Son fruit, qui a la douceur de celui du palmier, devient, en croiſſant, couleur de pourpre. Il eſt de la groſſeur de l'olive ronde, & a un noyau fort petit. Cet aliment a le goût de la figue & des dattes, & une odeur encore plus agréable. On en tire un vin délicieux, & qui a le goût de vin mêlé avec du miel. C'étoit peut-être cette der-

(1) Voyez Athenée.

niere eſpece de lotos ainſi préparée que goûterent les compagnons d'Ulyſſe ; & cela expliqueroit comment ce fruit triompha de leur raiſon.

Les compagnons d'Ulyſſe préférerent les plaiſirs & le repos des Lotophages aux dangers de la mer. Ce récit paroît être allégorique, & devoir montrer que ceux qui ſe livrent aux plaiſirs, ont de la peine à s'en arracher, & qu'ils ont beſoin d'un Ulyſſe pour rentrer dans le chemin de la gloire.

*Et nous ſommes jetés par les vents ſur les terres des Cyclopes.* De l'iſle des Lotophages on peut facilement être porté dans un jour ſur les terres des Cyclopes, qui habitoient la partie occidentale de la Sicile, près de Lilybée & de Drepanum. Bochart dérive le nom des Cyclopes du phénicien *Chek-lub*, par contraction, pour *Chek-lelub*, c'eſt-à-dire, *le golfe de Lilybée* Les Grecs donnerent au nom de ce peuple une origine grecque, comme s'il avoit été ainſi nommé, parce qu'il n'avoit qu'un œil tout rond au milieu du front. Pope ſuppoſe que les Cyclopes portoient un caſque, où il n'y avoit qu'une ouverture pour la vue. Mais ſelon Euſtathe, l'œil unique des Cyclopes eſt une profonde allégorie ; elle doit enſeigner que les hommes dans la colere ou dans la paſſion ne voient qu'un ſeul objet.

Y a-t-il jamais eu un peuple ainſi nommé ? Thucydide nous apprend que les bords de la Sicile furent d'abord habités par des Géants, appellés *Leſtrigons* & *Cyclopes*, peuple ſauvage & barbare. Il eſt bon de conſerver les traces, même les plus foibles, de l'hiſtoire ; elles nous aideront à accorder dans Homere le Poëte avec l'Hiſtorien. Voici ce que dit Cedrenus ſur le ſujet dont il s'agit

ici. *Ulyſſe tomba parmi les Cyclopes, dans la Sicile; il n'eſt pas vrai que ce peuple n'eût qu'un œil, mais leur ſtature étoit giganteſque, leur caractere ſauvage & féroce.*

Le tableau qu'Homere nous offre dans cet épiſode eſt remarquable; il n'eſt pas entiérement fabuleux; d'un côté il nous préſente l'origine des ſociétés & des gouvernemens, qui eſt le gouvernement paternel, & de l'autre une nation anthropophage. Ainſi Homere, en faiſant voyager ſon héros dans la partie du monde alors connue, peint, tour-à-tour, des lieux célebres & des mœurs caractériſtiques. La fable, en animant par le merveilleux ces tableaux, y répand un coloris poétique, qui ſéduit & amuſe le Philoſophe même, s'il ne s'arme pas d'une ſévérité trop auſtere. Ariſtote dit que ce n'eſt qu'à Sparte que le Légiſlateur ſe mêloit de l'éducation des citoyens, & que par-tout ailleurs, chacun ſe conduiſant comme il vouloit, régnoit, à la maniere des Cyclopes, ſur ſa femme & ſur ſes enfans.

Homere, en vantant la fertilité de la Sicile, parle le langage de l'hiſtoire. La belle deſcription de cette iſle repoſe l'eſprit du lecteur, auquel le Poëte va préſenter des ſcenes horribles.

*A quelque diſtance de leurs bords eſt une petite iſle.* Il eſt évident qu'il parle de l'iſle *Ægufa*, *l'iſle des chevres*. Elle a des prairies, des fontaines, un port commode, & ſon terroir eſt fort gras. Cluvier, qui l'a viſitée, y a obſervé toutes ces choſes. Homere ne nomme pas l'iſle, parce qu'il eſt vraiſemblable que n'étant pas encore habitée, elle n'avoit pas de nom.

*Conduits ſans doute par un Dieu dans une nuit fort*

*obſcure*. S'il eût fait jour, & qu'ils euſſent vu à ſe conduire, ils ſeroient plutôt abordés en Sicile, & par-là ils ſe ſeroient perdus, & n'auroient jamais pu échapper des mains du Cyclope.

*Je vais reconnoître cette contrée.* Il ne ſe fioit plus à ſes compagnons, après ce qui venoit de lui arriver dans l'iſle des Lotophages & dans le pays des Ciconiens; il y va lui-même. Cette démarche étoit d'autant plus généreuſe, qu'il ſoupçonnoit, comme il le dit enſuite lui-même, qu'il rencontreroit un peuple féroce. On pourroit taxer Ulyſſe de témérité: mais il étoit attiré par l'aſpect de la fertilité de ce pays, par le deſir de s'inſtruire, & celui de former des liens d'hoſpitalité, *multorum vidit & urbes.* Les voyages ſupléoient alors à d'autres moyens d'acquérir des connoiſſances.

*Là, habite un terrible Géant.* On parloit alors des Cyclopes, comme on a parlé de nos jours des Patagons. Homere a bien ſoin d'avertir que l'antre du Cyclope étoit dans l'endroit le plus reculé, loin de tout ſecours; il différoit des autres Cyclopes, en ce qu'il étoit ſeul, ſans femme & ſans enfans. Homere s'eſt plu à le repréſenter comme plus farouche encore que le reſte des habitans de ces lieux.

Tous les Ecrivains de l'antiquité, tant ſacrés que profanes, parlent des Géants. Pour ne citer que Plutarque; *ce ſiécle-là*, dit-il dans la vie de Theſée, *portoit des hommes d'une taille prodigieuſe.* L'hiſtoire naturelle a diſſipé ce merveilleux. *Pour ce qui regarde*, dit M. de Bomare, *la découverte des dents, des vertebres, des côtes qu'on donne, attendu leur grandeur & leur groſſeur, pour des os de géants que tant de villes conſervent encore,*

*& montrent comme tels, les Naturaliſtes ont prouvé que c'étoient de véritables oſſemens d'éléphans, ou d'autres animaux, ſoit terreſtres, ſoit marins, enterrés par haſard dans les différens lieux de la terre où on les trouve*, &c.

*Et qui n'étoit connu que de lui.* Un paſſage de Pline feroit penſer qu'Homere a moins exagéré qu'on ne croit en parlant de la force de ce même vin. *Durat etiam vis eadem in terra generi vigorque indomitus. Quippe cum Mutianus ter Conſul ex his qui nuperrime prodidere, ſextarios ſingulos octonis aquæ miſceri compererit, præſens in eo tractu.* L. 14. La force de ce vin explique la prompte & profonde ivreſſe du Cyclope.

*Et ceux qui, tendres encore, ne venoient que de naître.* Caſaubon a remarqué qu'Homere, qu'il appelle le pere de l'élégance, a le premier nommé *roſée*, ἐρσὴ, *des agneaux naiſſans.*

*Arraché par le Cyclope.* Au rapport d'Euſtathe, les manuſcrits les plus corrects portent, τὸ μὲν τοπάσε. Un géant de la force du Cyclope ne s'amuſe pas à couper un arbre, il l'arrache. La maſſue étoit l'arme ordinaire des Géans. Par cette arme, Homere fait juger de la taille de celui qui la porte.

*Soit par le ſoupçon de quelque ſurpriſe.* Ces étrangers qu'il avoit laiſſés dans ſon antre, lui faiſoient ſoupçonner qu'il y en avoit d'autres de cachés pour le piller. Plutarque a obſervé que non-ſeulement Ulyſſe, mais ſes compagnons, ſavent garder le ſilence, & ne pas trahir un ſecret. Ils ſouffrent que le Cyclope les briſe contre le roc & les dévore, ſans prononcer le nom d'Ulyſſe, & ſans donner le moindre indice du pieu deſtiné à la vengeance de ce Chef.

*Tiens, Cyclope, bois de ce vin.* Hiercules, amené devant ſon Juge, & déchiré de coups par une ſentence inique, reçut dans le creux de ſa main le ſang qui couloit de ſes plaies, & le préſentant au Juge, il lui dit : *Tiens, Cyclope, bois de ce vin, puiſque tu te nourris de chair humaine,*

*Nectar qui a coulé.* Madame Dacier veut que ἀπορρώξ ſignifie ici *la mere-goute ou la premiere goute.* Mais rien ne détermine à ce ſens. Pluſieurs endroits paralleles expliquent ce paſſage. Dans le texte, l'ambroiſie eſt confondue avec le nectar. On a ſuppoſé qu'Homere donnoit cela à la groſſiéreté du Cyclope. Pluſieurs Poëtes qui ſont venus après Homere, ont mis le nectar pour la nourriture ſéche, & l'ambroiſie pour la liquide.

*Personne ſera le dernier . . . . dont je ferai mon repas.* Il y a dans le Grec une équivoque qu'on ne peut conſerver, & il n'y a pas grand mal : *Je ne mangerai plus perſonne.*

*Cervicem inflexam poſuit, jacuitque per antrum*
*Immenſus, ſaniem eructans ac fruſta cruenta*
*Per ſomnum commixta mero.*

En. 3.

Dans ce tableau de Virgile on ne voit pas l'*énorme* cou du Cyclope.

Euſtathe & Madame Dacier s'épanchent en éloges ſur le jeu de mots qu'offre le nom que ſe donne Ulyſſe. Il faut convenir qu'il paroît plus digne d'une farce que de l'Epopée. Euripide a copié cet endroit, comme la plus grande partie de cet épiſode, dans *le Cyclope*, piéce

qui tient de la farce. Ciceron & d'autres exemples prouvent que les anciens n'étoient pas auſſi difficiles que nous ſur les jeux de mots. Pope, qui condamne celui-ci, cherche auſſi à le juſtifier, en diſant que cela étoit aſſez bon pour les Phéaciens. Ç'a été le ſort de ce peuple, que c'eſt à ſes dépens qu'on veut diſculper Homere. On oublie qu'ils ſont inſtruits dans les arts, qu'ils ont parmi eux un Poëte célebre, Demodoque, l'éleve d'Apollon, & qui, en excitant leur admiration, ne charme pas moins l'oreille d'Ulyſſe. Je dirois plutôt que ce jeu de mot étoit bon pour le Cyclope, je veux dire, qu'il ſervoit à marquer ſa ſtupidité.

*Affoibli . . . . ſes mains le jetent à une courte diſtance.* On a remarqué qu'ἄλυε, dont la ſeconde ſyllabe eſt breve, s'allonge ici pour indiquer la foibleſſe où la douleur réduit ce monſtre. Ma traduction offre cette image.

*Le Cyclope, pouſſant de longs gémiſſemens.* Denys d'Halicarnaſſe a fait ſentir comment la marche du vers peint l'effort du Cyclope pour trouver à tâtons la porte, & pour l'ouvrir.

*Hériſſés d'une toiſon épaiſſe & éclatante.* D'autres rendent ὀδνοφις par *noire.* Comme Homere loue ces troupeaux, j'ai ſuivi ici l'interprétation d'Erneſti, *candidum vellus*, il y a des violettes blanches.

*Le plus grand bélier ſort enfin avec lenteur le dernier.* Ulyſſe fait ſauver ſes compagnons & demeure le dernier. Voilà le héros, dont Homere a dit :

*Dum ſibi, dum ſociis reditum parat, aſpera multa*
*Pertulit.*

Toute la conduite de Polypheme montre ſa ſtupidité

& ſa folie. Au ſortir de ſa caverne, il néglige d'appeller à ſon ſecours les Cyclopes. Il n'avoit pas plus de prudence, dit Ciceron, que le bélier auquel il adreſſe la parole

*Qu'elle tombe devant la proue du vaiſſeau.* Le vers qui ſuit, eſt marqué d'un point, ce qui indique qu'il eſt déplacé. En effet, il ne ſe peut pas que cette maſſe, qui eſt tombée devant le vaiſſeau, c'eſt à-dire, devant la proue, ſoit tombée preſque ſur le gouvernail. J'ai profité de l'obſervation des Critiques pour retrancher ici ce vers, qu'on verra plus bas à ſa place. Pour ſauver la contradiction, que je viens de remarquer, les uns ont dit qu'Ulyſſe avoit tourné ſon vaiſſeau pour parler au Cyclope; d'autres, que ſon départ avoit été ſi précipité, qu'il n'avoit pas eu le tems de tourner ſon vaiſſeau, apologies qui m'ont paru peu ſolides.

*Ou d'un héros, remarquable par la beauté de ſes traits & de ſa ſtature.* Polypheme entendoit un homme beau, bien fait, c'eſt-à dire, un monſtre comme lui. Ulyſſe, auprès du géant, devoit paroître un nain.

*Tombe tout près de la poupe.* La premiere étoit tombée devant le vaiſſeau; mais comme il avoit fait du chemin, celle-ci tombe juſtement derriere. La premiere l'avoit fait reculer vers la Sicile, celle-ci le doit pouſſer en avant, vers l'Iſle d'Ægusa.

L'hiſtoire du Cyclope eſt très à ſa place. Les Cyclopes étoient les anciens ennemis des Phéaciens, puiſqu'ils les avoient chaſſés de leur domicile. Ceux-ci devoient être charmés de la vengeance qu'Ulyſſe tira de ce monſtre.

Selon Rapin, cet épiſode, qui offre une peinture ori-

ginale, eſt égal aux beaux endroits de l'Iliade ; Longin, & Demetrius de Phalere y trouvent une eſpece de ſublime ſinguliérement hotrible. Virgile, en l'abrégeant beaucoup, l'a imité. Dans Homere, il eſt plus varié & plus intéreſſant, parce que le héros court en cette occaſion un bien plus grand danger qu'Enée ; dans Virgile, les vers ont plus de pompe. L'un & l'autre font naître une admiration mêlée de terreur & de plaiſir.

## *ARGUMENT DU CHANT X.*

Ulyſſe chez Eole, qui lui livre les vents enfermés dans une outre. Suite funeſte de l'imprudence de ſes compagnons. Son arrivée chez les Leſtrygons, & enſuite chez Circé avec un ſeul de ſes vaiſſeaux. Changement d'une partie de ſes compagnons en pourceaux par les enchantemens de Circé. Il les délivre, & ſe rembarque pour deſcendre aux enfers.

## *CHANT X.*

Nous parvenons heureuſement à l'Iſle d'Eolie, qui flotte ſur les mers, & où regne le fils d'Hippotes, Eole, l'ami des Immortels. Un rempart indeſtructible d'airain, bordé de roches liſſes, eſcarpées, ceint l'Iſle entiere. Douze enfans du Monarque ſont l'ornement de ſon palais, ſix fils & ſix filles aimables; ils ſont tous dans la fleur de l'âge; il les unit des liens de l'hymenée, &

leurs heures s'écoulent auprès d'un pere & d'une mere dignes de leur vénération & de leur amour, en de continuels feſtins, embellis de ce qu'ont de plus flateur la variété & l'abondance. Durant le jour, le palais odorant retentit de cris de joie, & du concert harmonieux des flûtes; la nuit, des lits formés de tapis moëlleux, reçoivent ces époux, un tranquille ſommeil s'épanche ſur leurs paupieres.

C'eſt dans la ville & le palais de ce Roi que nous arrivons. Il me reçoit, m'accueille, durant un mois, avec amitié; il ne ceſſoit de m'interroger ſur Ilion, ſur la flotte des Grecs, & ſur leur retour. Je lui fais un récit fidele de tous ces fameux événemens. Dès que je lui témoigne l'impatience où je ſuis de partir, & le prie de ſeconder mes vœux, il s'y montre favorable. Il me donne une outre, dépouille du plus fort & du plus énorme taureau; là il vient d'empri-

ſonner les vents orageux; car le fils de Saturne l'a nommé le Roi des vents, & c'eſt à ſon gré que s'allume ou s'appaiſe leur furie. Il attache fermement cette outre au fond de mon navire par de fortes & d'éclatantes chaînes d'argent, pour qu'aucun de ces vents ne troublât l'air de ſa plus légere haleine. Il laiſſe en liberté celui qui part de l'occident, lui ordonnant de s'élever & de guider nos vaiſſeaux dans notre patrie; ordre inutile! la folie de mes compagnons devoit être notre perte.

Durant neuf jours & autant de nuits, nous ſillonnons les ondes. A la dixiéme aurore, ſe manifeſtoit enfin à nos regards ma terre natale; près d'y toucher, nous découvrons les feux allumés ſur le rivage, la fumée qui ſe perdoit dans les airs. Alors accablé de veilles & de fatigue, je me laiſſe ſurprendre aux charmes du ſommeil; car je n'avois ceſſé de tenir le gouvernail, ne me

repoſant de ce devoir ſur aucun de mes compagnons, tant j'étois impatient de revoir notre patrie. Pendant que je ſommeillois, des propos ſéditieux ſe répandent parmi eux, de bouche en bouche, dans la perſuaſion où ils étoient que je revenois comblé d'or & d'argent, préſens du magnanime Eole.

» Ciel ! ſe diſent-ils l'un à l'autre, combien ce mortel eſt honoré de tous, en quelque terre & en quelque ville qu'il paroiſſe ! combien il reçoit d'illuſtres témoignages d'amitié ! Que de belles & riches dépouilles n'a-t-il pas auſſi remporté de Troye ! Et nous, les compagnons fideles de ſa route & de ſes périls, nous rentrons, les mains vuides, dans notre patrie ! Ce n'étoit pas aſſez de tant de tréſors qu'il a obtenus ; voici un gage particulier de la tendreſſe généreuſe d'Eole. Ne tardons point ; voyons quel eſt ce préſent myſtérieux, voyons enfin combien d'or & d'argent ſont ren-

fermés dans cette outre précieuſe. «

Telles ſont leurs paroles, & ils oſent exécuter ce deſſein funeſte. Ils ouvrent l'outre profonde ; ſoudain tous les vents ſe précipitent dans les airs ; la tempête furieuſe, enveloppant mes navires, les emporte, malgré les ſanglots & les cris des miens, ſur l'immenſe océan, loin de ma patrie. Eveillé, je délibere ſi je ne chercherai pas la mort dans les gouffres des ondes, ou ſi, calme au ſein de cette infortune, je prolongerai ma vie. Je la prolonge, je ſoutiens cet aſſaut avec intrépidité, & couché ſur le tillac, la tête couverte de mon manteau, j'attends, en un profond ſilence, notre deſtinée, tandis que mes compagnons continuoient d'exhaler des plaintes lamentables. La tempête repouſſe ma flotte aux côtes de l'Iſle d'Eole.

Là nous montons ſur le rivage ; nos urnes puiſent une eau limpide ; nous

ranimons en hâte, près de nos vaiſſeaux légers, nos forces par quelque nourriture. Puis m'aſſociant un héraut & un autre de mes compagnons, je précipite mes pas au palais d'Eole. Il ſe livroit aux plaiſirs d'un feſtin, avec ſon épouſe & la troupe fortunée de ſes enfans. Nous nous arrêtons humblement à la porte de la ſalle; pleins de honte & de reſpect, nous nous jetons ſur le ſeuil. A notre aſpect, ils ſont glacés de ſurpriſe; ils m'interrogent. » Ulyſſe! qu'eſt-ce qui te ramene? quel démon ennemi te pourſuit? Ne t'avions-nous pas donné tous les ſecours néceſſaires pour arriver dans ta patrie, au ſein de ta demeure, & par-tout où tu dirigerois ta route? «

Telles étoient leurs queſtions. Plongé dans la douleur: » Mes compagnons infideles, répondis-je, & un moment d'un ſommeil funeſte, ont cauſé ma perte. Mais vous, qui êtes mes amis, remédiez à mes infortunes: les Dieux vous

en ont donné le pouvoir ». Ainſi je m'efforçois de les fléchir.

Leurs bouches ſont muettes. Le Roi rompt enfin le ſilence, & me lançant des regards courroucés : » Fuis, dès cet inſtant de cette Iſle, dit-il, ô le plus indigne des mortels ! Il ne m'eſt permis ni d'ouvrir mon palais à celui que pourſuit la vengeance des Dieux, ni de favoriſer ſa route. Fuis ; tu viens ici chargé de l'exécration céleſte «. Il me renvoie ainſi de ſon palais, qui retentit de mes vains gémiſſemens.

Nous voguons loin de ces lieux, le cœur rempli d'une ſombre triſteſſe. Mes compagnons (ſuite fatale de notre imprudence) luttent péniblement contre les flots, toujours armés de la peſante rame ; ils s'épuiſent, leur courage s'abat ; le vent n'eſt plus pour nous un guide favorable ; pour jamais nous ſemble fermé l'accès à notre patrie.

Six jours & ſix nuits, nous fendons la

la plaine liquide ; le ſeptiéme jour, ſe déploient à nos yeux les immenſes portes de la ville des Leſtrigons, bâtie par Lamus, Monarque ancien de ce peuple. Là, le berger, en rentrant avec ſes troupeaux, excite par ſes cris le berger, qui, répondant à ſa voix, précipite déjà les ſiens dans les campagnes ; là, le pâtre, qui ſait vaincre le ſommeil, unit les travaux du jour à ceux de la nuit, gagne un double ſalaire, en menant paître tour à tour, ſans interruption, les troupeaux à la toiſon argentée, & les bœufs mugiſſans, tant ſont voiſins ces fertiles pâturages.

Nous approchons d'un admirable port, formé par deux vaſtes rochers, qui s'élevant aux nues, s'avancent au ſein des ondes, ſe rencontrent, & paroiſſent courir pour s'embraſſer, ne laiſſant, pour l'entrée, qu'un étroit paſſage. Tous les vaiſſeaux de mes compagnons ſe préci-

pitent dans cette enceinte profonde ; l'un à côté de l'autre, ils y ſont attachés par de légers liens. Jamais ne s'y éleve le moindre flot ; la ſurface des eaux eſt unie, miroir brillant & calme. Seul je refuſe d'entrer dans ce port : liant mon navire au rivage, je monte au haut d'un rocher eſcarpé, & laiſſe errer au loin mes regards. Il n'eſt aucune trace de labeur ni des bœufs ni des hommes ; ſeulement je vois s'élever dans les airs d'épais tourbillons de fumée.

Alors je choiſis deux des miens, auxquels j'aſſocie un héraut ſacré ; ils vont, par mon ordre, s'inſtruire quel eſt le peuple que nourrit cette terre. Ils ſuivent une grande route, frayée par les chars, qui, du haut des montagnes, traînoient à la ville la dépouille des forêts. Ils rencontrent non loin de ces murs, près de la fontaine de la Nymphe

Artacie, une jeune fille, remarquable par la nobleſſe de ſon port; elle étoit née d'Antiphate même, Roi des Leſtrigons; l'urne en main, elle puiſoit une onde argentée dans cette fontaine, ouverte à tous les citoyens; mes compagnons la ſaluent, lui demandent le nom de ce peuple & du Roi qui le gouverne. Elle leur montre auſſi-tôt un palais qui touchoit le ciel; c'étoit le palais de ſon pere. Ils entrent dans cette demeure; & le premier objet qui frappe leurs regards, eſt l'épouſe du Roi. A ſon aſpect, ils ſont ſaiſis d'horreur: par ſa ſtature elle reſſembloit à une montagne ſourcilleuſe. Elle appelle au même inſtant hors du Conſeil ſon époux, le formidable Antiphate, qui leur deſtine la plus affreuſe mort. A peine a-t-il paru, qu'il ſaiſit l'un d'entr'eux, & le dévore; les deux autres s'échappent, fuient d'un vol précipité juſqu'à nos vaiſſeaux. Mais ce monſtre fait retentir dans la ville entiere ſa voix terrible.

A cette voix les invincibles Leſtrigons accourent des cimes les plus élevées des montagnes, en foule innombrable ; ils ne ſont point des hommes; le rivage eſt bordé d'un peuple de Géants. Ils arrachent & font pleuvoir ſur nous, en traits nombreux, les ſommets accablans des rochers. Soudain un tumulte horrible s'éleve de notre flotte dans les airs, formé des cris lugubres de nos guerriers écraſés, & du fracas de nos vaiſſeaux qui ſe rompent, & ſautent en mille éclats. D'autres de mes compagnons (ainſi l'on ravit aux eaux leurs habitans) tranſpercés des longues lances de l'ennemi, ſont enlevés pour lui ſervir de pâture. Pendant que le carnage & le trépas régnoient dans la profonde enceinte du port, mon glaive fend le cable, lien de mon navire, ſeul moyen d'échapper à notre perte, & j'exhorte la troupe entiere des miens à délier leurs vaiſſeaux, à ſe courber de tous leurs efforts ſur leurs rames nom-

breuſes & agiles. Tout m'obéit ; bouleverſés, les flots écument. Par un heureux eſſor, mon navire, loin de ces roches, qui pleuvoient ſur nous, a gagné la plaine liquide. Mais, hélas ! les autres, ſans qu'il en échappe un ſeul, ſont enſévelis en un moment au ſein de ce port, dans une ruine commune.

Nous pourſuivons notre courſe ; combien la joie de notre délivrance étoit troublée par les regrets douloureux que nous donnions à nos amis ! Le ſort nous conduit à l'Iſle d'Æea ; là régnoit Circé, Déeſſe puiſſante, qui enchante les mortels par ſa beauté & par les accens mélodieux de ſa voix. Sœur du prudent Æetès, l'un & l'autre ont reçu la naiſſance du Soleil qui verſe en torrens la lumiere, & de la Nymphe Perſa, fille de l'Océan. C'eſt là que, conduits par quelque Divinité, nous entrons en ſilence dans un large port. Deux fois naiſſent le jour & la nuit, & nous demeu-

rons étendus ſur le rivage, accablés de fatigue, minés d'une ſombre douleur.

Mais le troiſieme jour, dès que la blonde Aurore eut doré les côteaux, je prends ma lance & mon glaive, & courant, loin de mon navire, ſur une haute montagne, je porte l'œil de tous côtés, & prête l'oreille, impatient de découvrir des traces d'habitans, & d'entendre le ſon de la voix humaine. J'apperçois, dans un grand éloignement, de noirs tourbillons de fumée, qui s'élevoit du milieu d'une épaiſſe forêt de vieux chênes; là ſe déroboit à nos regards le palais de Circé. Mon premier deſſein eſt de porter ſans retard mes pas vers cette habitation. Je me détermine à me rendre d'abord à mon navire, pour ſatisfaire au devoir le plus preſſé, celui d'animer le courage de mes compagnons, & de leur procurer quelque nourriture, réſolu qu'un corps nombreux iroit à la découverte de

cette contrée. Je n'étois plus éloigné du rivage ; un Dieu fut touché de me voir dans la diſette & ſans aucun ſecours ; tout-à-coup paroît ſur ma route un grand cerf au bois majeſtueux, qui, embrâſé des feux les plus ardens du ſoleil, s'élançoit tout haletant des pâturages de la forêt pour ſe déſaltérer dans le fleuve. Comme il paſſoit à une longue diſtance, mon javelot l'atteignant au milieu de ſa courſe, le frape au dos, & le perce de part en part ; il s'abat avec un cri dans la pouſſiere ; à travers ſa large bleſſure, s'enfuit ſa vie avec ſon ſang. J'accours, & poſant le pied ſur le cerf, j'arrache ma lance de ſon corps, & l'incline contre un côteau. Mais comment enleverai-je l'énorme proie ? Briſer des branches d'oſiers, les tordre par ma main, en former un lien de pluſieurs coudées, garotter les pieds du monſtrueux animal, eſt l'ouvrage d'un moment : mon

cou eſt chargé de ce faix, trop lourd pour le porter d'une ſeule épaule, & je me rends à la rive, appuyé ſur ma lance. En arrivant je jete ce faix devant mon navire, & ranimant la conſtance de mes compagnons. » Amis ! leur dis-je d'un ton affectueux, quelque déſeſpoir qui nous preſſe, nous ne deſcendrons point dans la ſombre demeure de Pluton, avant le jour marqué par les Deſtins. Levez-vous; tant que le ciel nous fournira des alimens, jouiſſez de l'abondance, & prévenons la cruelle mort dont nous menace la faim. «

A ma voix s'adoucit leur déſeſpoir. Sortant des antres où ils s'étoient retirés, ils ſe raſſemblent ſur le rivage, & conſiderent avec admiration cet animal d'une grandeur démeſurée. Ayant contenté leurs regards, ils répandent ſur leurs mains une eau pure, & font les apprêts d'un feſtin; aſſis ſur la rive, nous le prolongeons juſqu'à la fin du jour; l'abon-

dance diſſipe la faim ; le vin bannit le ſouvenir de nos peines. La nuit ayant répandu ſes ombres paiſibles, nous nous livrons au ſommeil ſur les bords de la mer.

Mais aux premiers rayons dont l'Aurore rougit les cieux, je forme un conſeil, & au milieu de toute ma troupe, je lui tiens ce diſcours : » Compagnons, prêtez-moi l'oreille, malgré tant d'infortunes. O mes chers amis ! nous ne connoiſſons point la terre où nous ſommes ; nous ignorons à quelle diſtance elle eſt du ſeptentrion, du midi, des lieux où l'aſtre vivifiant de la lumiere deſcend ſous l'horiſon, & de ceux où il ramene le jour aux humains. S'il nous reſte encore un parti à prendre, examinons, ſans retard, celui que nous ſuggere la prudence ; quant à moi, je ſuis dans l'incertitude. Du haut de cette roche, j'ai vu que nous ſommes abordés à une iſle très-baſſe ; j'ai apperçu la mer

qui la couronne. Du milieu de l'iſle s'eſt élevée à mes regards une grande fumée, ſortie de l'épais ombrage d'une forêt. «

A ces mots leurs cœurs ſe briſent, & leur eſprit ſe retrace le Roi des Leſtrigons, le barbare Antiphate, & le terrible Cyclope, monſtres qui dévorent des hommes. Ils pouſſent tous des gémiſſemens. & des cris ; de leurs paupieres coulent des ruiſſeaux de larmes. Mais les cris & les larmes changent-ils la deſtinée des malheureux ? Moi, je partage leur troupe en deux corps ; je me mets à la tête du premier ; l'autre eſt commandé par Euryloque. Deux ſorts ſont promptement agités dans un caſque d'airain; celui d'Euryloque frappe auſſitôt nos regards. Il part ſans balancer, ſuivi de vingt-deux compagnons. Ils ne peuvent nous quitter ſans verſer des larmes ameres; nous ne pouvons les voir s'éloigner ſans pouſſer des ſanglots.

Ils arrivent, à travers la forêt, dans

une grande vallée, où, formé de marbre éclatant, domine le ſuperbe palais de Circé. On voyoit à l'entrée des loups & des lions apprivoiſés, dont ſes enchantemens avoient adouci le naturel féroce. Loin de ſe précipiter avec fureur ſur mes compagnons. ils ſe dreſſoient autour d'eux, les accompagnoient, & les flatoient en agitant leurs queues longues, hériſſées. Tels des chiens domeſtiques & fideles accourent autour de leur roi lorſqu'il revient d'un banquet, & l'accueillent avec de vives careſſes; d'ordinaire ſa bonté l'engage à les réjouir par quelque appât friand : tels ces loups & ces lions à l'ongle & à la dent meurtrieres careſſoient mes guerriers, épouvantés à l'aſpect de ces monſtres terribles des forêts. Ils s'arrêtent aux portes du palais, & prêtent l'oreille aux accens mélodieux que formoit la belle Déeſſe, tandis que ſous ſes mains naiſſoit, ſur une grande toile, une broderie mer-

veilleuſe par ſa fineſſe, par ſa grace & par ſon éclat ; tels ſont les ouvrages des Déités de l'Olympe. Un des chefs de cette troupe, le vaillant Polites, le plus cher de mes compagnons, celui dont je reſpectois le plus la prudence, prend la parole. » O mes amis ! une mortelle, ou plutôt une Déeſſe, en formant de ſes mains une broderie admirable, fait retentir tout ce palais d'une voix dont l'harmonie enchante. Ne craignons point ; conjurons-la de paroître. «

Il dit ; leurs voix réunies l'apellent. Elle vient auſſi-tôt, ouvre la porte, les preſſe d'entrer. Inſenſés ! tous, ſans balancer, ſuivent ſes pas. Le ſeul Euryloque, ſoupçonnant quelque embûche, demeure prudemment hors du palais. La Déeſſe conduit ces guerriers ſur des trônes, où l'on repoſe mollement ; ſa main leur prépare un breuvage délicieux ; le lait venant d'être caillé, la fleur de farine & le miel frais s'unif-

ſent au vin de Pramne ; elle y diſtille un poiſon, qui, par un charme invincible, doit bannir de leur eſprit le ſouvenir de leur patrie. Elle leur préſente cette coupe ; ils la vuident. Les frapant auſſitôt de ſa baguette, elle les précipite dans une profonde étable. O ſoudaine métamorphoſe ! Ils ont la tête, la voix, toute la figure de pourceaux ; ils ſont hériſſés de ſoies ; mais, ce qui eſt plus affligeant, ils ſe connoiſſent ; à cet égard leur ſens n'a ſubi aucune altération. Ils pleurent, retenus dans ce cachot. Circé leur jete avec dédain des cornouilles & des glands, que dévore avec avidité l'animal grommelant, dans la fange.

Euryloque revole au rivage, pour nous annoncer le ſort déſaſtreux de ſes compagnons. Malgré le deſir qu'il a de nous l'apprendre, il ne peut proférer une parole ; ſon cœur eſt frappé d'une douleur profonde, ſes yeux noyés de

larmes. Il nous étoit aiſé de préſager la plus terrible cataſtrophe. Saiſis d'étonnement & de trouble, nous l'interrogeons, nous le preſſons long-tems de rompre le ſilence; il parle enfin, il nous fait connoître notre infortune.

» Nous traverſons, grand Ulyſſe, la forêt, ſelon tes ordres, nous trouvons, au fond d'une vallée, un palais de marbre; formant une broderie, une mortelle, ou plutôt une Déeſſe, fait éclater des chants céleſtes. Mes compagnons la conjurent de paroître. La porte s'ouvre; la Déeſſe vient, ſa voix flatteuſe nous offre un aſyle. Imprudens! ils la ſuivent tous; ſeul, je prévois quelque embûche, je reſte hors du palais. Leur troupe entiere a péri; aucun n'a reparu; en vain ai-je porté de toutes parts un œil impatient, ſuis-je demeuré long-tems à les attendre. «

Il dit. Je ſuſpends à mon flanc mon glaive peſant, terrible; mon arc charge

mon dos, & je lui ordonne de me guider au même inſtant vers ce palais. Il tombe à mes genoux, il les embraſſe, il me conjure d'abandonner ce deſſein. » Ne vas point en ce lieu funeſte, homme trop intrépide ! dit-il, ne m'oblige pas à t'y ſuivre. Je ſais que tu ne rameneras aucun des guerriers qui m'ont accompagné, & que tu cours toi-même à ta perte. Fuyons, fuyons avec ceux qui nous reſtent; peut-être eſt-il encore tems d'échaper au péril dont ce jour de malédiction nous menace. «

» Demeure toi, Euryloque ! répondis-je, près du navire; n'y ſonge qu'à couler les heures dans les banquets & dans l'oiſiveté. Quant à moi, l'invincible néceſſité m'en fait une loi, je vais ſeul où tu frémis de me guider. «

En même tems je cours loin de la rive. Je traverſe la forêt, j'entre dans la vallée, & m'approchois du palais de la formidable Enchantereſſe, quand tout-à-

coup le Dieu, armé du roſeau d'or, Mercure, ſe préſente à moi, ſous la forme du plus beau des mortels; ſur ſon menton fleurit à peine un léger duvet; entré dans l'adoleſcence, il charme par ſa jeuneſſe & par ſa grace. Il me prend la main, & m'arrêtant, il me dit:

» Où vas-tu, malheureux! toi qui, ſans connoître ce dangereux ſéjour, parcours ſeul d'un pas téméraire ces forêts & ces montagnes? Tes compagnons, par le pouvoir de Circé, ont ſubi la plus honteuſe métamorphoſe; comme des pourceaux immondes, ils ſont empriſonnés en de ſombres étables. Viendrois-tu pour les délivrer? ah! crains que le retour ne te ſoit interdit à toi-même; crains que tu ne ſois détenu dans ce palais avec ceux dont tu regrettes la perte. Mais raſſure-toi, je compâtis à ton ſort, & veux te tirer de ce péril funeſte. Reçois la plante ſalutaire que je vais te donner; avec cet antidote, porte hardiment

diment tes pas dans le palais de Circé. Connois les artifices pernicieux de l'Enchantereſſe. Elle te préparera un breuvage ; elle y diſtillera des ſucs magiques. Mais tu ſeras ſupérieur au charme ; telle eſt la vertu de cet antidote merveilleux. Ecoute encore. Quand Circé t'aura frapé de ſa baguette, fais briller au même inſtant ton glaive, & cours vers elle comme pour lui ravir le jour. Effrayée de cette audace, elle voudra te gagner par ſes appas, & t'offrira ſon cœur ; garde-toi bien de dédaigner l'amour d'une Déeſſe, ſi tu veux obtenir la délivrance de tes compagnons, & les ſecours néceſſaires à ta route. Mais oblige-la de jurer par le ſerment terrible des Immortels, que tu n'auras à redouter de ſa part aucun piége ; tremble qu'après t'avoir déſarmé, elle n'énerve & n'aviliſſe ton courage. «

Ainſi parle Mercure, & arrachant du ſein de la terre cette plante, il la remet

entre mes mains, & m'en fait connoître les vertus. Noire par ſa racine, ſa fleur a la blancheur du lait. *Moly* eſt le nom qu'elle a reçu des Dieux. La déraciner, ſurpaſſe les forces humaines, mais rien n'eſt au-deſſus du pouvoir des Immortels.

Mercure, à travers les forêts de l'Iſle, revole auſſi-tôt dans l'Olympe. Je continue à m'avancer vers la demeure de Circé; mon cœur palpite, agité de ſoins. Arrivé à l'entrée du palais de la Déeſſe, je m'arrête, & fais éclater ma voix; la Déeſſe l'entend, les portes ſont ouvertes, elle paroît auſſi-tôt elle-même, & me prie d'entrer dans cet aſyle. Je la ſuis, plongé dans une morne triſteſſe. Elle me place ſur ſon trône éblouiſſant, merveilleux, mes pieds repoſent ſur de beaux tapis. Sa main me préſente, dans une coupe d'or, un breuvage, où, méditant ma perte, elle a mêlé ſes magiques poiſons. Je prends la coupe, & je

bois, mais le charme eſt ſans effet. Alors elle me frape de ſa baguette. » Va, dit-elle, dans l'étable fangeuſe t'étendre auprès de tes compagnons. «

Elle parloit encore, lorſqu'armé de mon glaive, je me précipite vers elle, comme pour l'immoler. Elle pouſſe un cri terrible, & tombe à mes genoux; des larmes paroiſſent aux bords de ſa paupiere, & ces mots volent de ſes levres : » Quel es-tu ? quel eſt ton pays, & qui t'a donné le jour ? Je demeure interdite : quoi ! tu as pris ce breuvage, & triomphé du charme ! Jamais encore mortel n'a pu réſiſter à ces poiſons, dès que la coupe a touché ſes levres. En ton ſein reſpire un cœur invincible. Je n'en puis douter, je vois cet Ulyſſe, fameux par ſa prudence, & dont le vaiſſeau, ainſi que Mercure me l'a ſouvent annoncé, doit, à ſon retour de Troye, aborder à ma rive. Renferme ton glaive; tu as vaincu une Déeſſe; elle t'offre ſon cœur; tu en

es digne ; mortel ! éleve-toi à la félicité ; déſormais qu'un mutuel amour banniſſe de notre cœur la défiance. «

Telles furent ſes paroles. Moi, ſans céder à ces piéges : » O Circé ! lui répondis-je, comment veux-tu que mon ame s'ouvre aux ſentimens de la confiance & de la tendreſſe, toi, qui changeas mes compagnons en de vils animaux ? Tes paroles flatteuſes, ton amour ne ſont qu'un nouvel artifice pour me retenir en ce palais, me dépouiller de mes armes, énerver mon courage, & me confondre parmi les plus lâches des mortels. Non, la félicité que tu me deſtines, ne ſauroit m'éblouir. Sais-tu, ô Déeſſe ! ce que j'exige de toi, pour raſſurer ma défiance ? l'inviolable ſerment des Immortels. «

Elle profere ce terrible ſerment. Après qu'il a paſſé tout entier ſes levres, je cede au bonheur que m'offre une Déeſſe. Quatre Nymphes

la ſervoient ; elles étoient ſorties des fontaines, des bois, & des fleuves ſacrés, qui portent à l'océan le tribut de leur onde. L'une, en un moment, jete ſur les trônes des voiles de lin, & les couvre de tapis de pourpre. L'autre dreſſe, devant ces trônes, une table d'argent, ſur laquelle elle poſe des corbeilles d'or. La troiſieme ayant apporté de brillantes coupes du même métal, verſe dans une urne précieuſe un vin exquis, odorant. Et la quatrieme va puiſer l'eau claire des fontaines, & préparer le bain ; ſous une immenſe cuve éclate une grande flamme ; l'onde ſifle & bouillonne. Une Nymphe me conduit au bain ; je ſens avec délices couler des torrens d'eau tiédie ſur ma tête & ſur tout mon corps, juſqu'à ce que je ſois entiérement délivré de l'accablante laſſitude qui me reſtoit de tant de peines & de travaux. Après que le bain & un parfum huileux m'ont rafraichi, elle me préſente une

tunique d'une extrême beauté, un manteau ſuperbe, & me ramenant dans la ſalle, me place ſur un trône radieux. Une autre Nymphe s'avance, tenant une aiguiere d'or & un baſſin d'argent ; je plonge mes mains dans le cryſtal des fontaines. On ſert les mêts les plus exquis; la Déeſſe me preſſe d'y participer. Mais ils m'étoient odieux; le front baiſſé, j'étois plongé dans une profonde rêverie; mon ame, abſorbée dans le ſentiment des malheurs que j'avois eſſuyés, en préſageoit d'auſſi terribles.

Circé vit qu'immobile, ſaiſi d'une ſombre triſteſſe, je ne touchois à aucun mêts. » Ulyſſe ! me dit-elle, pourquoi ronger ton cœur de chagrin, perdre la parole, ne porter à tes levres ni aliment ni breuvage ? Craindrois-tu quelque nouvelle embuche ? Ah ! bannis juſqu'à l'ombre d'une défiance trop injurieuſe : ma bouche n'a-t'elle pas prononcé le ſerment le plus inviolable ? «

» O Circé ! lui repartis-je, quel homme en ma place, s'il n'a pas dépouillé tout ſentiment d'humanité, pourroit goûter ni aliment ni breuvage, avant d'avoir obtenu la délivrance de ſes compagnons, & joui de la douceur de les revoir ? Me preſſes-tu par le penchant d'une amitié ſincere de participer à ce feſtin ? rends-leur donc la liberté. Chers amis ! reparoiſſez à mes regards ! «

A peine ai-je parlé qu'elle ſort, tenant ſa baguette. Elle ouvre la porte de l'étable, en tire mes compagnons, ſemblables à des pourceaux, & les amene ; ils étoient rangés dans la ſalle. Circé va de rang en rang, & les oint tour-à-tour d'une huile magique. Soudain s'évanouiſſent de tous leurs membres les ſoies dont les avoit hériſſés un breuvage funeſte ; & ils ont repris leur premiere forme, avec plus de jeuneſſe, plus de force, & plus de beauté. Ils me reconnoiſſent au même inſtant, chacun

vole dans mes bras; des cris & des ſanglots, mêlés de charme, éclatent aü milieu de nos embraſſemens; le palais, dans ſa profonde enceinte, en mugit d'une voix terrible; la Déeſſe même eſt émue.

» Fils de Laërte! prudent Ulyſſe! dit la généreuſe Circé, que tardes-tu? cours au rivage? Tirez votre navire ſur mes bords, & après avoir dépoſé dans les grottes les agrès & vos richeſſes, reviens auſſi-tôt, & m'amene le reſte de tes amis. «

Elle dit; mon cœur s'ouvre à la confiance. Je précipite mes pas au rivage, & trouve auprès du vaiſſeau mes compagnons enſévelis dans la plus ſombre douleur; de leurs yeux couloient des ruiſſeaux de larmes. Quand les géniſſes s'éloignant de pâturages fertiles, & traînant leurs mammelles chargées de lait, rentrent dans leurs parcs, leurs jeunes rejetons s'élancent, pleins de joie, à

leur rencontre, tout bondit, aucun enclos ne peut les retenir, ils courent, ſans relâche, autour de leurs meres, en pouſſant de longs mugiſſemens : tels mes compagnons, dès qu'ils m'ont apperçu, volent à moi, & m'environnent avec de grands cris; ils pleurent maintenant de joie; déjà ils ſemblent être au ſein de ces rochers d'Ithaque où ils nâquirent & furent nourris. Au milieu de l'ivreſſe de leurs tranſports, ces paroles éclatent ſur toutes les levres : » O favori de Jupiter ! oui, ton retour nous inſpire autant d'allégreſſe que ſi nous rentrions en ce moment dans les foyers où nous reçûmes la vie. Mais parle, raconte-nous la déplorable mort de tous nos compagnons. «

Qu'on tire le vaiſſeau ſur ces bords, leur dis-je d'une voix calme & perſuaſive; agrès, richeſſes, qu'on dépoſe tout dans les grottes, & ſuivez-moi promptement à la demeure ſacrée de Circé;

vous y verrez nos compagnons tenant en main les coupes, & livrés aux plaiſirs d'un ſplendide feſtin. «

Ils exécutent auſſi-tôt mes ordres. Le ſeul Euryloque veut retenir leur troupe entiere. » Ah! malheureux! leur dit-il, où courons-nous? Quelle ardeur vous entraîne à votre perte? Irons nous au palais de Circé, qui nous transformera tous en de vils pourceaux, ou en loups & en lions, pour garder, ô dure néceſſité! les portes du ſéjour où elle regne? Ne vous ſouvient-il donc plus de l'antre du barbare Cyclope, où furent enfermés ceux de nos amis qui s'y rendirent ſur les pas d'Ulyſſe? Son audace aveugle les précipita dans la plus horrible mort. «

Il dit. Dans le premier tranſport de ma fureur, le long cimeterre, ſuſpendu à mon flanc, charge mon bras, & malgré l'alliance qui uniſſoit ce Chef à ma maiſon, je délibere, & ſuis près de faire

rouler ſa tête à mes pieds. Mes compagnons accourent, chacun s'efforce à m'adoucir. » Eleve des Dieux ! laiſſons, ſi tu le permets, laiſſons ce Chef ſur le rivage ; qu'il garde le navire ; nous, conduis-nous, ſans délai, dans l'auguſte demeure de Circé. «

En même tems ils s'éloignent avec moi du navire. Euryloque même ne reſte point ſur la rive ; il nous ſuit, entraîné par mes fortes menaces.

Cependant, par l'ordre de Circé, mes compagnons, retenus dans ſon palais, avoient été rafraîchis par le bain, & parfumés d'eſſences, couverts de beaux vêtemens, étoient raſſemblés dans un banquet. A l'entrevue de leurs amis, renaît, dans tous les miens, le ſouvenir de leurs malheurs ; ils s'interrogent, ſe retracent, par des récits mutuels, tout ce qu'ils ſouffrirent depuis leur départ d'Ithaque ; les larmes recommencent à couler, les ſanglots éclatent, on entend gémir tout le palais.

» Fils magnanime de Laërte ! dit alors la Déeſſe, ordonne que l'on ceſſe de s'abandonner à ces larmes & à cette douleur. Je connois les infortunes que vous avez eſſuyées ſur l'océan, & tout ce que des ennemis farouches & barbares vous ont fait ſouffrir ſur la terre. Mais jouiſſez dans mon palais du repos & de l'abondance, juſqu'à ce que vous ayez rappellé en vous les forces & le courage qui vous animerent au ſortir des rochers d'Ithaque. Aujourd'hui, abattus, conſternés, vos courſes & vos peines ſont toujours préſentes à vos yeux; votre cœur eſt, comme pour jamais, fermé à la joie ! »

Sa voix rappelle le calme & la ſatisfaction dans nos ames. Nous paſſons, en ce ſéjour, une année entiere; le repos, l'abondance, les plus doux préſens des vendanges diſſipent le ſouvenir de nos maux, & raniment nos forces. Mais lorſque les Heures ont amené ce terme, que tant de jours & de mois ont diſparu,

mes compagnons me tirant à l'écart : » Infortuné ! me dirent-ils, n'eſt-il donc pas tems enfin que tu ſonges à ta patrie, ſi le ciel propice veut permettre que tes yeux revoient les champs de tes peres ? «

Ils n'ont pas en vain proféré ces paroles. Tout ce jour ſe paſſe encore en feſtin. Le ſoleil eſt remplacé par la nuit ; mes amis ſe rendent à leurs retraites, & dorment à la faveur de ſes ombres. Je vais dans l'aſyle où un ſuperbe lit a reçu la Déeſſe ; je l'implore d'une voix ſuppliante ; elle y prête une oreille attentive. « O Circé ! lui dis-je, remplis tes ſermens, & veuilles me renvoyer dans ma patrie : j'y ſuis entraîné par mon cœur, ainſi que par mes compagnons : à peine es-tu retirée, qu'ils m'environnent en larmes, & l'aſpect de leur déſeſpoir déchire mon ame. «

Cette réponſe ſort auſſi-tôt des levres de la Déeſſe : » Fils généreux de Laërte ! je n'emploierai point la contrainte pour

te retenir dans mon palais. Mais n'eſpere pas de reſpirer encore l'air de ta patrie; une autre route t'appelle. Il faut que tu deſcendes au redoutable empire de Pluton & de Proſerpine ; vas conſulter l'ombre de Tireſias, ce Prophete dont Thebes entendit jadis les oracles, & qui, privé de la vue, avoit l'eſprit ſi éclairé, & pénétroit dans la nuit de l'avenir. Seul des morts, par la faveur de Proſerpine, ſon ame a conſervé ce don, eſt douée d'une rare ſageſſe, tandis qu'en ce lieu ne voltigent que de vains fantômes. «

A ces paroles mon cœur eſt briſé par le déſeſpoir. Je baigne ſa couche de mes larmes ; las de vivre, je ne veux plus voir la lumiere du ſoleil. Après avoir donné un libre cours à ma douleur : » Circé ! dis-je enfin, quel pilote me guidera dans une route ſi périlleuſe ? Jamais navire ne parvint au ſéjour des Enfers. «

» Ulyſſe ! me répond la Déeſſe, n'attends point de guide. Eleve ton mât, & ouvrant tes voiles, abandonne ton navire au ſouffle de Borée. Quand tu auras franchi l'empire de Neptune, tu verras un rivage bas, d'un facile abord, & ombragé de hauts peupliers, de ſaules ſtériles, & d'autres arbres, noires forêts de Proſerpine. Arrête ton navire à cette plage, bordée des gouffres profonds de l'océan; oſe entrer dans l'horrible demeure de Pluton. Là s'éleve un rocher, où deux fleuves, le ſombre & lamentable Cocyte, roulant lentement du lit du Stix, & les impétueux torrens du Phlégeton enflammé, ſe rencontrant & mêlant leurs eaux ſiflantes, tombent éternellement dans l'Achéron avec un tumulte formidable. Avance, noble héros, près de ce rocher; là creuſe une foſſe large, profonde; autour d'elle fais à tous les morts des effuſions de lait & de miel, de vin pur, de l'eau des fon-

taines ; blanchis ces effuſions avec la fleur de farine. Puis, invoquant les ombres, engage-toi, par un vœu ſolemnel, à leur ſacrifier dans ton palais, à ton retour, une géniſſe ſtérile, la plus grande & la plus belle qui ſoit dans tes pâturages, à conſumer dans un bûcher que tu leur éleveras, beaucoup d'offrandes précieuſes, tandis qu'en l'honneur du ſeul Tirésias coulera le ſang d'un bélier noir, la fleur du troupeau. Après ces prieres & ces vœux adreſſés au peuple des morts, immole en ce lieu même une brebis & un bélier, tous deux noirs, en leur tournant la tête vers l'Erebe ; toi, reſpectant les rites du ſacrifice infernal, tu regarderas le côté oppoſé, l'océan. Bientôt s'aſſemblera la foule innombrable des ombres. Alors exhorte, preſſe tes compagnons à dépouiller & à conſumer les victimes égorgées, en implorant les Dieux infernaux, l'invincible Pluton & la terrible Proſerpine.

Mais

Mais toi, ſors ton glaive, & demeurant d'un pas ferme près de la foſſe, oſe écarter du ſang des victimes les ſpectres, ombres legeres des morts, juſqu'à ce que celle du Prophete s'éleve devant toi du ſein de l'empire ténébreux. Que ſon oracle te ſerve de guide; qu'il déploie à tes yeux ton deſtin, & t'indique la route qui puiſſe te conduire ſans péril, à travers l'océan, dans ta patrie. «

A peine eut-elle parlé que l'Aurore parut ſur ſon trône radieux. La Déeſſe me décore d'une tunique & d'un manteau qui jetent un vif éclat. Elle revêt une robe dont rien n'égale la fineſſe & la beauté; & qui, auſſi éblouiſſante que les rayons purs & argentés du jour, flotte juſqu'à ſes pieds; une ceinture d'or marque ſa taille, une tiare rayonnante orne ſa tête.

Je cours dans tout le palais, j'excite le zele de mes compagnons; ma voix affectueuſe leur adreſſe ces paroles:» Mes

chers amis ! ceſſez de ſavourer les douceurs du ſommeil ; partons ; l'auguſte Circé nous le permet. «

A ces mots ils ſont tranſportés de joie, & brûlent de me ſuivre. Cependant je ne pus ramener, même de ces lieux, tous mes compagnons. Il étoit dans la troupe un jeune homme, nommé Elpenor, qui n'avoit pas encore montré beaucoup de valeur ni de prudence. Il s'étoit endormi loin de ſes amis, étant monté au faîte de la maiſon, pour calmer, par la fraîcheur de l'air, le feu dont l'excès du vin avoit embrâſé ſes veines. Au tumulte de ſes compagnons qui hâtoient avec ardeur le départ, il eſt ſubitement réveillé ; il ſe leve, ſommeillant à demi, & dans ſon trouble & ſon impatience, au lieu de deſcendre les dégrés, il ſe précipite du toit ; ſon cou ſe rompt ; glacé par la mort, ſon ame en un moment vole au ſombre empire.

» L'eſpoir brille dans vos yeux, dis-je à la troupe des miens qui s'avançoient; vous vous croyez dans votre patrie, au ſein de nos heureux foyers. Amis ! Circé m'a tracé une route bien différente. Il faut que nous deſcendions au ſéjour terrible de Pluton & de Proſerpine, pour conſulter l'ancien oracle de Thébes, Tireſias, ombre vénérable. «

A ce diſcours ils pâliſſent de terreur; l'air eſt percé de leurs cris; ils ſe jetent dans la pouſſiere, s'arrachent les cheveux. Mais en vain l'infortune fait répandre des pleurs & pouſſer des gémiſſemens; la deſtinée parle; il faut obéir.

Pénétrés de triſteſſe, & fondant en larmes, ils ſe rendent au rivage. Nous trouvons les victimes attachées au vaiſſeau, une brebis & un bélier, auſſi noirs que la nuit. Sans être apperçue, Circé avoit paſſé devant nous

d'un vol rapide. Quoi de plus aisé pour les Dieux ! Veulent-ils être invisibles ? quel mortel percera le nuage, & découvrira, près de lui-même, la trace de leurs pas ?

# REMARQUES
## SUR L'ODYSSÉE.
### CHANT X.

*Nous parvenons heureuſement à l'Iſle flottante d'Eolie.* Diodore, qui étoit Sicilien, raconte qu'Eole reçut Ulyſſe dans ſon palais; que ce Prince étoit juſte, pieux & hoſpitalier. Polybe rejete le bon mot d'Eratoſthene, qui diſoit *qu'on trouveroit tous les lieux où Ulyſſe avoit été porté, quand on auroit trouvé celui qui avoit couſu le ſac où tous les vents étoient renfermés.* Et il ſoutenoit, ainſi que Strabon, que le fond des récits d'Homere étoit vrai, mais qu'il y avoit mêlé les fictions de la poéſie.

Ces fictions ont été crues dans ces tems; c'eſt ce qui doit juſtifier Homere. On a dit que l'ignorance & la crédulité des Phéaciens faiſoient ici ſon apologie. Mais Enée raconte les mêmes fables dans une aſſemblée de Carthaginois, qui ne paſſoient pas pour ignorans, ce qui confirme les réflexions que j'ai faites ſur cette apologie des Commentateurs. La poéſie ſe nourrit de fables. Si elles régnoient dans tout le poëme, il ſeroit vicieux; mais elles ne forment ici que des épiſodes. Virgile a donné une eſpece de ſanction à ces fables, en les inſérant dans ſon Enéide. Horace les appelle *miracula ſpecioſa*,

de beaux prodiges, ou des prodiges dont le Poëte nous perſuade la vérité.

*Ut dehinc miracula promat,*
*Antiphaten, Scyllamque & cum Cyclope Charybdin.*

Longin dit qu'ils ſont des rêves, mais les rêves de Jupiter. La plupart des Critiques anciens ont loué Homere d'avoir fait un heureux alliage de la fable & de l'hiſtoire, pour rendre ſa poéſie plus merveilleuſe & plus amuſante. Ariſtote en particulier, dans ſa Poétique, donne Homere comme un modele dans la partie fabuleuſe de la poéſie. Il dit que ce Chantre de la Grece a montré aux Poëtes comment ils devoient mentir. C'eſt dans ces endroits, ajoute-t-il, que le Poëte doit employer tous les charmes de la diction, afin de perſuader. On voit que ce Philoſophe avoit de la poéſie & d'Homere des idées bien différentes de celles de pluſieurs modernes.

Entre la Sicile & l'Italie, il y avoit ſept Iſles, qu'on appelloit *Vulcaniennes & Eoliennes*; elles ſont aujourd'hui au nombre de onze. Homere ne parle que d'une, qu'il nomme apparemment du nom de ſon Roi Eole, *Eolie*, quoiqu'il n'y en ait point qui porte ce nom. Tout ce qu'il dit d'Eolie convient à *Lipari*.

Πλωτη peut ſignifier, *qui eſt dans un lieu acceſſible & connu*; mais Ariſtarque l'a expliqué *flotante*, épithete qu'Homere donne à cette Iſle, à cauſe des fréquens tremblemens de terre qui la remuent de ſa place, ou par quelque autre raiſon; car on débitoit que cette Iſle paroiſſoit tantôt à droite, tantôt à gauche. Les Naturaliſtes ne rejetent pas l'exiſtence des Iſles flotantes, &

ils en expliquent l'origine. *Celles que l'on voit dans la partie ſupérieure de la mer Adriatique*, dit M. de Bomare, *ſe forment des racines de roſeaux arrachées, chariées, & qui ſont entrelacées.*

Je ne prétends pas donner une explication très-ſatisfaiſante des fables d'Homere; comment percer la nuit des tems? mais je ne dois pas négliger les indices qui peuvent nous mettre au moins ſur le chemin de la vérité.

L'Iſle d'Eolie a été ainſi nommée à cauſe des terribles courans d'air qui en ſortent de tems en tems, ſelon l'obſervation des Voyageurs modernes. C'eſt ce qui a pu donner lieu à la fable. *Les vents y ſont empriſonnés, & en ſortent au gré d'Eole. Aol*, en Phénicien, ſignifie *tourbillon orageux*; «ιλλα, qui a le même ſens, en dérive, ainſi que le nom d'Eole.

Cette Iſle, dit Homere, avoit des murs d'airain; cela pouvoit paroître ainſi, à cauſe des feux ſouterrains qui de tems en tems ſortoient de ſes entrailles. Ariſtote, en parlant de Lipari, dit *que la nuit on voit cette Iſle éclairée par des feux*, & Strabon y reconnoît des ſoupiraux de feu. C'eſt pourquoi l'on a placé dans ſes carrieres les forges de Vulcain & des Cyclopes.

Malgré ces probabilités, veut-on s'en tenir, avec Polybe & d'autres Ecrivains, au ſens hiſtorique? Eole eſt un Roi qui, par une longue expérience, connoiſſoit les vents qui devoient régner, & il en jugeoit par le cours de la fumée qui ſortoit de ſon Iſle, ou par le bruit que faiſoient les feux & les vents dans ſes cavernes ſouterraines. Il connut l'uſage & le gouvernement des voiles. *Les premiers*, dit Héraclide, *qui, au moyen de l'aſtro-*

*nomie, enſeignerent l'art de la navigation, ne purent-ils pas faire naître l'idée qu'ils étoient les diſpenſateurs des vents ?*

Pour dire un mot de l'outre merveilleuſe, que cependant Longin a donnée comme un exemple des periteſſes où tombe quelquefois un génie élevé, ceux qui ſe vouoient à l'art des enchantemens, ſe ſervoient, prétend-on, de la peau d'un dauphin, & s'arrogeoient, au moyen de certaines cérémonies, le pouvoir de diſpoſer des vents. Il y a eu des peuples du Nord qui débitoient qu'ils vendoient les vents, & ils trouvoient des acheteurs. Boſſu, au lieu des vents, enferme dans cette outre une allégorie merveilleuſe; ces vents, dit-il, indiquent les myſteres du gouvernement que les Princes tiennent ſerrés, & qu'il eſt dangereux de ſonder.

Le vent du couchant qu'Eole laiſſe en liberté, étoit le ſeul bon vent pour aller de Lipari à Ithaque.

Ulyſſe, au ſortir de Lipari, vogua heureuſement pendant neuf jours. On pouvoit cependant arriver en très-peu de tems de cette Iſle à Ithaque.

Que ſont ces douze enfans d'Eole ? L'année n'a-t-elle pas douze mois ? Il ſuffiſoit de ce rapport pour faire dire à Euſtathe & à Héraclide qu'Eole étoit l'année. Madame Dacier dit que ces enfans ſont les douze vents principaux; leurs feſtins ſont les feux & les exhalaiſons qui les entretiennent; leurs mariages, le mêlange des vents. Il faut avouer que ces fables ont fait enfanter bien des fables. Diodore nomme les ſix fils; mais il ne dit rien des filles d'Eole. *Puiſque des Hiſtoriens tels que Polybe, Strabon & Diodore*, dit Pope, *ont avancé que cette rélation étoit en partie hiſtorique, & s'il y eut un*

*Roi nommé Eole, pourquoi n'auroit-il pas été pere de ſix fils & d'autant de filles ? Une hiſtoire claire vaut mieux qu'une ténébreuſe allégorie.*

*Durant le jour, le palais odorant retentit de cris de joie & du concert harmonieux des flûtes. Dans une des ſept Iſles d'Eolie*, dit Ariſtote, *on raconte qu'il y a un tombeau dont on dit des choſes prodigieuſes ; on aſſure qu'on y entend un bruit de tambour & de cymbales avec des cris éclatans.* Il eſt aiſé de voir que cela eſt fondé ſur le bruit que faiſoient ces feux enfermés dans les cavernes de cette Iſle ; & par-là Homere fait alluſion à l'ancien nom de l'Iſle, *Meligounis*, du mot Phénicien *Meloginin*, qui ſignifie *l'Iſle de ceux qui jouent des inſtrumens.* Les récits d'Homere ſont donc fondés ſur des traditions anciennes C'eſt au Lecteur à choiſir entre les traditions hiſtoriques & phyſiques, ou à les aſſocier, ce que fit peut-être Homere.

*Et nous découvrions les feux allumés ſur le rivage.* Comme l'Iſle étoit toute entourée de rochers, les habitans d'Ithaque tenoient des feux allumés nuit & jour, pour marquer aux vaiſſeaux le lieu le plus sûr pour la deſcente.

La ſageſſe d'Ulyſſe & le plaiſir de revoir ſa patrie devoient-ils lui permettre de ſe livrer au ſommeil ? Il n'avoit pas fermé l'œil pendant neuf jours & autant de nuits ; ce ſommeil étoit involontaire, & l'effet d'une fatigue exceſſive.

Ses compagnons ne pouvoient-ils pas s'appercevoir, par la légereté de cette outre, qu'elle ne renfermoit aucun tréſor ? Il eſt dit qu'Eole l'avoit attachée fortement au fond du vaiſſeau.

*I a tête couverte de mon manteau.* C'étoit la coutume dans tous les grands malheurs, comme pour dire qu'on n'attendoit plus rien que des Dieux.

*Le ſeptiéme jour ſe déploient à nos regards les immenſes portes de la ville des Leſtrigons.* Il ne falloit pas ſept jours pour arriver de l'Iſle d'Eolie à la ville de Lamus, qui étoit l'ancienne *Formies*, ſur les côtes de la Campanie. Ciceron dit à Atticus : *Si vero in hanc* τηλεπυλον *veneris* λαιστρυγονιην, *Formias dico.* Voyez auſſi Pline. Les Leſtrigons, dans leur premiere origine, ont habité la Sicile. Les noms de *Leſtrigon* & de *Leontin* ne ſont que le même nom. Bochart a montré que *Leſtrigon* eſt un nom Phénicien, & ſignifie *lion qui dévore ;* ce nom marque les mœurs féroces de ce peuple. Il y a de l'apparence qu'une partie des Leſtrigons allerent s'établir ſur les côtes de la Campanie. *Lamus* étoit tiré du Phénicien *Laham*, dévorer. Il eſt difficile & peu important de ſavoir ſi τηλεπυλος eſt le nom propre d'une ville, ou une épithete.

*Æli, vetuſto nobilis ab Lamo*
*Auctore ab illo ducit originem*
*Qui Formiarum mœnia dicitur*
*Princeps.*

Hor. l. 3.

*Incultos adiit Læſtrygonas, Antiphatenque,*
*Mobilis Arctcie gelidos quos irrigat unda.*

Tib. liv. 4.

*Là le berger, en rentrant avec ſes troupeaux.* Quand Homere a parlé de la terre des Cyclopes, il a dit qu'il n'y avoit que des moutons & des chevres. Ici pour ca-

ractériſer le terrein de Leſtrigonie, il fait voir qu'il conſiſtoit en pâturages, & qu'il nourriſſoit non-ſeulement des troupeaux de moutons, mais auſſi des troupeaux de bœufs. Ces derniers ne ſe menoient paître que la nuit, à cauſe des mouches qui ſont très-incommodes en ce pays là ; au lieu que les moutons paiſſoient le jour, parce qu'ils ſont garantis par la laine. Homere décrit cela poëtiquement, & il dit que le berger ramenant ſes troupeaux de moutons le ſoir, avertit le paſteur des bœufs qu'il eſt tems de ſortir. Il ajoute : un berger qui pourroit ſe paſſer de dormir, gagneroit double ſalaire ; *car les chemins du jour & de la nuit ſont voiſins* ; c'eſt-à-dire, ces divers pâturâges ſont proches. Cratès a expliqué ce vers *de la briéveté des nuits*. Il a dit que les Leſtrigons étoient ſous la queue du dragon, où il n'y a preſque pas de nuit l'été. Tout cela ne peut s'accorder ni avec la raiſon, ni avec la géographie. Qu'eſt-ce que cette briéveté des nuits feroit au berger ? le jour n'auroit-il pas ſes vingt-quatre heures également ? Le ſens que j'ai préféré eſt celui de Didyme & d'Euſtathe, & il a été ſuivi par Madame Dacier & Pope. Voyez les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions.

*Formies*, *Hormies* ainſi nommée à cauſe de la commodité de ſon port, ευορμος. Voyez Strabon.

Le récit de la barbarie de Polypheme & d'Antiphates n'eſt pas entiérement fabuleux. Dans les tems où la navigation a été perfectionnée, l'on a découvert bien des nations anthropophages. Il n'eſt pas étonnant que les nations les plus civiliſées de l'antiquité aient regardé de tels peuples, non comme des hommes, mais comme

un composé de monstres. C'est le point de vue sous lequel Homere les représente.

*Seul je refuse d'entrer dans le port.* Il semble qu'Ulysse songe ici plus à lui-même qu'à ses compagnons. Le récit d'Homere n'est pas assez détaillé ; mais on peut l'expliquer par la connoissance qu'il donne en beaucoup d'endroits du caractere d'Ulysse & de ses compagnons. Ils étoient impétueux & indociles ; il paroît qu'ils furent en cette occasion justement punis de leur désobéissance. Tout d'ailleurs indique qu'Ulysse étoit toujours occupé de leur salut.

*Le sort nous conduit à l'Isle d'Æa.* A *Circéi*, montagne fort voisine de Formies. Il l'appelle une isle, parce que la mer & les marais qui qui l'environnent en font une presqu'isle. Voyez la description qu'en donne Strabon. Procope parle ainsi de ce promontoire. *Cerceium haud modico tractu in mare porrectum insulæ speciem fert, tam præternavigantibus quàm terrestri itinere prætereuntibus.* Là étoit la ville de Circé, & il y avoit un autel consacré à Mercure. Homere donne à cette Isle le nom d'Æa, parce qu'il transporte ici tout ce qui est dit d'Æa dans la Colchide.

Hésiode est d'accord avec Homere dans la généalogie de Circé & d'Æetes. Ils les font descendre du Soleil ; cette expression vient des contrées orientales, où les Rois & les grands personnages sont appellés les freres & les fils du Soleil.

Strabon remarque qu'Homere connoissant ce qu'on a dit de Colchos, la navigation de Jason, & toutes les fables de Médée & de Circé, leurs enchantemens, les a fait de la même famille, quoique l'une habitât à l'ex-

trémité du Pont-Euxin, & l'autre ſur la côte de l'Italie. Circé eſt une Déeſſe fabuleuſe ; les Poëtes ont le privilége d'attribuer à une perſonne ce que l'on raconte d'une autre. *Ubi ſolis filia lucos aſſiduo reſonat cantu.*

En. 7.

Madame Dacier fait une apologie différente de celle de Strabon. *Homere ſavoit bien*, dit-elle, *que ceux à qui Ulyſſe parloit, ne découvriroient pas ces menſonges.* On voit encore ici que les Commentateurs juſtifient toujours Homere aux dépens des Phéaciens. Ils oublient que les Phéaciens étoient grands marins, & avoient, au rapport de notre Poëte, viſité toutes les terres habitables. Pourquoi ne pas convenir qu'Homere n'avoit des idées juſtes que des pays qu'il avoit vus lui-même, tels que la Grece, quelques contrées voiſines, & une partie de l'Aſie mineure ! La Sicile & l'Italie étoient alors le pays des fables, & paſſoient pour être éloignées, vu l'enfance de la navigation. La géographie n'étoit pas perfectionnée, & ne pouvoit l'être. Les fautes de ce genre qu'Homere a commiſes doivent donc être miſes ſur le compte de ſon ſiécle, & ne reſſemblent pas aux fautes de beaucoup d'autres Poëtes contre la géographie, lorſqu'on l'avoit déjà portée à une grande perfection.

Voyez les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, &c. tom. 6, Homere ne connoiſſoit rien vers l'orient, au-delà de Sidon & de l'embouchure du Nil ; la Sicile & l'extrémité de l'Italie étoient le bout du monde vers l'occident ; au-delà étoit l'océan qui entoure la terre & le pays des fables, les Iſles Fortunées, le ſéjour des Dieux & des héros. Ninive, Babylone, Ecbatane étoient inconnus à Homere ; Memphis même

l'étoit ; il n'en parle pas, quoiqu'il faſſe mention de Thebes.

*Nous entrons en ſilence dans un vaſte port.* Ce ſilence marque autant la douleur que leur cauſoit encore la perte de leurs compagnons, que la crainte de rencontrer de nouveaux périls en ce lieu.

*Mon cou ſe charge de ce faix.* Καταλοφαδια φερων, *portant ſur les deux épaules.* Pour le porter ainſi, il falloit que la tête d'Ulyſſe fût paſſée entre les jambes de l'animal. Il lui reſtoit une main libre pour s'appuyer ſur ſa pique.

*A quelle diſtance cette terre eſt du ſeptentrion & du midi.* Ulyſſe ne veut pas dire qu'il ignore où ſont les quatre points cardinaux ; mais il veut faire entendre qu'il lui eſt impoſſible de connoître à quelle élévation du pôle ils ſont, & ſi cette Iſle eſt plus ou moins orientale que les terres qu'ils connoiſſent. Selon quelques-uns, Ulyſſe ne parle ici que du couchant & du levant ; le ſens eſt à peu près le même. J'ai cru devoir ſuivre l'explication de Strabon & d'autres bons Critiques. L'ignorance où ſe trouve Ulyſſe, a paru quand il eſt parti de Formies : car, au lieu de prendre à gauche, comme il falloit pour aller à Ithaque, il a pris à droite.

*Quant à moi, je n'en vois point.* Ceci a paru indigne d'un héros, & propre à plonger ſes compagnons dans le déſeſpoir. *Les plus grands hommes*, dit ici Pope, *peuvent montrer quelques dégrés de ſenſibilité.* Cela eſt vrai ; mais on voit auſſi qu'Ulyſſe, après tant de cataſtrophes, craint de révolter ſes compagnons, en leur propoſant d'une maniere directe d'aller viſiter ces lieux ;

il n'étoit pas aſſuré d'être obéi. C'eſt en leur montrant qu'ils ſont dénués de toute reſſource, qu'il veut faire naître ce deſir dans leur eſprit. Voilà pourquoi il a recours au ſort. Il eſt ſi loin de décliner ce péril qu'il veut le partager. Toute la maniere dont il ſe conduit dans la ſuite, marque, non ſon déſeſpoir, mais ſa fermeté. Cet endroit de l'Odyſſée eſt fort pathétique. Le ſilence de cette troupe pendant que l'on conſulte le ſort, fait beaucoup d'effet; ils ne déliberent point s'ils iront à la découverte de cette contrée; ſans oſer en prononcer la réſolution, qui leur paroît terrible, ils ſe préparent à l'exécuter.

*On voyoit à l'entrée des loups & des lions apprivoiſés.* Circé eſt l'emblême de la volupté, & Homere veut faire voir que la volupté dompte les animaux les plus féroces. Xenophon nous apprend que Socrate expliquoit ainſi cette fable. Circé, dit-on, étoit une fameuſe courtiſane qui retint Ulyſſe chez elle aſſez long-tems. Ses mœurs corrompues n'empêcherent pas la poſtérité de lui accorder les honneurs divins. Du tems de Ciceron elle étoit encore adorée par les habitans de Circéi. Héſiode dit qu'Ulyſſe eut d'elle deux fils, *Agrius* & *Latinus*, qui regnerent en Toſcanie. D'autres les appellent *Nauſithoüs* & *Telegonus* Virgile a emprunté d'Homere toute cette deſcription de Circé, & paroît l'avoir embellie.

*Hinc exaudiri gemitus iræque leonum*
*Vincla recuſantum, & ſera ſub nocte rudentum,*
*Setigerique ſues atque in præſepibus urſi*
*Sævire, ac formæ magnorum ululare luporum.*

On a critiqué Homere d'avoir donné à ces animaux un caractere doux & apprivoiſé. Virgile leur laiſſe leur férocité ordinaire. On auroit dû ſe ſouvenir que, dans l'Odyſſée, ces animaux ne ſont pas des métamorphoſes, mais de vrais animaux ; le changement qui s'eſt fait en eux marque le pouvoir des enchantemens de Circé.

*Nous avons, grand Ulyſſe ! traverſé la forêt ſelon tes ordres.* Longin a cité ce paſſage entier, pour montrer que rien ne donne plus de mouvement au diſcours que d'en ôter les liaiſons. *C'eſt la marque d'une vive douleur, qui empêche en même tems & force de parler.*

*Mais il tombe à mes genoux.* Ce caractere d'Euryloque eſt celui d'un homme ſage, qui ayant vu ce qui étoit arrivé à ſes compagnons, ſe défie de lui-même, & croit que le plus sûr eſt de fuir le danger. On voit briller avec d'autant plus d'éclat l'intrépidité d'Ulyſſe, qui ſe confiant en ſa ſageſſe & dans le ſecours des Dieux, tente l'aventure pour délivrer ſes compagnons.

*Dum ſibi, dum ſociis reditum parat, aſpera multa*
*Pertulit, adverſis rerum immerſabilis undis.*

Hor.

Quant à Euryloque, il y a cependant des Critiques ; qui, malgré l'épithete de *magnanime* que lui donne Homere, trouvent de la poltronerie dans ſa conduite. Sur de bonnes autorités, j'omets ici un vers, qui ne paroît pas dans pluſieurs bons manuſcrits ; Euryloque y montre trop de foibleſſe ; il y pleure, il s'y lamente.

*Comme des pourceaux.* Par ce ſeul mot *comme*, Homere

mere fait voir que cette métamorphoſe eſt une allégorie. Pope déclare d'une maniere poſitive, qu'il croit à la magie. La baguette de Circé fait penſer à Madame Dacier que tous les Magiciens ſont des ſinges de Moïſe, & qu'ils lui ont dérobé leur verge.

Je renvoie ceux qui voudroient comparer Circé & Armide à la petite diſſertation qui ſe trouve à la fin de mes Remarques du cinquieme Chant. La différence des mœurs & des ſituations doit en mettre dans les tableaux.

*Garde-toi bien de dédaigner l'amour d'une Déeſſe.* Voilà un conſeil peu ſévere pour un Dieu. Dans ces tems-là ces commerces étoient non-ſeulement ſoufferts, mais encore permis, & même loués. Mais Ulyſſe, dira-t-on, ne fit qu'imiter ſes compagnons. Ils furent poſſédés par Circé; Ulyſſe, fortifié par un préſervatif, ne ſe livre qu'avec quelque ſorte de ſageſſe pour les délivrer, & pour obtenir les ſecours qui lui ſont néceſſaires. La moralité de toute cette fable eſt que le plaiſir eſt un ennemi plus dangereux que Polypheme, & plus difficile à vaincre.

*Sirenum voces & Circes pocula noſti,*
*Quæ ſi cum ſociis, ſtultus, cupiduſque bibiſſet,*
*Sub domina meretrice fuiſſet turpis & excors,*
*Vixiſſet canis immundus, & amica luto ſus.*

Hor. Ep.

*Ainſi parla Mercure, & arrachant du ſein de la terre cette plante.* On dérive μωλυ de μωλυειν, *diſſiper un charme.* On dit qu'il y avoit une plante qui portoit ce

nom en Egypte, & en Arcadie, & qu'on l'employoit contre les enchantemens. Pline & Théophaſte la décrivent. Le *Moly*, comme le charme dont ſe ſervit Helene, ne ſont nés que dans un ſol poétique. Iſocrate & d'autres ont expliqué l'allégorie que cet endroit préſente. Comme elle eſt claire & ingénieuſe, elle mérite d'être rapportée. Mercure eſt la raiſon; cette plante qu'il donne, c'eſt l'induſtrie, la ſageſſe; ſa racine eſt noire; les principes de l'inſtruction ſont déſagréables & amers; la fleur eſt blanche & douce; les fruits de l'inſtruction ſont doux, agréables & nourriſſans. Mercure prend cette plante dans le lieu même où il eſt; par tout où Dieu ſe trouve, on peut trouver l'inſtruction & la ſageſſe. Maxime de Tyr a dit: *Ne vois-tu pas comment Ulyſſe, en oppoſant la vertu à l'adverſité, conſerve ſa vie? Voilà le Moly qui le garantit des piéges de Circé; voilà l'écharpe qui le tire de la tempête, & ce qui le ſauve de Polypheme, de l'Enfer*, &c.

*Après qu'il eſt ſorti tout entier de ſes levres.* Celui qui exigeoit le ſerment, le dictoit lui-même, & il n'oublioit rien pour le rendre très-précis, & ſans aucune équivoque. C'eſt ce que les Latins appelloient *conceptis verbis jurare*, & *jurare in verba alicujus.*

*Une Nymphe s'avance, tenant une aiguiere d'or.* Madame Dacier retranche ici cinq vers. J'ai cru devoir n'en retrancher qu'un; il ne ſe trouve pas dans le manuſcrit de Bentley, & offre une répétition inutile.

*Mon cœur . . . en préſageoit d'auſſi terribles.* Voilà la ſageſſe & la prudence d'Ulyſſe.

Telegonus, qu'Ulyſſe eut de Circé, le tua, dit on, par inadvertance. *Telegoni juga parricida.* Hor.

Xenocrate, envoyé chez Antipater, de la part des Athéniens, pour traiter du rachat des priſonniers, & invité par lui à ſa table, lui répondit avec ſuccès ce qu'Ulyſſe dit ici à Circé.

*Avec plus de jeuneſſe, plus de force, & plus de beauté.* La joie de ſe voir délivré des maux qui accompagnent toujours le vicieux, & en poſſeſſion des biens que la vertu produit à ceux qui la ſuivent, le rajeunit & le fait paroître tout autre.

*Et malgré l'alliance.* Il étoit beau-frere d'Ulyſſe.

*Ceſſe, dit alors la Déeſſe.* J'ai retranché le vers précédent ſur de bonnes autorités.

*Ils n'ont pas en vain proféré ces paroles.* Les deux vers ſuivans ſont manifeſtement interpolés. Je ne les ai point traduits. Voyez l'édition d'Erneſti.

*A conſumer dans un bûcher . . . . beaucoup de richeſſes précieuſes.* Du miel, des fleurs, de riches étoffes, des armes, comme c'étoit la coutume. Il ne falloit offrir aux morts aucun animal fécond.

*Il ſe précipite du toit.* On alloit ſur les toits des maiſons; ils étoient tous en terraſſe.

Le caractere d'Ulyſſe eſt-il bien ſoutenu? Il perd toute une année chez Circé. Ses compagnons l'avertiſſent de partir, & ſemblent montrer plus d'ardeur que lui à s'éloigner de ces lieux. On répond que ſon départ ne dépendoit pas de lui, mais de la Déeſſe; qu'il l'implore pour en obtenir la permiſſion. Ajoutons qu'après tant de malheurs dont ils n'appercevoient pas encore le terme, il étoit naturel qu'ils jouiſſent de quelque repos. Ulyſſe vouloit que la propoſition de partir vînt de la part de ſes compagnons qui étoient réduits à la moitié, & qui

l'accuſoient de les avoir entraînés dans pluſieurs de leurs infortunes. Homere fait ſentir d'un ſeul mot que ce tems a paru long à Ulyſſe, *ημαται μακρα*. Il auroit convenu cependant qu'il ne ſe fût pas contenté de ce mot.

## SUR LA DESCENTE D'ULYSSE AUX ENFERS.

Je conſidérerai les motifs de la deſcente d'Ulyſſe aux enfers, & le lieu où l'on place la ſcene.

On demande pourquoi Circé dit à Ulyſſe qu'il doit deſcendre aux enfers, & aller conſulter l'ombre de Tireſias. N'étoit-elle pas Déeſſe ? Ne pouvoit-elle pas lui découvrir tout ce qu'il apprend dans l'empire ténébreux, & lui épargner un voyage ſi terrible ?

Euſtathe répond que Circé veut qu'Ulyſſe apprenne de la bouche même de Tireſias, *que la mort lui doit venir de la mer*, afin qu'il ſoit diſpoſé à s'arrêter dans ſon Iſle. Madame Dacier & Pope répetent ces paroles d'Euſtathe, ſans recourir à aucune autre raiſon. Cette réponſe eſt peu ſatisfaiſante. J'aimerois mieux dire bonnement, *je n'en ſais rien*. La paſſion de Circé pour Ulyſſe n'éclate pas d'une maniere aſſez vive pour recourir à cette explication ; ſon caractere eſt plus d'une courtiſanne que d'une amante. Les détails où elle entre en donnant ce conſeil au héros, annoncent un autre but. D'ailleurs ces paroles où l'on prétend que Tireſias dit à Ulyſſe que *la mort lui doit venir de la mer*, & qui ſe trouvent au Chant ſuivant, paroiſſent devoir

être interprêtées en un ſens abſolument contraire. Enfin ſi Circé, comme Déeſſe, ſavoit ce que Tireſias diroit à Ulyſſe, elle pouvoit auſſi ſavoir que ce Chef n'en ſeroit pas moins diſpoſé à partir. Il faut donc recourir à une autre ſoluition.

La deſcente d'Ulyſſe aux enfers peut être conſidérée ou comme une allégorie, ou comme un voyage à quelque lieu où ſe faiſoient des évocations; l'un & l'autre point de vue me paroît conforme à la vérité; car, chez les anciens Poëtes, l'allégorie ſe mêle aſſez ſouvent à l'hiſtoire.

Le côté allégorique n'eſt pas difficile à ſaiſir. Un homme ſage ne doit, autant qu'il dépend de lui, ne rien ignorer; il devroit être prêt, s'il le falloit, à pénétrer dans les entrailles de la terre, à deſcendre aux enfers, pour découvir la vérité. Un homme intrépide doit être ferme au milieu des plus grands périls; il n'eſt point d'épreuve aſſez forte, s'il eſt obligé de s'y ſoumettre, qui le faſſe reculer. C'eſt ſous le même emblême que paroiſſent être repréſentés les exploits des plus grands héros de l'antiquité. La deſcente d'Hercule & de Théſée aux enfers couronne leurs actions éclatantes.

*Facilis deſcènſus Averni:*
*Noctes atque dies patet atri janua Ditis:*
*Sed revocare gradum, ſuperaſque evadere ad auras*
*Hoc opus, hic labor eſt: pauci, quos æquus amavit*
*Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,*
*Diis geniti potuere.*

Virg. 6.

Ceux qui formoient des expéditions & des voyages

très-éloignés, dit Strabon, paſſoient pour être deſcendus aux enfers. Il ſemble donc que Circé annonce à Ulyſſe (ce qui en effet arriva) qu'il perdroit tous ſes compagnons, que lui-même ſeroit tout près de périr, qu'en reparoiſſant dans ſa patrie il ſortiroit comme du tombeau, & ne devroit ſon ſalut qu'à l'effort le plus extraordinaire du courage.

Je ne m'arrêterai pas plus long-tems à l'allégorie. C'eſt un pays où d'autres riſqueront peut-être moins de s'égarer; je ne doute pas que le ſujet qui m'occupe ne renferme pluſieurs autres emblêmes, ſoit inſtructifs, ſoit curieux.

Je paſſe au point de vue hiſtorique, & je me crois aſſez fondé à ſoutenir que l'intention d'Homere eſt de repréſenter une courſe d'Ulyſſe, dont le but étoit d'évoquer les mânes. Mais pourquoi aller conſulter Tireſias? Circé ne connoiſſoit-elle pas tous les ſecrets de la magie? D'abord elle n'étoit pas au rang des grandes Déeſſes. La volupté étoit le but de ſes enchantemens: elle pouvoit ne pas connoître tous les ſecrets de l'empire ténébreux. Diſons enſuite que les rangs entre les Dieux & ces fameux Devins n'étoient pas entiérement fixés. Tireſias, ſelon la fable, ne fut-il pas pris pour arbitre entre Jupiter & Junon ſur un badinage indigne de ces Dieux? Les habitans de l'Olympe avoient été des hommes; ceux-ci pouvoient aſpirer aux honneurs dont jouiſſoient les premiers. Il n'y avoit rien de plus célebre que les oracles de Tireſias. Callimaque donne à ce Prophete le privilége de prédire après ſa mort: Ciceron en parle auſſi. La grande réputation qu'eut Tireſias pendant ſa vie (qu'on en juge par le rôle important

qu'il joue dans les tragédies anciennes) établit cette opinion. Plutarque nous apprend que Caton l'ancien appliquoit à Scipion le vers d'Homere qui renferme un éloge ſi diſtingué de la ſageſſe & de la ſcience de ce Prophete. Non-ſeulement Tireſias prophétiſa après ſa mort; mais il eut une fille nommée Daphné, qui fut Prêtreſſe à Delphes. Homere, dit-on, reçut même d'elle beaucoup de vers ſibyllins, dont il embellit ſes poëmes, & l'on prétend que c'eſt par reconnoiſſance qu'il immortaliſa les oracles de Tireſias dans l'Odyſſée. Je ſuppoſe que Zoïle eſt l'auteur de cette fable recueillie par Diodore. On ne croira guere plus à la poéſie des Sibylles qu'à leurs oracles.

Mais, indépendamment du but poëtique, qui étoit d'enrichir l'Odyſſée de belles fables, dont le récit captivât l'attention des Phéaciens, Homere, en conduiſant ſon héros aux enfers, n'avoit-il pas encore un autre but que de lui faire conſulter l'ombre de Tireſias? Il faut remonter ici juſqu'à l'origine du culte des morts & des dieux lares.

Les honneurs qu'on leur rendoit dans le veſtibule venoient de l'ancienne coutume d'y enterrer les morts, qui a ſubſiſté long-tems en Egypte. Loſqu'on les tranſporta ailleurs, on rendit à leurs repréſentations les mêmes devoirs. Ce culte devoit naturellement conduire à des évocations, pratique qui paſſa de l'Orient dans la Grece, où on la voit établie du tems d'Homere. Il y avoit des gens qui faiſoient publiquement profeſſion d'évoquer les ames, & il y avoit des temples conſacrés aux mânes, où l'on alloit conſulter les morts. Il y en avoit un chez les Theſprotes. La magie étoit une ex-

tenſion du culte religieux (1). A ces faits, joignons ce qui nous a été tranſmis au ſujet des myſteres qui remontent à une haute antiquité, & dont on a cru qu'Homere avoit eu connoiſſance, ce que pourroit indiquer ſa deſcription des enfers. Car on croit, avec aſſez de fondement, qu'une partie conſidérable de ces myſteres conſiſtoit en évocations; & ſi Homere n'a pas été initié lui-même, comme on l'a penſé, à ceux de Cerès Eleuſine, il a pu puiſer, non dans des vers ſibyllins (une autre Muſe doit l'avoir inſpiré), mais dans ceux d'Orphée, qui paſſe pour avoir reçu l'initiation, & pour être lui-même deſcendu aux enfers. Il paroît qu'Homere a voulu repréſenter une partie de ces myſteres. La mere d'Ulyſſe, lorſqu'elle apparoît à ce héros dans les enfers, lui dit de ſe bien ſouvenir de ce qu'il a vu, pour le raconter à ſon épouſe.

Il eſt clair qu'on avoit inſtitué un culte, non-ſeulement aux dieux lares de ſa famille, mais en général, aux mânes. Ce culte, auquel s'aſſocioient ſouvent les évocations, ſe pratiquoit ſans doute dans les grands périls, dans les expiations. Les Dieux avoient, ſi je puis ainſi parler, leurs départemens ſéparés; l'empire ténébreux avoit ſes ſecrets; il n'étoit pas même permis à tous les Dieux de les pénétrer. Lucain nous offre un exemple remarquable de l'évocation d'un mort. Hannibal, au rapport de Tite-Live, offrit en Italie un ſacrifice aux mânes. Je n'examine point ſi c'étoit pour ſe rendre Pluton propice, ou pour s'engager à joindre de

(1) Voyez Macrobe, Servius, & les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, &c.

nouveaux torrens de ſang à ceux qu'il avoit répandus. En ce cas Pluton, auſſi bien que Mars, eût mérité d'être le Dieu des conquérans.

Ulyſſe ne va pas ſeulement aux enfers pour conſulter Tireſias. Circé lui dit expreſſément d'y faire un ſacrifice aux morts, & de leur promettre ſolemnellement de riches offrandes, lorſqu'il ſeroit de retour dans ſa patrie. Elle décrit toutes les cérémonies de ce ſacrifice. Les compagnons d'Ulyſſe doivent appeller à grands cris Pluton & Proſerpine. On voit percer ici l'uſage d'honorer les morts par un culte religieux. Le héros perſécuté par le ſort ne devoit rien négliger de ce que lui preſcrivoient d'anciens rites pour l'adoucir, & pour fléchir au moins les Dieux des enfers.

*Flectere ſi nequeo ſuperos, Acheronta movebo.*

Ulyſſe, éloigné depuis ſi long-tems des autels où il ſacrifioit à ſes lares, étoit particuliérement appellé à offrir un ſacrifice aux morts. Nous avons parlé d'un temple des Theſprotes dédié aux mânes. Quand même Homere n'eût pas été admis aux myſteres de l'initiation, & qu'il n'eût pas ſuivi des traditions conſacrées par l'antiquité, & qu'Orphée paroît avoir célébrées, quoi de plus naturel à une imagination poëtique que de tranſporter un héros, non dans ce temple, ou dans quelque autre ſemblable, mais ſur la rive même des enfers? J'ai dit que le but de ces évocations étoit ſouvent des expiations. Ce qui le confirme, c'eſt que Tireſias ordonne à Ulyſſe un voyage accompagné de quelques cérémonies, pour appaiſer le courroux de Neptune.

Quant aux cérémonies qui accompagnent ces évocations, on les retrouve dans l'hiſtoire, & même on en voit une copie exacte dans d'autres Poëtes, qui probablement n'euſſent pas marché ici ſur les traces d'Homere, ſi ſes peintures n'euſſent pas été conformes à la tradition. Voici deux paſſages de Silius.

*Mactare repoſtis*
*Mox umbris, inquit, conſueta piacula nigras*
*Sub lucem pecudes, recluſæque abdere terræ*
*Manantem jugulis ſpirantum cæde cruorem.*
*Tunc populos tibi regna ſuos pallentia mittent . . .*

*Eductumque tene vagina interritus enſem.*
*Quæcumque ante animæ tendunt potare cruorem,*
*Diſjice; dum caſtæ procedat imago Sibyllæ.*
L. 13.

Je ſerai moins long dans l'examen de l'endroit où Homere place la deſcente d'Ulyſſe aux enfers. Ici il faut nous en tenir à des autorités, ou à des conjectures. Celles-ci combattent les premieres, qui ſe réuniſſent, pour la plupart, à mettre la ſcene près de l'Averne. Pauſanias croit que ce Poëte ayant vu dans le pays des Theſprotes les fleuves dont il parle, a donné leur nom aux fleuves des enfers. Silius dit que le lac Lucrin fut appellé anciennement Cocyte, & l'Averne, Styx. Eſt-ce Homere qui leur fit donner ces noms, ? ou nous apprend-il leur nom véritable ? Ulyſſe arrivant le même jour aux enfers, en partant de l'Iſle de Circé, l'endroit où il aborde ſemble ne pouvoir être éloigné. *Les anciens*, dit Strabon, *ont placé la Nécromantie d'Homere près de l'Averne.* On a écrit que des Cimmeriens habiterent autrefois

l'Italie, que la grotte fameuſe de Pauſilipe fut commencée environ au tems de la guerre de Troye, & que les Grecs y offrirent un ſacrifice aux mânes, ce qui a pu donner lieu aux fictions d'Homere. Lucrece place près de l'Averne l'entrée des enfers. C'eſt par-là que Virgile y fit deſcendre ſon héros. C'eſt là qu'Annibal offrit un ſacrifice aux mânes.

Voilà une foule d'autorités. Mais la deſcription d'Homere ne s'accorde pas avec celle des lieux où l'on veut que ſe paſſe la ſcene. Son héros traverſe l'océan, arrive à l'extrémité de l'empire de Neptune, dans un pays couvert de ténebres. *Jamais*, dit le Poëte, *le ſoleil ne regarde ce pays, ſoit qu'il monte vers les cieux, ſoit qu'il roule vers l'océan.* On ne reconnoît pas à cette peinture l'Italie, contrée que le ſoleil regarde avec complaiſance. Auſſi pluſieurs ont-ils placé ailleurs le ſéjour des enfers que dépeint Homere; ils l'ont reculé vers le nord. Un Anglois, George Carleton (1), a entrepris de prouver que par le pays des Cimmériens où Ulyſſe a été, il faut entendre l'Angleterre. Les principales raiſons ſur leſquelles il ſe fonde, ſont qu'il y eut des Cimbres qui paſſerent dans ce pays, qu'il eſt preſque toujours couvert de nuages, & que les anciens Bretons étoient fort adonnés à la magie. Ces raiſons ne paroiſſent pas trop bonnes. Les Cimbres ſe ſont répandus dans beaucoup de pays. Quoique l'Angleterre ſoit ſouvent couverte de nuages, il s'en faut bien que ſon climat reſſemble à la peinture que fait Homere d'une contrée toujours enveloppée de la nuit, que ne regarde jamais le ſoleil, &c.

(1) Voyez la Bibliotheque de le Clerc. T. 24.

Si les anciens Bretons étoient adonnés à la magie, je crois qu'ils avoient cela de commun avec la plupart des nations de leur tems. D'autres, comme Claudien, diſent qu'au rapport de la renommée, une des côtes ſeptentrionales des Gaules fut le lieu de ces évocations. Carleton eût pu citer cette autorité pour confirmer ſon hypothèſe.

Comme le vent qui conduiſoit le vaiſſeau d'Ulyſſe fut envoyé par Circé, il ſeroit facile de mettre ici du merveilleux, & de dire que ce Chef fit en très-peu de tems une route immenſe.

Il reſte une autre ſolution, qu'on n'arrache pas aiſément aux Commentateurs, & qui paroît cependant être la ſeule vraie, c'eſt qu'Homere, comme l'Odyſſée en fournit pluſieurs autres preuves, n'avoit pas des notions fort exactes des pays que parcourut Ulyſſe. D'ailleurs, puiſqu'il racontoit des aventures fabuleuſes, étoit-il néceſſaire qu'il marquât ſi préciſément le lieu de la ſcene ? Les Commentateurs diront-ils encore ici, pour le juſtifier, que tout étoit bon pour les Phéaciens ; mais ils oublient que ce ne ſont pas des Phéaciens qui liſent Homere.

Je rapporterai ici deux paſſages, l'un de Strabon, l'autre de Denys. Homere, dit le premier, a pu connoître le Boſphore Cimbrique, & les Cimbres qui depuis s'étoient répandus juſqu'à l'Ionie. C'eſt d'après les deſcriptions de leur pays, qu'il a peint, dans celle des enfers, une contrée toujours ſombre & couverte de nuages. Denys, au rapport d'un témoin oculaire, dit que les Cimbres du Boſphore, pour ſe garantir du froid, habitoient des antres ſouterrains, qu'ils vivoient du

produit des mines & de la magie, que les étrangers, pour leur demander des métaux & la connoiſſance de l'avenir, étoient obligés d'entrer dans les entrailles de la terre, & que ce peuple ayant reçu quelques loix, fuyoit cependant le ſoleil, & ne ſortoit que la nuit du fond de ſes antres. Des voyageurs modernes rapportent que des peuplades du Kamtſchaka vivent de même ſous terre.

Il ſemble donc que ces contrées, moins favoriſées de la nature, & ces cavernes habitées par des hommes adonnés à la magie, ont pu ſuggérer à Homere quelques traits du tableau qu'il fait des enfers, mais qu'il n'a pas eu des relations parfaitement exactes des pays éloignés où il conduit ſon héros, ce qu'explique l'enfance où étoient alors la navigation & la géographie.

## *ARGUMENT DU CHANT XI.*

Ulyſſe pourſuit ſa narration. Sa deſcente aux enfers. Tireſias lui enſeigne les moyens de ſe ſauver. Apparition des héros & des héroïnes. Son entretien avec ſa mere, & pluſieurs de ceux qui combattirent devant Troye. Spectacle des peines qui attendent les méchans dans les enfers.

## *CHANT XI.*

Nous lançons notre vaiſſeau à la mer, & l'armant du mât & des voiles, nous embarquons les victimes qui doivent nous accompagner, enfin nous y montons nous-mêmes, pâles, les paupieres mouillées de larmes, l'ame ſaiſie d'horreur. La Déeſſe qui triomphe par ſa beauté & par les accens de ſa voix, Circé, nous envoie un vent favorable, compagnon fidele de notre route; il ſouffle; nos voiles s'enflent; notre

proue fend avec impétuoſité la mer azurée. Le vaiſſeau étant armé de ſes agrès, nous ſommes tranquillement aſſis, tandis que le vent & le pilote en dirigent le cours. Durant le jour entier ſont tendues les voiles de la nef qui franchit l'empire des ondes; & lorſqu'enfin le ſoleil diſparoît, & que les ténebres de la nuit ſe répandent, nous touchons à l'extrémité du profond océan. Là ſont les habitations des Cimmériens, toujours couvertes d'épais nuages & d'une noire obſcurité. Jamais le Dieu brillant du jour ne les regarde, ſoit qu'il graviſſe avec effort vers le haut ſommet de la voûte étoilée, ſoit que deſcendant des cieux, ſon char roule précipitamment vers la terre; une éternelle nuit enveloppe de ſes voiles funebres les malheureux habitans de ces contrées.

Sortis du vaiſſeau, nous le tirons ſur le rivage, nous débarquons nos victimes, & nous pénétrons juſqu'à l'endroit que

nous indiqua Circé, & où l'Enfer s'ouvre à nos regards. Là, Euryloque & Perimede saisissent les victimes; moi, armé de mon glaive étincelant, je creuse une fosse large, profonde; sur les bords de cette fosse, coulent des effusions de miel, de vin & d'eau limpide en l'honneur du peuple entier des mânes; la fleur pure de farine blanchit ces libations. Que de prieres j'adresse aux ombres! je promets de leur immoler, dès que je rentrerai dans Ithaque, une génisse stérile, la plus belle de mes troupeaux, & d'allumer un bûcher chargé d'offrandes précieuses; je promets en particulier à Tiresias le sacrifice d'un bélier, le plus distingué de ceux qui paissent dans mes prairies, & aussi noir que la nuit.

Après avoir adressé aux morts mes prieres & mes vœux, j'égorge les victimes sur la fosse. Le sang coule en noirs torrens. Bientôt, du fond de l'Erebe, s'éleve

s'éleve de tous côtés le peuple léger des ombres. On voit confondus les épouſes, les hommes enlevés à leur printems, les vieillards courbés ſous le faix des peines, les jeunes filles gémiſſant d'avoir exhalé à leur tendre aurore le ſoufle de la vie, une foule de guerriers, victimes de Mars, couverts de profondes bleſſures, & chargés d'armes enſanglantées. Toutes ces ombres ſe preſſoient autour de la foſſe avec des hurlemens affreux : je ſuis glacé par la pâle terreur. Alors j'anime les miens à dépouiller les victimes étendues ſans vie, & à les livrer à la flamme, en invoquant à grands cris les Dieux infernaux, l'horrible Pluton & l'inexorable Proſerpine. Moi cependant, le glaive à la main, loin de reculer, j'écarte la foule des ombres, & ne leur permets point d'approcher du ſang, avant que Tireſias ne m'ait rendu ſes oracles.

D'abord m'aparoît l'ombre de notre compagnon, le malheureux Elpenor;

la terre ne l'avoit pas encore reçu dans ſon ſein. Entraînés par d'autres ſoins, nous aviions laiſſé ſon corps dans le palais de Circé, ſans l'arroſer de nos larmes, ſans lui rendre les honneurs funebres. A ſon aſpect je fus touché de compaſſion ; mes yeux ſe mouillerent de pleurs. » Elpenor ! lui dis-je, comment es-tu deſcendu au ſéjour de la profonde nuit ? Sans voile, & ſans aviron, tu as devancé mon navire ! «

» O fils généreux de Laërte ! répond-il d'une voix géminſſante, un mauvais génie, & l'excès d'une liqueur fatale cauſerent ma perte. Couché au haut du palais de Circé, mon réveil fut plein de trouble ; impatient de te ſuivre, je me précipitai du toit ; mon cou fut briſé, mon ame s'envola aux enfers. Mais je te conjure, par ceux dont tu regrettes l'abſence, & que ton cœur adore comme des Dieux, par ton épouſe, par ton pere, qui éleva ton enfance avec les

plus tendres ſoins, par le jeune Telemaque, ce cher & unique rejetton que tu laiſſas dans ton palais: veuilles, ô Roi! dès que tu reverras l'Iſle de Circé, te ſouvenir encore de ton compagnon; car, échappé du Royaume des morts, ton navire, je le ſais, doit aborder encore à cette Iſle. Ne me laiſſe point ſur ce rivage, ſans m'avoir donné des larmes, ſans m'avoir accordé un paiſible tombeau, ſi tu ne veux que j'aie le malheur de t'attirer l'indignation des Dieux. Conſume mon corps, toutes mes armes, & dreſſe aux bords de la mer à un infortuné un monument qui ſoit connu des races futures; enfin, que l'aviron, dont mes mains, tant que je fus en vie, guiderent ton navire, ſoit érigé ſur ce monument «. » O toi, dont je déplore le ſort, lui repartis-je, n'en doute point, mon cœur te le promet; tes vœux ſeront pleinement accomplis. «

Ainſi nous formions ce lugubre en-

tretien ; je tenois d'un bras ferme mon glaive nud ſur le ſang ; le fantôme, dont je n'étois ſéparé que par la foſſe, ne ceſſoit d'exprimer ſa douleur & ſes vœux. Tout-à-coup s'éleve l'ombre pâle de ma mere, la fille d'Autolicus, la vénérable Anticlée, qui vivoit encore lorſque je partis pour la fatale Troye. J'attache ſur elle un œil baigné de pleurs ; mon cœur eſt troublé par le déſeſpoir. Mais, quelque pénible effort qu'il m'en coûte, je ne laiſſe point approcher du ſang cette ombre chérie, avant d'avoir rempli mon premier devoir & conſulté Tireſias.

Enfin, blanc de vieilleſſe, arrive l'ombre du Prophete, l'honneur de Thebes ; Tireſias paroît. Il tient en main ſon ſceptre d'or. Il me regarde ; ſoudain il me reconnoît. » O fils infortuné de Laërte ! dit-il, pourquoi as-tu quitté la lumiere du ſoleil, & vu les mânes & leur horrible ſéjour ? Recule, recule

de la foſſe, retire ton glaive ; laiſſe-moi m'abreuver de ce ſang, & je te dévoilerai l'avenir «. Il dit, je recule ; je retire mon glaive. L'ombre approche, s'abreuve du ſang noir, & voici les oracles qu'il profere.

» Fameux Ulyſſe ! tu n'aſpires qu'après un fortuné retour dans ta patrie : mais un Dieu ſemera les obſtacles ſur ta route ; car je ne crois point que tu échappes à l'œil de Neptune ; il nourrit contre toi au fond du cœur le plus vif reſſentiment ; tu as ravi la vue à ſon fils.

Cependant vous parviendrez, quoiqu'à travers une foule de maux, au ſéjour de vos ancêtres, mais ce n'eſt qu'à cette condition ; maîtriſe tes deſirs & ceux de tes compagnons, lorſqu'échappé aux tempêtes, ta nef heurtera les bords de l'iſle de Trinacrie. Là, vous verrez paître dans de belles prairies les troupeaux floriſſans du ſoleil, l'œil & l'oreille de

l'univers. Reſpectez ces troupeaux; alors l'infortune s'acharne en vain à vous pourſuivre, & vous reporterez un jour vos pas dans Ithaque. Malheur à vous, ſi vous répandez leur ſang! je t'annonce la perte de ton vaiſſeau, & de tes compagnons. Que ſi, par la faveur des Dieux, tu évites toi-même le trépas, ton retour eſt lent, malheureux; après avoir vu diſparoître tous tes amis, tu reviens dans ta patrie, ſeul, ſur un navire étranger. De nouvelles diſgraces t'attendent au ſein de ton palais; tu y trouves des Princes audacieux, qui envahiſſent tes biens, briguent la main de ta vertueuſe épouſe, & cherchent à la ſéduire par l'offre de leurs dons. Cependant parois dans ta demeure, & tu puniras leur orgueil & leur inſolence. Mais après les avoir immolés par la ruſe ou par la force, homme né pour les périls & les travaux! reprends, il le faut, reprends l'aviron, parcours de

nouveau l'onde & la terre, juſqu'à ce que tu arrives chez un peuple qui n'a aucune connoiſſance de Neptune, qui n'aſſaiſonne point de ſel ſes alimens, & qui même n'a jamais entendu parler ni de proues, que le vermillon colore, ni de rames, ces ailes des navires. Je vais te donner un ſigne certain de ton arrivée chez ce peuple. Un étranger ſe préſentera devant tes pas; attachant l'œil ſur le large aviron qui ſera dans ta main, il dira qu'un van repoſe ſur ton épaule, brillante de pourpre; alors enfonce l'aviron dans cette terre; offre à Neptune, au milieu de ce peuple, de beaux ſacrifices, un bélier, un verrat, un taureau; laiſſe en ce lieu ton aviron, & pars; retourné dans ton palais, fais ruiſſeler encore, ſelon leur rang, en l'honneur des Dieux du ſpacieux Olympe, ſans oublier aucun d'entr'eux, le ſang des hécatombes les plus diſtinguées. Alors tu auras enfin appaiſé Neptune; &, loin de la mer & des tem-

pêtes, la mort te plongeant dans un paiſible ſommeil, déliera doucement le fil de ta vie, à la fin de la plus longue & plus heureuſe vieilleſſe, & tu laiſſeras ton peuple fortuné. La vérité même a dicté cet oracle. «

Il dit. » Tireſias! lui repartis-je, les décrets des Dieux s'accompliront. Mais je vois auprès de la foſſe, l'ombre de ma mere, immobile, muette, ne daignant pas adreſſer une parole à ſon fils, ni même lever ſur lui ſes regards. Dis, ô divin Prophete! par quel moyen pourra-t-elle me reconnoître? «

» Tu vas l'apprendre, répondit-il. Celui des morts auquel tu permettras d'approcher de cette foſſe, & de s'abreuver de ce ſang, ne tardera pas à te reconnoître, & t'inſtruira de ce qui peut t'intéreſſer, mais celui que tu en écarteras fuira, loin de ta préſence, dans la nuit profonde. «

L'ombre, après m'avoir rendu ſes oracles, ſe retire & ſe perd dans la

ſombre demeure de Pluton. Je reſtois avec conſtance en ce lieu ; ma mere enfin s'approche ; elle touche de ſes levres le ſang noir des victimes, & levant ſur moi ſes regards : » O mon fils ? mon fils ! dit-elle ſoudain d'une voix lamentable, comment es-tu deſcendu vivant dans ce ſéjour de ténebres ? L'aſpect même en eſt interdit à ceux qui reſpirent. De grands fleuves nous ſéparent, ainſi que de redoutables torrens, & ſur-tout une barriere immenſe, l'océan, qu'on ne peut franchir ſans le ſecours du meilleur des navires. A ton retour de Troye, égaré long-tems dans ta courſe, aurois-tu été jeté, avec ton vaiſſeau & tes compagnons, dans cette triſte demeure ! Quoi ! n'es-tu pas encore rentré dans Ithaque ? tes yeux n'ont-ils pas revu ton épouſe & ton fils. «

» Ma mere ! lui repartis-je, l'excès de mes diſgraces m'a contraint d'aller

dans l'empire des morts, afin de conſulter l'ombre de Tireſias. Toujours errant de plage en plage, pouſſé d'infortune en infortune, du moment où, ſur les pas d'Agamemnon, je courus attaquer Troye, je n'ai point encore touché les bords de ma terre natale, ni de la Grece. Mais, dis-moi, je t'en conjure, quel deſtin te plongea dans l'éternelle nuit des enfers? Sont-ce les langueurs de longues infirmités? ou Diane, par le vol rapide & inſenſible de ſes fleches, a-t-elle rompu la trâme de tes jours? Parle-moi du bon vieillard, mon pere Laërte, & du fils que je laiſſai dans mon palais; vivent-ils encore? ſont-ils en poſſeſſion de mes domaines? ou quelqu'un a-t-il oſé les en dépouiller? N'a-t-on plus d'eſpoir de mon retour? Fais-moi connoître auſſi les penſées, les ſentimens de mon épouſe. Un lien étroit l'attache-t-il toujours à cet enfant? & veille-t-elle à la conſervation de mes

biens? ou enfin a-t-elle donné ſa main à l'un des plus grands Princes de la Grece ? «

» Ton épouſe ? répond auſſi-tôt ma mere chérie ; rien auroit-il pu ébranler ſa conſtance ? Ah ! elle n'a pas quitté le ſeuil de ton palais ; ſes jours & ſes nuits, cercle de douleurs, ſe conſument dans les larmes. Tant que j'ai vécu, perſonne ne s'eſt emparé de tes domaines ; déjà Telemaque, tout jeune qu'il eſt, dirige la culture de tes champs, &, comme il eſt convenable à ceux que le ciel forme pour être Rois & Juges ſuprêmes, il participe aux feſtins du peuple ; chacun s'honore de l'y admettre : mais ton pere, hélas ! ne porte plus ſes pas à la ville ; abſorbé dans le déſeſpoir, il ſe cache au ſein de ſes campagnes. Là, il ſe traite durement. Il n'eſt plus pour lui ni beaux tapis, ni ſuperbes couvertures, ni riches vêtemens ; l'hiver même, il n'a d'autre lit que la terre ; enveloppé de vils manteaux, le Monarque ſommeille

près du feu, au milieu de ſes eſclaves, dans la pouſſiere. Aux jours plus heureux de l'été & de l'automne, on lui forme ſouvent, à l'abri d'une treille, dans ſes fertiles vignobles, un humble lit de feuilles arides, dont la terre eſt jonchée. Là, il gémit; chaque inſtant accroît ſon déſeſpoir; il déplore ſans ceſſe ta deſtinée, & à tant de peines ſe joint le fardeau de l'importune vieilleſſe. C'eſt ainſi que je vis arriver le terme fatal. Non, les traits de Diane, mort trop fortunée, ne me précipiterent point au tombeau, ni aucune infirmité, ſort commun des hommes, ne ſépara mon ame d'un corps lentement conſumé; mais les ſoupirs & les regrets continuels que je te donnois, mon cher Ulyſſe! mes vives inquiétudes pour ta deſtinée, & le ſouvenir toujours préſent de ton ame noble & tendre, m'arracherent enfin, après de longs tourmens, la lumiere tant ſouhaitée du jour. «

Elle dit : je deſire ardemment d'embraſſer la pâle image d'une mere adorée ; trois fois je m'élance à elle pour la ſerrer contre mon ſein, trois fois elle s'envole de mes bras ; telle diſparoît une ombre fugitive, ou un ſonge léger. Une douleur plus vive déchire mon amé. » O ma mere ! m'écriai-je, pourquoi te dérober à mes embraſſemens ? Liés de ces tendres étreintes, au moins dans les enfers, nous nous ſerions raſſaſſiés du plaiſir amer de confondre nos larmes. Cruelle Proſerpine ! au lieu de cette ombre ! ne m'as-tu envoyé qu'un vain fantôme, pour redoubler mes gémiſſemens & mon déſeſpoir ? «

» Hélas ! mon fils, le plus infortuné des humains ! répondit l'ombre, la Déeſſe des enfers, Proſerpine, ne s'eſt pas jouée de toi : mais tel eſt, après leur trépas, la condition des mortels ; ils n'ont plus ni chairs, ni os ; tout eſt la pâture de la flamme dévorante, dès que

le corps pâle & glacé a exhalé le ſouffle de la vie ; l'ame, comme un ſonge voltigeant, fuit au ſéjour des ombres. Hâte-toi, remonte à la lumiere, & ſouviens-toi de tous les ſecrets de l'empire ténébreux ; qu'un jour ta bouche les dévoile à ta fidele épouſe. «

Cependant, envoyées par la redoutable Proſerpine qui hâtoit leurs pas, accourent les ombres des épouſes & des filles des plus grands héros ; elles ſe preſſent en foule autour de la foſſe ſanglante. L'ordre de Tireſias ſe retrace à mon eſprit ; mon épée brille auſſi-tôt en ma main intrépide, & ne leur permet point de s'abreuver toutes à la fois du ſang des victimes. Elles approchent donc tour-à-tour ; je les interroge à loiſir ; leurs levres m'apprennent leur race & les événemens fameux de leur vie.

D'abord qui s'offre à mes regards ? C'eſt Tyro, d'un ſang illuſtre, la fille du redoutable Salmonée, & l'épouſe de

Crethée, iſſu d'Eole. Jadis, épriſe du divin fleuve Enipée, qui épanchoit dans les campagnes les plus belles eaux qui arroſent la terre, elle ſe baignoit ſouvent dans ce cryſtal limpide. Neptune, un jour, ſous la forme de ce Dieu, ſurprend la jeune beauté près de l'endroit où les eaux du fleuve rouloient dans la mer. Soudain les vagues azurées s'élevent comme une montagne, & ſe courbant en voûte autour des deux amans, dérobent à tous les regards le Dieu & l'aimable mortelle. Sur les yeux de Tyro flotte la vapeur d'un léger ſommeil, qui favoriſe l'erreur de cette amante. Belle Tyro, lui dit le Roi des mers, tu ne dois pas rougir de ma flamme Avant que l'année ait fini ſon tour, tu ſeras mere de deux illuſtres rejetons; la couche des Immortels enfante des héros. Eleve ces heureux fruits, prodigue-leur les plus tendres ſoins. Rentre dans le palais de ton pere; mais garde-toi de

révéler ce ſecret important, qu'il ſoit renfermé au fond de ton cœur. Reconnois en moi le Dieu qui commande aux flots. En achevant ces paroles il ſe précipite dans les vagues agitées de l'océan. Au tems marqué, Tyro mit au jour Pélias & Nélée, qui tous deux, miniſtres du grand Jupiter, furent décorés du ſceptre; l'un régna avec éclat ſur les plaines étendues d'Iolcos, couvertes de troupeaux; l'autre fit la gloire de Pyle. Tyro fut enſuite unie à un mortel. D'elle & de Crethée ſon époux naquirent d'autres rejetons célebres, Æſon, Pheres, & toi, brave Amythaon, dont le char voloit dans la carriere!

L'ombre d'Antiope vint, Antiope, dont Aſope fut le pere, & qui repoſa entre les bras de Jupiter. Ses deux fils, Amphion & Zethus, illuſtrerent ſa race. Ce ſont eux qui bâtirent Thebes aux ſept portes, & ne pouvant, malgré leur force & leur valeur, habiter, ſans rem-

parts,

parts, une ville ſi ſpacieuſe, la munirent de tours élevées.

Cette ombre diſparut, & je vis l'épouſe d'Amphitrion, Alcmene; elle reçut dans ſes bras le Dieu du tonnerre; de cette union naquit le plus grand des héros, cet Hercule, au cœur de lion, invincible dans les combats. A mes regards s'offrit auſſi Mégare, la fille du ſuperbe Créon, aſſociée par les nœuds de l'hymen à ce héros, nommé le fils d'Amphitrion, mais dont la conſtance & l'intrépidité annonçoient un rejeton des Dieux.

Quelle ombre paroît! c'eſt la mere d'Œdipe, l'infortunée Epicaſte, qui, pas une aveugle erreur, commit l'action la plus atroce, épouſa ſon propre fils: parricide, il ſouilla le lit de ſa mere. Cet horrible inceſte fut dévoilé par les Dieux. Roi de l'orgueilleuſe Thebes par leurs funeſtes décrets, il ſouffre dans ces murs tout ce que l'infortune a de plus terrible. La Reine, dans l'accès du plus

violent déſeſpoir, termine ſes jours; elle attache un cordon fatal à une poutre élevée; on l'y voit ſuſpendue; ſon ame fuit dans la demeure éternelle des enfers, laiſſant à ſon fils toutes les Furies, & les inexprimables malheurs qu'elles ne ſe laſſent point d'entaſſer ſur la tête d'un mortel, pour remplir les malédictions d'une mere.

A cette ombre ſuccede la belle Chloris, la plus jeune des filles d'Amphion. Le Roi qui tint le ſceptre avec éclat dans Orchomene & Pyle; Nélée, charmé de ſes rares apas, la combla des plus magnifiques préſens, & la conduiſit dans ſon palais. De cet hymen naquirent trois fils illuſtres, Neſtor, Chromius, Periclymene, & une fille, l'aimable Pero, la merveille de ſon ſiécle. Elle étoit recherchée avec ardeur par tous les Princes voiſins: mais, pour l'obtenir de Nélée il faut (entrepriſe terrible!) lui amener des champs de

Phylacé les taureaux indomptables, retenus injuſtement par le ſuperbe Iphyclus. Le ſeul Melampe, un divin Prophete, oſe annoncer qu'il tentera les haſards de cette conquête, & qu'il en triomphera. Traverſé par les arrêts des Dieux, il eſt d'abord vaincu par des pâtres féroces, & chargé de chaînes. Les jours & les mois s'écoulent, l'année finit ſon cours, l'heure arrive. Tout-à-coup l'inexorable Iphyclus ôte les liens à ſon priſonnier, qui a ſu lui expliquer d'anciens oracles. Ainſi s'accomplit la volonté de Jupiter.

Je vois s'avancer l'ombre de Leda, épouſe de Tyndare, mere de deux héros, Caſtor, qui dompte les courſiers, Pollux, qui triomphe, armé du ceſte. Ils vivent, encore qu'au ſein profond de l'empire des morts, & honorés de Jupiter par-delà le tombeau, chaque journée, tour-à-tour, ils renaiſſent à la lumiere, & ſe replongent au ſejour

de l'Erebe ; ils partagent les honneurs qu'on rend aux Dieux.

Je vois arriver auſſi l'épouſe d'Aloëus, Iphimedée, fiere d'avoir eu Neptune entre ſes bras. De cette union naquirent deux fils (leur vie eut cependant un terme fort court), Ephialtes & Otus, qui ſurpaſſerent tous les géants. Le ſeul Orion, dont parle tant la renommée, & qui fut le plus terrible des enfans de la terre, eut une ſtature plus majeſtueuſe & plus giganteſque encore. A peine comptoient-ils neuf ans, déjà neuf coudées étoient la meſure du contour de leurs corps, trente-ſix celle de leur hauteur effrayante. Orgueilleux de leur taille & de leur force plus qu'humaine, ce ſont eux qui menacerent les Immortels d'apporter dans leur ſéjour le tumulte & l'horreur de la guerre. Pour eſcalader les cieux, leurs bras terribles roulerent l'Oſſa juſques ſur l'Olympe élevé, & chargerent enſuite l'Oſſa du

Pelion avec ſes forêts chancelantes. Qu'ils fuſſent parvenus à l'âge mûr, ils auroient accompli leur deſſein; mais, avant qu'un tendre duvet eût fleuri ſous leur tempe & bruni leur menton, le fils de Jupiter & de Latone lança deux flêches, & les deux géants furent précipités dans les enfers.

Phedre parut à mes yeux, ainſi que Procris, & Ariane, fille du vertueux Minos, la belle Ariane, que jadis Théſée enleva de Crête pour la mener aux heureuſes contrées où s'élevent les murs ſacrés d'Athenes; vain eſpoir! atteinte des flêches de la chaſte Diane (ainſi l'atteſta Bacchus), l'Iſle de Dia fut ſon tombeau.

Enfin, du ſéjour de l'éternelle nuit ſortirent les ombres de Maera, de Clymene, & de l'odieuſe Eriphyle, qui, pour un colier d'or, vendit ſon époux. Je ne puis vous décrire ni vous nommer toutes les épouſes & toutes les filles

des héros qui s'éleverent de l'Erebe : avant la fin de ce récit, la nuit auroit disparu avec ses douces ombres. Mais il est tems d'aller chercher le repos, soit dans ce palais, soit auprès de mes compagnons, dans le navire que vous m'avez fait équiper. C'est aux Dieux, ainsi qu'à vous, de fixer le moment de mon départ. «

Il dit : tous les Chefs, enchantés de son récit, semblent être muets, & tandis que la nuit faisoit descendre ses ombres sur le palais, il y regne un profond silence. La Reine Areté prend enfin la parole : » Chefs des Phéaciens ! dit-elle, que vous semble de cet étranger ? quelle noblesse dans ses traits, dans son port ? quelles sont les rares qualités de son ame ! Je me glorifie d'avoir un tel hôte ; mais chacun de vous participe à la satisfaction de l'entendre & à l'honneur de le recevoir. — Ne précipitez donc pas son départ, & que trop de

promptitude ne le prive pas des dons que vous lui devez pour adoucir ſes infortunes, & pour lui témoigner votre bienveillance. Vos palais, par la libéralité des Dieux, ont de grandes richeſſes. «

Le plus âgé des Phéaciens, le héros Echenée élevant la voix : » Amis ! dit-il, le diſcours de la Reine eſt conforme à ſa prudence, à ſa généroſité, à nos deſirs & à notre devoir ; obéiſſons : mais Alcinoüs eſt ici la regle de nos actions & de nos paroles. «

» La volonté de la Reine ſera pleinement ſatisfaite, répondit Alcinoüs, ſi les Dieux me conſervent la vie & le ſceptre. Que notre hôte, bien qu'il n'aſpire qu'à ſon départ, veuille ſeulement le retarder juſqu'à demain, afin que rien ne manque à nos dons, gages de nos ſentimens. Il peut s'aſſurer enſuite que tous les Chefs, & moi, qui tiens ici le

rang ſuprême, nous favoriſerons le plus ardent de ſes vœux. «

» Alcinoüs ! puiſſant Roi ! dit Ulyſſe, quand tu m'obligerois de prolonger ici mon ſéjour, même d'une année, s'il te falloit ce tems pour faire tous les apprêts de mon départ, & pour m'illuſtrer par vos nobles dons, je ne balancerois pas à t'obéir. Comblé des marques de votre bienveillance, je ſerai plus révéré & plus chéri de tous ceux qui me recevront dans les murs d'Ithaque. «

» O fils de Laërte ! reprit Alcinoüs, car tu l'es, & il ne faut que te voir & t'entendre pour être convaincu que tu n'es pas de ces hommes trop nombreux, qui, ſous un nom emprunté, parcourent la face de la terre, compoſent des fables, & ourdiſſent l'impoſture, tandis que leur dehors annonce l'ingénuité. Tes diſcours ont un charme attrayant; ton ame n'eſt pas moins belle. Semblable à un chantre divin, tu nous as raconté

l'hiſtoire des Grecs, & celle de tes diſgraces touchantes. Daigne pourſuivre, & m'apprendre ſi, dans les enfers, tu apperçus quelqu'un des héros qui t'accompagnerent aux champs d'Ilion, & y trouverent leur tombe. Les nuits ſont fort longues ; nous pouvons retarder l'heure du ſommeil ; continue à m'entretenir de tant de merveilles. Pour moi, ſi tu ne te fatiguois point à me raconter tout ce qui, dans tes courſes, t'eſt arrivé de funeſte & de ſurprenant, je t'écouterois avec ſatisfaction juſqu'à l'aurore. «

» Grand Roi ! dit Ulyſſe, il eſt un tems pour les entretiens, il eſt un tems auſſi pour le ſommeil. Toutefois, ſi tu n'es pas las de m'écouter, je ne refuſe point de te raconter des revers plus ſiniſtres encore qu'eſſuyerent ceux de mes amis, qui, ayant échappé devant les remparts d'Ilion à ce que la guerre a de plus terrible, enſanglanterent leurs

foyers par les fureurs de leurs propres femmes.

Après que, par l'ordre de la chaſte Proſerpine, les ames des épouſes & des filles de tant de héros ont diſparu dans la nuit des enfers, je vois s'avancer l'ombre majeſtueuſe d'Agamemnon, plongé dans une morne douleur; il eſt entouré de ceux qui, dans le palais d'Egiſthe, partagerent ſa triſte deſtinée. A peine ſes levres ont touché le ſang des victimes, qu'il me reconnoît; de ſes yeux coule un long ruiſſeau de larmes; il jete des cris plaintifs, & les bras tendus vers moi, il eſt impatient de me ſerrer contre ſon ſein: vains efforts! toute la vigueur & toute la ſoupleſſe de ſes membres ſe ſont évanouies. A ſon aſpect, mon cœur eſt vivement ému; enfin les yeux baignés de pleurs, je profere ces paroles.

» O fils d'Atrée, Agamemnon, le plus illuſtre des Rois! eſt-ce bien toi qui parois à mes regards! quel deſtin a

triomphé de toi, & t'a plongé dans le ſommeil profond de la mort ? Neptune, en déchaînant contre toi la fureur de ſes tempêtes, t'a-t-il enſéveli dans ſes abîmes, toi & ta flotte ? ou ton ſang a-t-il coulé dans les champs de la guerre, ſur une rive ennemie, que ton bras victorieux ravageoit, & dépouilloit de ſes riches troupeaux ? ou enfin, armé pour la conquête de quelque ville, & près de la piller & d'emmener ſes femmes captives, es-tu tombé devant ſes remparts ? «

» Fils de Laërte ! héros fameux par ta patience & ton courage ! me répondit le fantôme, les tempêtes de Neptune ne m'ont pas englouti dans les ondes, ni des ennemis ne m'ont arraché le jour dans un combat ſur une rive étrangere. C'eſt Egiſthe, c'eſt ma barbare épouſe, qui m'attirant dans le piége le plus noir, m'exterminerent par un coup aſſaſſin, au milieu d'un feſtin pom-

peux ; ainſi, dans ſa paiſible étable, le bœuf, frappé par la hache, tombe ſans vie. Voilà ma fin déplorable. Autour de moi coula, en torrens, le ſang de mes amis égorgés ; tel, aux ſuperbes banquets ou aux noces ſplendides d'un homme riche & puiſſant, le carnage fait ruiſſeler le ſang des ſangliers, & dévaſte toute une bergerie. Ton œil intrépide vit bien des maſſacres, ſoit dans les combats ſinguliers, ſoit dans l'horreur de la mêlée ; mais ton cœur eût été déchiré par ce ſpectacle affreux ; autour des coupes ſacrées, autour des tables chargées de tout l'appareil du feſtin, nos cadavres jonchoient le marbre, tandis que le ſang ruiſſeloit dans l'enceinte entiere du palais. La voix lamentable de la fille de Priam, Caſſandre, que la furieuſe Clytemneſtre immoloit à côté de moi, frappa mon oreille. A cette voix, encore qu'étendu à terre, & preſque ſans mouvement, je levai avec

effort ma main mourante, pour la porter à mon glaive; mais cette femme exécrable prit la fuite: elle ne daigna pas même ordonner qu'on me fermât les yeux ni les levres, ni me rendre aucun devoir funebre. Non, il n'eſt rien ſur la terre ni dans les enfers de plus audacieux ni de plus abominable qu'une femme qui a franchi toutes les barrieres, & dont l'eſprit a conçu l'attentat impie d'aſſaſſiner ſon époux. Hélas! je penſois que mon retour rempliroit de joie mes enfans, mes ſerviteurs & toute ma maiſon! mais ce monſtre, qui a porté à ſon comble l'art des crimes, s'eſt ſouillé d'une éternelle infamie, laquelle ſera pour tout ſon ſexe, même pour celles dont il s'honore le plus, une tache flétriſſante. «

» O ciel! lui repartis-je, combien Jupiter hait la race d'Atrée, race toujours victime de la perfidie des femmes! Nous périmes en foule pour la cauſe

d'Helene. Clytemneſtre, en ton abſence, Clytemneſtre ourdit contre toi cette noire trâme! «

C'eſt ainſi que ma douleur s'exprimoit. » Mon exemple, reprit-il, doit t'inſtruire; n'aie pas toi-même une complaiſance aveugle pour ton épouſe; tu peux lui montrer de la confiance, mais ſaches te maîtriſer, & ne lui découvre point tous les ſecrets de ton ame. Toutefois, Ulyſſe! tu n'as point à redouter des crimes ſemblables de la part de la fille d'Icare. La vertu reſpire au ſein de Penelope. Quand nous partîmes pour les combats, elle avoit, depuis peu de tems, ſerré les nœuds de l'hyménée; ſon fils étoit encore à ſa mammelle; aujourd'hui il eſt déjà ſans doute aſſis avec éclat parmi les hommes faits. Qu'il eſt fortuné! ſon pere, rentré dans Ithaque, jouira de la ſatisfaction de le revoir, & ce fils, doux nœuds de la nature! ſerrera ſon pere entre ſes bras. Quant à

moi, mon indigne épouſe ne m'a pas même laiſſé la conſolation de donner un regard à mon Oreſte; elle a précipité le coup aſſaſſin. Crois-en les conſeils d'un ami; n'aborde qu'en ſecret, & ſans être connu, au rivage d'Ithaque; déſormais il eſt permis d'avoir quelque défiance de la femme la plus accomplie. Mais réponds-moi, ne me cache rien; ſais-tu ſi mon fils reſpire? peux-tu me nommer le lieu de ſa retraite? où eſt-il? ſeroit-ce dans Orchomene, ou dans Pylos, ou chez mon frere Menelas, à Sparte? L'ombre d'Oreſte n'a pas encore paru dans cette triſte demeure. «

» Fils d'Atrée! lui dis-je, ne m'interroge point à ce ſujet. Je ne veux point te flatter par des paroles menſongeres. J'ignore s'il eſt au nombre des morts, ou des vivans. «

Tandis que pénétrés de douleur, & laiſſant couler nos larmes, nous nous livrions à cet entretien, paroît l'ombre

d'Achille, accompagnée de celle de ſon ami Patrocle; le ſage Antiloque les ſuit, ainſi qu'une autre ombre d'une taille giganteſque, l'ombre d'Ajax. Il fut le plus diſtingué des Grecs par ſa force, par ſa ſtature, & par ſa valeur: le ſeul fils de Pelée l'emportoit ſur ce héros.

Le fantôme d'Achille me regarde & me reconnoît. » Intrépide Ulyſſe, nourri dans les ſtratagêmes! me dit-il d'une voix ſombre, ô infortuné! quelle entrepriſe inouie doit encore effacer tes anciens exploits! comment oſes-tu deſcendre vivant au palais de Pluton, percer cet abîme, ſéjour des morts, ombres vaines des humains? «

» O fils de Pélée! toi le plus grand des héros de la Grece! répondis-je, je ſuis venu conſulter Tireſias, apprendre comment je pourrois parvenir aux âpres rochers d'Ithaque. Car hélas! toujours précipité de malheurs en malheurs, je n'ai point encore imprimé le pied ſur

les

les bords de ma patrie, ni de la Grece. Quant à toi, tu es l'homme le plus fortuné, ſoit des races paſſées, ſoit de celles qui doivent naître. Nous, toute la nation des Grecs, nous t'avons honoré durant ta vie, comme l'un des Immortels, & après ton trépas, je vois que tu regnes encore ſur le peuple des ombres. Ainſi, Achille! quoique dans l'empire des morts, bannis la triſteſſe, & jouis de ta félicité. «

» Ambition trop vaine! repartit Achille. L'eſclave du plus indigent des laboureurs, qui vit à la ſueur de ſon front, l'emporte ſur le Roi du peuple entier des ombres. Mais parle-moi de mon fils. A-t-il paru avec diſtinction à la tête des héros? ou auroit-il démenti mon eſpoir? ſeroit-il reſté, ſans gloire, dans ſes foyers? N'as-tu rien appris auſſi de Pélée? eſt-il toujours honoré des Phthiotes? ou la vieilleſſe qui, ſans doute, rend ſes mains tremblantes & ſes genoux

chancelans, l'expoſeroit-elle à leur mépris & à celui des autres Grecs? Hélas! je ne ſuis point à côté de lui pour le ſecourir. Je ne ſuis plus ce guerrier tel que tu m'as vu, lorſqu'à la clarté du ſoleil, volant à la defenſe des fils de la Grece, j'exterminois, ſous les remparts de Troie, un peuple entier de valeureux combattans. Si je paroiſſois ſous cette forme, ne fût-ce qu'un moment, dans le palais de mon pere, quels que ſoient les inſolens qui l'oſent opprimer, & dépouiller de ſes honneurs, ils pâliroient en connoiſſant ce bras invincible. «

Il dit; cette réponſe ſort de mes lévres. » Aucune nouvelle du ſage Pélée n'eſt parvenue à mon oreille. Quant à Néoptoleme, ton fils, je puis, ſelon tes deſirs, t'inſtruire pleinement de ſes actions. C'eſt moi qui, ſur mon vaiſſeau, le conduiſis de Scyros à l'armée des Grecs. Chaque fois que nous formions un Conſeil ſous les murs d'Ilion, il y fai-

ſoit admirer ſon éloquence & la juſteſſe de ſes avis : ſeuls le divin Neſtor & moi, mûris par l'âge & l'expérience, nous l'emportions, dans cette lice, ſur le jeune guerrier. Mais lorſque nous combattions devant ces remparts, on ne le vit jamais reſter au milieu de nos rangs ; il ſe précipitoit avec joie, loin de nous tous, à l'ennemi, ne le cédant, en courage, à aucun de nos héros. Que de valeureux combattans il perça de ſa main dans l'ardente mêlée ! Je ne ſaurois te nommer le peuple entier des victimes qu'il abattit en ſignalant ſa bravoure pour les Grecs : c'eſt aſſez de t'apprendre que ſon glaive fit mordre la poudre à un héros terrible, le rejeton de Telephe, Eurypyle, le plus beau des hommes, après le fils de l'Aurore, attiré à Troie par un noble prix, la main d'une des filles de Priam ; autour de ſon corps, Néoptoleme fit nager dans leur ſang les nombreux compagnons de ce Chef, les

ſuperbes Cétéens, qui ſeconderent juſqu'au dernier ſoupir ſon audace. Mais jamais n'éclata plus le courage de ton fils, que lorſqu'il nous ſuivit, nous l'élite des Grecs, dans ce monſtrueux cheval de hêtre, l'ouvrage d'Epée. Tout repoſoit ſur moi dans cette entrepriſe; le moment de fermer ou d'ouvrir le lieu de cette embuſcade, étoit commis à mes ſoins. Là, bien d'illuſtres Chefs eſſuyoient furtivement leurs pleurs, & ne pouvoient raffermir leurs genoux tremblans; lui, durant tout ce tems, je le ſais, ne répandit pas une larme, & ſon jeune front ne ſe couvrit pas une ſeule fois de pâleur. Au contraire, pouvant à peine dompter ſa noble impatience, frémiſſant de reſter caché, il me ſollicitoit de nous précipiter au combat, de le laiſſer paroître hors de cet antre, & portant une main à ſon glaive & l'autre à ſa lance, il brûloit de conſommer la ruine de Troie. Enfin, après que nous eumes réduits en

cendre cette ville fameuſe, il monta dans ſon vaiſſeau avec d'honorables prix & un riche butin, ſans avoir eſſuyé la moindre atteinte ni du glaive tranchant, ni des traits ailés auxquels il eſt ſi rare d'échapper dans la mêlée, où l'aveugle Mars exerce toute ſa rage. «

Après avoir entendu ces paroles, l'ombre de l'impétueux rejeton d'Æaque, charmé d'apprendre de ma bouche que ſon fils ait paru avec tant d'éclat parmi les héros, s'éloigne, traverſe à grands pas la ſombre prairie d'Aſphodele.

D'autres morts s'arrêterent près de moi, & livrés à la triſteſſe, me racon-terent leurs revers. Seule, une ombre morne, déſolée, ſe tenoit à une longue diſtance, c'étoit le fils de Telamon, Ajax; toujours rempli d'un courroux ſuperbe, il ne pouvoit me pardonner la victoire que je remportai ſur lui devant notre flotte, lorſqu'en un grand Conſeil on débattit qui d'entre nos

Chefs ſeroit le poſſeſſeur des armes d'Achille, prix qui fut propoſé par la Déeſſe Thétis, mere de ce héros, & décerné par Minerve & par nos captifs, les fils de Troye. Eh ! plût aux Dieux que je n'euſſe jamais obtenu ce triomphe ! la terre n'enfermeroit pas dans ſon ſein une tête ſi précieuſe, nous ne pleurerions point cet Ajax, qui, par ſa taille héroïque & par ſes nombreux exploits, fut le premier des Grecs, après l'invincible fils de Pélée.

» Ajax ! né de Telamon ! lui dis-je d'une voix douce & affectueuſe, peux-tu donc me haïr, même après le trépas ? Oublie, grande ombre, oublie ces armes fatales, deſtinées par les Dieux à être le malheur de la Grece, qui perdit en toi ſon principal rempart ! Chefs & ſoldats, nous ſommes tous auſſi inconſolables de ta mort que de la mort du grand Achille. Il n'eſt aucun de nous à qui l'on doive imputer ce deuil ; c'eſt

au ſeul Jupiter, qui a conçu une haine terrible contre l'armée entiere des Grecs, & qui, pour la punir, a borné le cours de tes journées. Approche, ô Prince que j'honore! & daignant prêter l'oreille à mes diſcours, ne ſois pas inexorable, dompte le fier courroux de ton cœur magnanime. «

Il garde obſtinément un morne ſilence, ſe retire, & fuit, parmi la foule des ombres, dans la nuit de l'Erebe. Cependant, malgré ſon courroux, j'aurois ſuivi le ſpectre dans cette nuit profonde, il n'auroit pu me refuſer de m'adreſſer la voix, ou d'entendre ma priere; ſi d'autres objets n'avoient excité mon attention & ma ſurpriſe.

Là, Minos, fils de Jupiter, frappa mes regards. Aſſis ſur un trône, & tenant un ſceptre d'or, il jugeoit les ombres. Tous les morts, les uns aſſis, les autres debout, ſe preſſoient autour de ce Roi; tour-à-tour ils répondoient de leurs actions

à ce tribunal, qu'on découvroit dans le palais de Pluton, dont les portes immenſes étoient ouvertes.

Plus loin je vis un ſpectre, le plus énorme des géants, Orion, pourſuivant, dans une longue prairie ſemée d'aſphodele, une foule d'animaux féroces, qu'autrefois il extermina ſur les montagnes déſertes. Son bras eſt toujours chargé de ſa maſſue d'airain, forte, indeſtructible.

Aude-là j'apperçus Titye, ce fils terrible de la terre, étendu, meſurant de la longueur de ſon corps neuf arpens. Deux vautours rapaces, attachés inceſſamment à cette ombre, le bec enfoncé dans ſon ſein, lui dévorent le cœur; ſes mains ne peuvent les écarter. Il avoit eu l'inſolence d'attenter à la pudeur de Latone, épouſe de Jupiter, comme elle portoit ſes pas aux murs de Pytho, à travers les champs délicieux de Panope.

Là encore je vis Tantale, accablé d'inexprimables tourmens. Debout, le

menton baigné par les flots, il étoit plongé dans un grand lac d'une eau plus claire que le cryſtal; haletant, ſes levres, ſes regards, ſes traits, tout annonçoit la ſoif dont il étoit conſumé, ſans qu'il y pût apporter de ſoulagement. Chaque fois que le vieillard ſe baiſſoit pour approcher ſes brûlantes levres de l'onde, l'onde, par le pouvoir d'une Furie, s'évanouiſſoit, engloutie dans un abîme, & il ne voyoit autour de lui qu'une terre aride. Des arbres qui touchoient le ciel, abaiſſoient ſur ſa tête leurs rameaux, chargés de fruits les plus délicieux, tels que la poire balſamique, l'orange dorée, la douce figue, la verte olive, & la pomme attrayante. Mais autant de fois que cet infortuné levoit les mains vers ces fruits, pour en cueillir, un ouragan impétueux enlevoit tout-à-coup ces rameaux juſques aux ſombres nuées.

Et Siſyphe, à ſon tour, frappa mes yeux, Siſyphe, qui ſuccombe ſous le poids

d'affreux tourmens. Portant une énorme roche, & travaillant & des bras & des pieds, il la pouſſoit avec de lugubres gémiſſemens juſqu'au roide ſommet d'un mont ſourcilleux : mais quand, ſans haleine, il étoit près d'y placer cette maſſe, ſoudain la repouſſe une force invincible; & l'impitoyable roche retombe, roule, ſe précipite en un moment au fond de la plaine. Au même inſtant le malheureux reprenoit le lourd fardeau, recommençoit en vain ſon pénible labeur; la ſueur, en longs torrens, ruiſſeloit de ſes membres; un tourbillon de vapeur, comme un nuage de pouſſiere, fuyoit de ſa tête fumante.

Enfin parut devant moi une ombre d'une taille giganteſque, le formidable Hercule, ou plutôt ſon fantôme; car le demi-Dieu lui même aſſis dans l'Olympe à la table des Immortels, s'abreuve de nectar; & la charmante Hébé le reçoit dans ſes bras. Devant cette ombre, les

morts épouvantés, comme des nuées de timides oiſeaux, s'agitoient dans les airs, & fuyoient en pouſſant des clameurs perçantes. Il étoit ſemblable à la plus ſombre nuit. Son arc tendu, & la flêche appuyée ſur la corde, il lançoit autour de lui de terribles regards, comme toujours prêt à frapper. A l'aſpect du large baudrier d'or qui lui couvroit le ſein, on frémiſſoit d'épouvante & d'horreur; là, par un travail merveilleux, reſpirent des ours furieux, des ſangliers écumans, de féroces lions; là on voit les combats, le ſang, le meurtre & le carnage. Que l'artiſte qui auroit formé un ſemblable baudrier, content d'être parvenu au comble de ſon art, laiſſe déſormais repoſer ſes mains & ſon induſtrie.

Dès que cette ombre a tourné ſur moi les yeux, elle me reconnoît. » Fils illuſtre de Laërte! ah! mortel infortuné! me dit-elle d'une voix lugubre, tu portes donc auſſi le fardeau des revers, mon

éternel partage, tant que m'éclairerent les rayons du ſoleil ! Mon pere eſt le puiſſant Jupiter ; cependant je ne voyois aucun terme à mes peines & à mes diſgraces. Je fus ſoumis au plus vil des hommes, & ſes ordres m'impoſerent les plus grands & les plus périlleux travaux. Il me commanda même de deſcendre en cette ſombre demeure, & d'en ravir Cerbere, le gardien de l'empire des morts; car il s'aſſuroit que cette entrepriſe étoit impoſſible, & que j'y rencontrerois ma perte. Je triomphai cependant, &, guidé par Mercure & Minerve, je traînai l'affreux Cerbere hors des enfers. «

En achevant ces mots, ſans attendre ma réponſe, il s'éloigne, & s'enfonce dans le ſéjour des mânes. Je demeurois-là d'un pas ferme, eſpérant de voir les ombres d'autres héros de ces âges reculés. Et peut-être auroient paru à mes regards les perſonnages que je deſirois en-

core de connoître, tels que Théſée, & ſon ami Pirithoüs, ces nobles deſcendans des Dieux : mais autour de moi s'aſſemble & ſe preſſe, ſous la forme de ſpectres & de monſtres, le peuple innombrable des morts ; ils rempliſſent l'enfer de ſombres hurlemens, & de clameurs terribles. Je frémis, la pâle horreur glaça mes ſens ; je craignis que du fond de l'Erebe, envoyée par Proſerpine, la tête hideuſe de la Gorgone me changeant en pierre, ne fixât mes pas dans la nuit éternelle. Je me rends auſſi-tôt d'un pas rapide à mon vaiſſeau ; j'ordonne à mes compagnons d'y voler, de le détacher du rivage. Ils obéiſſent, occupent les bancs du navire ; de nombreux avirons l'ébranlent ; un vent favorable s'éleve, & portés ſur les vagues mobiles, nous traverſons le grand fleuve, le majeſtueux océan.

# *REMARQUES*

## SUR L'ODYSSÉE.

### *CHANT XI.*

ON a obſervé que c'eſt ſur l'ancienne croyance de l'immortalité de l'ame qu'eſt fondée la plus ancienne de toutes les ſortes de divinations. Saül ſe ſert d'une Pythoniſſe pour évoquer Samuel; beaucoup de Théologiens ont cru que c'étoit par le ſecours du démon. Dans une tragédie d'Echyle, l'ame de Darius eſt évoquée. Homere a ſuivi des opinions établies.

Il eſt connu que les cérémonies uſitées par les Egyptiens dans leurs ſépultures, ont donné naiſſance aux deſcriptions qu'Orphée fit des enfers. On mettoit le corps dans une barque, qu'un homme, nommé Caron, faiſoit traverſer le lac Acheruſia. Près du lac étoit le temple d'Hécate. A l'autre rive, étoient ceux qui jugeoient le mort. Probablement ces cérémonies donnerent lieu aux repréſentations que l'on voyoit dans les myſteres.

Virgile, en empruntant d'Homere cet épiſode, l'appropria à ſon héros & aux Romains. L'Abbé Fraguier, dans les Mémoires de l'Académie, donne la préférence à Virgile. Le but d'Enée, dit-il, eſt plus important que celui d'Ulyſſe. Celui-ci va conſulter Tireſias; Enée va

conſulter ſon pere. Les ombres qui apparoiſſent à Ulyſſe, n'ont preſque aucun rapport à l'Odyſſée ; Enée apprend l'hiſtoire de ſa poſtérité, & les moyens de jeter les fondemens du plus grand empire de l'univers. On pourroit répondre, que ſi le but d'Ulyſſe a moins d'importance, il ne laiſſe pas d'exciter un grand intérêt à cauſe de celui que nous prenons à ſa perſonne ; c'eſt de ce voyage que dépend le ſalut du héros ; Enée eſt un perſonnage moins intéreſſant qu'Ulyſſe. L'intervalle qui s'étoit écoulé depuis la guerre de Troie juſqu'à Homere, n'étoit pas ſi long, & ne lui fourniſſoit pas un aſſez grand nombre d'événemens mémorables. Il étoit donc obligé de choiſir des épiſodes d'un autre genre, épiſodes qui n'avoient pas un rapport particulier à ſon héros, mais qui intéreſſoient tous les Grecs. Le cours de ſept ſiécles, des faits remarquables & des caracteres frappans fournirent à Virgile une matiere plus riche & plus heureuſe, qu'il ſut mettre en œuvre ; cependant elle n'a pas pour nous tout l'intérêt qu'elle avoit pour les Romains. Enée voit des héros qui doivent naître, & qui concourent à ſes vues. Ulyſſe voit un grand nombre d'anciens héros, ſes amis, avec le ſecours deſquels il renverſa Troie. Ainſi l'on ne ſauroit dire que l'apparition de ces héros n'ait aucun rapport à l'Odyſſée. Les Phéaciens ne peuvent entendre parler de ces grands perſonnages, ſans qu'Ulyſſe ne leur paroiſſe plus vénérable. Au reſte chacun conviendra, avec l'Abbé Fraguier, que la deſcription que Virgile fait des enfers, & en particulier celle du local même, a plus de grandeur & de magnificence que celle d'Homere. On ne ſait pas même ſi Ulyſſe deſcend dans les enfers ; on croiroit qu'il ne fait qu'évoquer les

ombres. Cependant, comme il voit celles de Minos & des morts que Minos juge, celles de Tantale, de Siſyphe, &c. il ſemble au moins avoir pénétré juſqu'à l'entrée du ſéjour infernal. Virgile a enrichi ſa deſcription de tableaux plus pittoreſques & en même tems plus utiles à la morale, & des dogmes d'une ancienne philoſophie. Homere donne une triſte idée d'un état futur; hors Tireſias, il n'y a pas une de ces ombres qui ſoit heureuſe. Si Virgile décrit les peines que ſouffrent les méchans dans l'enfer, il vous délaſſe par la peinture des champs Elyſées. Homere peint les peines, mais non d'autres récompenſes que celles d'Hercule aſſis dans l'Olympe à la table des Dieux, ce qui eſt d'autant plus remarquable, qu'ailleurs (1) il parle des champs Elyſées, & en fait une deſcription très-agréable; mais il paroît, ainſi que d'autres anciens, avoir placé ce lieu de félicité bien loin de la demeure ordinaire des morts. Je ne chercherai pas à le concilier avec lui-même. Il ſemble que les idées d'un état futur, ainſi que la morale, aient encore été fort imparfaites au tems d'Homere. Selon une opinion aſſez commune, le Légiſlateur des Hébreux n'a même fait aucune mention bien claire du dogme d'un état futur après la mort. On conviendra cependant que cet épiſode eſt plein d'invention.

L'épiſode d'Homere & de Virgile eſt un fonds ſi riche, qu'il a été imité par bien des Poëtes. Chaque fois que leur ſujet a pu s'y prêter, ils ont conduit leurs héros dans les enfers. On ſait que cet épiſode eſt devenu,

(1) Au quatriéme Chant.

entre

entre les mains du Dante, le ſujet même d'un Poëme entier. Fenelon, à ſon tour, fait deſcendre Telemaque dans les enfers; le motif qui l'y amene eſt bien intéreſſant, il cherche ſon pere. Le jeune Prince pénetre ſeul dans cette demeure effrayante, circonſtance qui ajoute à l'intérêt. Cet épiſode ne pouvoit manquer d'être moral entre les mains de Fenelon, & à cet égard il a ſurpaſſé ſes modeles. Comme il vouloit former le caractere d'un jeune Prince, il s'eſt attaché à peindre avec beaucoup d'énergie la félicité des bons Rois, & les peines des deſpotes & des conquérans.

*Nous touchons à l'extrémité du profond océan.* On croiroit, en confrontant ce paſſage avec d'autres endroits d'Homere, qu'il s'agit ici des côtes occidentales de l'Eſpagne. D'ailleurs on trouve, ſelon Strabon, juſqu'à l'extrémité de l'Eſpagne, des veſtiges des courſes d'Ulyſſe.

Les Cimmétiens, ſi l'on en croit les Phéniciens, avoient eu leur nom des ténebres même qui les environnoient. *Cimrir*, dit Bochart, ſignifie *la noirceur des ténebres.*

Lycophron, ainſi que la plupart des Auteurs, place dans l'Italie la deſcente d'Ulyſſe aux enfers. On a cru que des Cimmériens s'étoient établis en Italie. Il paroît que, par une erreur de nom, Homere a peint le climat des pays dont ils étoient venus.

*Tum ſol pallentes haud unquam diſcutit umbras;*
*Nec cum invectus equis altum petit æthera, nec cum*
*Præcipitem Oceani rubro lavat æquore currum.*
Georg. 3.

Voilà une image exacte de la cadence des vers d'Ho-

mere qui rendent ici la même peinture.

*Le malheureux Elpenor.* Il n'avoit pas encore reçu la ſépulture ; ſon ame erroit à l'entrée des enfers ; c'eſt pour cela qu'elle vient la premiere. Pourquoi reconnoît-il Ulyſſe avant d'avoir bu du ſang ? Je ne ſuivrai point Madame Dacier dans l'explication ſubtile où elle s'engage. Les anciens croyoient ſans doute qu'avant d'être conſumé par les flammes & enſéveli, on n'étoit pas ſemblable en tout aux ombres.

*Sans voile & ſans aviron, tu as devancé mon navire.* Madame Dacier, d'après Euſtathe, juge ici que le caractere d'Elpenor ne demandoit point de ſérieux, & qu'Ulyſſe plaiſante ſur ſa diligence. Comment Euſtathe a-t-il eu cette penſée ? Il eſt dit qu'Ulyſſe *verſoit des larmes* en parlant à Elpenor, qu'il eſt *touché de compaſſion.* Auroit-il plaiſanté, ayant les larmes aux yeux ? Je ne vois point ici de plaiſanterie. Elle contraſteroit avec tout le reſte de l'entretien, & avec la douleur qu'Ulyſſe témoigne au Chant ſuivant, lorſqu'il raconte la ſépulture de ſon compagnon. On a changé en raillerie une réflexion amere ſur le prompt trépas d'Elpenor.

*Ton navire, je le ſais, doit aborder encore à l'iſle de Circé.* C'étoit un point de la théologie payenne, qu'après la mort les ames étoient plus éclairées que pendant la vie. Ce fut une des raiſons de la deſcente d'Ulyſſe aux enfers. Il comptoit d'apprendre, non-ſeulement la route qu'il devoit ſuivre, mais ce qui étoit arrivé de plus remarquable dans ſa patrie.

Anciennement on mettoit ſur le tombeau les inſtrumens qui marquoient la profeſſion du mort.

*Tout-à-coup s'éleve l'ombre pâle de ma mere.* Ulyſſe ſemble manquer ici de tendreſſe. Il refuſe, dit Plutarque pour le juſtifier, de s'entretenir même avec ſa mere, juſqu'à ce qu'il ait obtenu une réponſe de Tireſias ſur le but principal de ſon voyage aux enfers, qui eſt ſon retour dans ſa patrie. Ulyſſe ſe montre d'abord un homme ſage, enſuite un fils tendre.

*Retire ton glaive.* La crainte que cauſoit une épée à ces ombres peut paroître ridicule; mais Homere ſuivoit les opinions de ſon tems. Les ombres étoient environnées d'un véhicule qui reſſembloit au corps, & qui n'étoit pas inſenſible. Que ſignifieroit ſans cela la deſcription des peines de Titye & de Tantale? La Sibylle dit à Enée; *Tuque invade viam, vaginaque eripe ferrum.* Ses armes mettent en fuite les ombres des Grecs.

*Et cherchent à la gagner par leurs dons.* Ils ne s'en aviſerent que tard. Voyez le 18e Chant. Il ſemble que le Prophete Tireſias ſe trouve ici un peu en défaut.

Ce qu'Ulyſſe dit de ſon retour, étoit propre à flater les Phéaciens, que le ciel ſemble avoir nommé pour le ramener dans ſa patrie.

*Reprends l'aviron, parcours.* Le but de ce ſingulier pélérinage eſt, au ſentiment d'un Scoliaſte, de faire reconnoître Neptune chez un peuple où il n'étoit pas connu. Pauſanias dit que ce peuple auquel Ulyſſe apporta ce culte, ou qu'il inſtruiſit dans la navigation, étoient les Epirotes. Ce paſſage fait croire qu'Homere ne connoiſſoit que le ſel de la mer.

Ce que Tireſias dit de la rencontre de ce voyageur, eſt dans le caractere des oracles, qui déſignoient tou-

jours par quelques circonſtances les lieux où devoient s'accomplir leurs prédictions. Prendre une rame pour un van, eſt une marque sûre d'un peuple qui ne connoît pas la mer. Il falloit qu'en ce tems-là le van eût la forme d'une pelle. Et ce qui le confirme, c'eſt qu'après Homere, on a appellé ἀθηρολοιγον, van, une eſpece de grande cuiller.

Ulyſſe devoit ſacrifier à Neptune un bélier, un taureau, & un verrat. Le bélier marque le calme de la mer, le taureau ſa fureur & ſes mugiſſemens, le verrat ſa fécondité. τριτθυα étoit le nom de ces ſacrifices de trois différentes victimes.

Selon la plupart des Interpretes, Tireſias dit à Ulyſſe que *la mort lui viendroit de la mer*; & voici comme ils l'expliquent. Ulyſſe fut tué par ſon propre fils Telegonus qu'il eut de Circé. Ce fils, pouſſé par la tempête ſur les côtes d'Ithaque, dont il ignoroit le nom, fit quelque dégât. Il y eut un combat où Telegonus, ſans connoître ſon pere, le tua d'un javelot, dont la pointe étoit de l'os d'un poiſſon.

Il me ſemble que le ſens qu'on donne à cette prophétie ne quadre point du tout avec le diſcours de Tireſias. Il preſcrit à Ulyſſe un ſacrifice expiatoire dans le deſſein d'appaiſer Neptune. Dès-lors, pour lui prouver que ce Dieu n'étoit plus courroucé contre lui, Tireſias pouvoit-il annoncer à Ulyſſe qu'un parricide termineroit ſa vie? Je conjecture qu'Homere n'avoit aucune connoiſſance de cette hiſtoire, ni de la naiſſance des deux fils qu'on prétend être le fruit des amours d'Ulyſſe & de Circé. Il n'eût pas manqué d'en parler, lui qui en toute occaſion ſe plaît à étaler la ſcience qu'il avoit des gé-

néalogies. D'ailleurs, ſi Ulyſſe devoit être tué par ſon fils, Tireſias eût-il pu nommer cette mort, *une mort douce*, ἀβληχρος ? *La mort à laquelle les Poëtes donnent cette épithete*, dit Elien (1), *eſt ſemblable au ſommeil.* Pourroit-on reconnoître à cette peinture la mort d'un pere tué par ſon fils ? Le ſens du texte me paroît abſurde, ſi l'on garde l'interprétation ordinaire. Ne veut-on rien changer au texte ? J'aimerois mieux dire que ces paroles, *une mort douce viendra de la mer*, ſignifie que, du gré de Neptune, les derniers jours d'Ulyſſe ſeront heureux & paiſibles. Mais comme cette interprétation eſt forcée, j'ai préféré d'admettre celle qui a été propoſée par un Scoliaſte ; au lieu de ſéparer ces deux mots ἐξ ἁλος, il faut les joindre ἐξαλος, ce qui ſignifie tout le contraire, *loin de la mer.* L'oracle eſt alors clair & raiſonnable. Neptune eſt appaiſé, & il conſent qu'Ulyſſe termine ſa vie dans un âge avancé, & au milieu des ſiens & de ſon peuple. Tireſias dit à Ulyſſe qu'*il laiſſera en mourant ſon peuple fortuné*, conſolation bien douce pour un bon Roi.

*Et ſurtout une barriere immenſe, l'océan.* Homere fait voir ici que cette deſcente aux enfers ſe fait au bout de l'océan. Il étoit aſſez naturel de penſer que le ſeul endroit pour y deſcendre, étoit celui par lequel le ſoleil regagne l'autre hémiſphere, & paroît ſe plonger dans la nuit.

*Il participe aux feſtins du peuple.* Les peuples, dans tous les feſtins publics, invitoient les Rois & les prin-

(1) Liv. 4. Hiſtoire des animaux.

cipaux Magiſtrats. Les Rois & leurs ſujets ne formoient qu'une même famille.

Il paroît que la mort d'Anticlée précéda les troubles d'Ithaque. On dit qu'elle ſe pendit de déſeſpoir. Elle cache ici cette circonſtance, pour ne pas trop attriſter ſon fils.

*Comme une ombre fugitive, ou un ſonge léger.* On connoît la belle imitation que Virgile a faite de cet endroit. En voici une de Silius, qui eſt bien moins heureuſe :

*His alacer colla amplexu materna petebat,*
*Umbraque ter fruſtra per inane petita fefellit.*

Puiſque Virgile a parlé de trois embraſſemens, & qu'il a employé trois vers, Scaliger lui donne la préférence ſur Homere, qui n'en a que deux. Cette obſervation ridicule dénote que le goût de ce Critique étoit minutieux.

*Je les interroge à loiſir.* Rien ne marque mieux l'invention d'Homere, que la grande variété des ſcenes qu'il amene dans les enfers. Il évoque en quelque ſorte les héros des âges paſſés, pour embellir & diverſifier ſon poëme. Si Virgile a ſu intéreſſer les Romains par les grandes choſes qu'il dit de leur Empire, Homere a auſſi intéreſſé les Grecs, en parlant des hiſtoires des principales familles, de la plupart deſquelles il reſtoit alors encore des deſcendans. D'abord il parle des héroïnes ; enſuite, après un court repos, ſa poéſie s'éleve, & il parle des héros.

*Epriſe du divin fleuve Enipée.* Il y a un fleuve de ce

nom dans la Theſſalie. Il paroît qu'il s'agit ici du fleuve Enipée qui eſt en Elide, près de la ville de Salmoné. Les jeunes filles, dit-on, alloient ſouvent, ſelon l'uſage, ſe baigner dans les fleuves. On leur jouoit alors divers tours. On leur perſuadoit, ou elles feignoient elles-mêmes qu'elles avoient eu des liaiſons avec quelque Dieu. Il eſt difficile de concilier l'uſage dont on parle, avec la retraite où vivoient les femmes de ces tems. Il faut bien que, dans une antiquité plus reculée, cette retraite n'ait pas été ſi auſtere, & qu'on l'ait établie enſuite, pour obvier à la licence des mœurs. Les Dieux deſcendirent trop ſouvent de l'Olympe; c'eſt bien-là ce qu'on pouvoit appeller *Deus ex machinâ*; on renferma les femmes.

*Tous deux, miniſtres du grand Jupiter.* Les Rois étoient appellés alors *les ſerviteurs de Jupiter. Jolcos*, dans la Theſſalie, ſur le golfe Pélaſgique, d'où partirent les Argonaures. *Aſope*, fleuve de la Béotie.

On voit que la fable de Thebes, bâtie par Amphion au ſon de ſa lyre, n'a été faite qu'après Homere.

*Roi de la ſuperbe Thebes.* Tout ce qu'on a donc ajouté à l'hiſtoire d'Œdipe, a été inventé par les Poëtes tragiques. Car Homere dit qu'Œdipe, après ſes malheurs, continua de régner à Thebes. Il appelle *Epicaſte* celle qui fut nommée *Jocaſte*,

Pauſanias n'eſt pas d'accord avec les Interprêtes pour le ſens de ce paſſage, ἐνανσε, &c. il l'explique ainſi: *les Dieux voulurent qu'il n'y eût aucun indice, aucun fruit de cette union.*

*Dans Orchomene.* Homere ajoute, des Minyens. Ville très-riche, entre la Béotie & la Phocide. Les

Minyens y avoient régné : une colonie de ce peuple, alla à Jolcos. Les Argonautes furent appellés *Minyens*.

*Le fier Periclimene.* Neptune lui avoit donné le pouvoir de ſe changer en toutes ſortes de formes, & cela le rendit fier. Il le tua, malgré ce préſent.

Phylacé, ville de Theſſalie. Outre que les bœufs d'Iphiclus étoient indomptables, ils étoient gardés par des chiens dont perſonne n'oſoit approcher. Melampe étoit fils d'Amythaon, né de Crethée & de Tyro. L'amour fraternel l'engageoit dans cette entrepriſe ; il favoriſoit ſon frere Bias, qui devoit épouſer Pero. *Voyez* Apollodore, liv. I.

*Tour-à-tour ils renaiſſent à la lumiere.* Selon Euſtathe, cette fable repréſente les deux hémiſpheres du monde, dont l'un eſt toujours éclairé du ſoleil, & l'autre eſt dans les ténebres. Macrobe dit qu'elle eſt l'emblême du Soleil.

*Déjà neuf coudées étoient la meſure du contour de leurs corps, trente-ſix, &c.* J'ai, comme Madame Dacier, ſuivi ici Didyme. Euſtathe dit que les anciens ont admiré la proportion exacte du corps de ces géants. Leur vie fut courte ; ils firent la guerre aux Dieux.

Il y a eu des Critiques, qui traitant cette entrepriſe de puérile, à cauſe de ſon impoſſibilité, marquoient ces vers comme ſuſpects. Virgile les a cependant imités. Longin rapporte ces mêmes vers, pour prouver que le grand ſe trouve ſouvent ſans le pathétique. Il a admiré cette eſpece d'amplification : *Qu'ils fuſſent parvenus*, &c. *En s'élevant ainſi par pluſieurs dégrés*, dit Quintilien, *on parvient non-ſeulement à ce qui eſt grand, mais en quelque ſorte au-delà.*

*Pour la mener aux heureuſes contrées où s'élevent les murs ſacrés d'Athenes.* Selon Homere, Théſée n'eſt ni ingrat ni infidele. Diane étoit offenſée de ce qu'il avoit profané ſon temple. *Dia*, entre l'iſle de Crete & de Thera.

*Quand tu m'obligerois de prolonger ici mon ſéjour, même d'une année.* Cette réponſe d'Ulyſſe peut paroître intéreſſée ; mais comme c'étoit une gloire pour les Princes de s'être acquittés honorablement des devoirs de l'hoſpitalité, c'étoit une politeſſe à leurs hôtes de leur donner pour cela tout le tems néceſſaire. Il ne conſidere pas ces préſens à cauſe de leur richeſſe, mais à cauſe de l'idée avantageuſe qu'ils donnent de celui qui les a reçus. Cette obſervation que Madame Dacier a faite, eſt juſte. Mais aujourd'hui, qu'on n'eſt pas moins intéreſſé qu'on l'étoit anciennement, on craindroit cependant de le paroître, en tenant ce langage. Il eſt poſſible qu'il y ait dans celui d'Ulyſſe autant d'intérêt que de politeſſe. Les héros d'Homere aiment les préſens, & ne s'en cachent guere. Au reſte, le but principal de l'Odyſſée eſt non-ſeulement le retour d'Ulyſſe, mais encore un retour honorable. Il doit revenir dans ſa patrie, comblé de biens & d'honneurs.

*Tes diſcours ont un charme attrayant, ton ame n'eſt pas moins belle.* Madame Dacier a traduit ainſi : *Pour vous il eſt vrai que vos paroles ont tout l'air de contes ingénieuſement inventés, mais vous avez un eſprit trop ſolide pour vouloir tromper.* Elle s'eſt éloignée du ſens : μυθων επεων ſignifie, ſelon elle, *l'air du tiſſu d'une fable.* Homere veut dire des *paroles agréables & intéreſſantes.* Cette interprétation, plus conforme à la langue grec-

que, eſt appuyée ſur de bonnes autorités.

*Les nuits ſont fort longues.* On n'étoit cependant qu'en automne. Il n'y a que peu de jours qu'Ulyſſe eſt arrivé chez les Phéaciens, & on a vu que Nauſicaa & ſes femmes ſe baignoient encore dans la riviere. Il ſemble qu'Alcinoüs exagere la longueur de ces nuits pour engager Ulyſſe à pourſuivre ſon récit.

*Par la perfidie même de leurs propres femmes.* Comme le Poëte parle au pluriel, on a donné une interprétation forcée à ce paſſage. Homere porte d abord ſa vue ſur ce qu'il y a de plus tragique, & c'eſt la premiere hiſtoire qu'il va raconter.

*Toujours victime de la perfidie des femmes.* Œrope, femme d'Atrée, ayant été corrompue par Thyeſte, plongea toute cette famille dans les plus épouvantables malheurs.

*Que ton bras victorieux ravageoit.* Parce qu'il a perdu ainſi une grande partie de ſes compagnons, il ſuppoſe qu'Agamemnon a eu le même ſort.

*Mon exemple peut t'inſtruire; n'aie pas une complaiſance aveugle pour ton épouſe.* Il parle en homme irrité qui voudroit que tous les hommes puniſſent leurs femmes du crime que la ſienne a commis. C'eſt la logique ordinaire. On a demandé ce que devoit penſer la Reine Areté de ce diſcours. Il eſt vrai que ſi l'on reconnoît ici la ſimplicité antique, on ne reconnoît pas trop la prudence d'Ulyſſe. A-t-il voulu égayer ſon récit par ce trait? Au reſte Ulyſſe profita de cet avis d'Agamemnon; car il entra inconnu dans Ithaque.

*Medea reddit fœminas dirum genus.*
Sen.

*L'eſclave du plus indigent des laboureurs.* Platon a condamné ce paſſage ; il a penſé que ce ſentiment ne pouvoit que rendre la mort effroyable aux jeunes gens, & les diſpoſer à tout ſouffrir pour l'éviter. Voici l'apologie que Madame Dacier fait d'Achille. *Il ne faut pas craindre qu'Achille perſuade à quelqu'un qu'il faut préférer la ſervitude à la mort, lui qui a mieux aimé mourir que de ne pas venger Patrocle. Il ne nous perſuadera pas plus ici qu'il ne nous a perſuadés dans l'Iliade, quand il a dit que la vie eſt d'un prix infini que rien n'égale.* Ces deux cas ne ſont pas les mêmes. Dans l'Iliade, Achille parle dans un tranſport de colere & de vengeance ; on peut croire que la paſſion l'égare ; ici il eſt calme : là il préfere ſimplement la vie à la mort ; ici la ſervitude : là il eſt plein de vie ; ici l'expérience donne plus de force à la ſentence qu'il débite. Tout ce qu'on pourroit dire pour la juſtifier, c'eſt qu'elle préſente un côté philoſophique. La mort, ſemble dire Achille, nous détrompe des vains honneurs. L'apologie que Denys d'Halicarnaſſe fait de cet endroit eſt aſſez ſubtile. *Achille*, dit-il, *allégue la raiſon du ſouhait qu'il forme, c'eſt qu'il eſt dénué de force, & ne peut plus ſecourir ſon pere.* J'ai déjà eu pluſieurs occaſions d'obſerver que les anciens, même parmi les héros, ne ſe cachoient pas du ſentiment naturel qui nous attache à la vie. Cela ne les empêchoit pas de montrer, lorſqu'il le falloit, de la force & de l'héroïſme. Il y avoit plus de grandeur à ſavoir ſacrifier un bien auquel ils mettoient tant de prix. Pour ne citer que deux paſſages d'Euripide, Iphigenie dit : *Celui qui ſouhaite la mort eſt inſenſé ; mieux vaut une vie triſte & dure*

*qu'une belle mort.* Dans Oreſte, on trouve cette maxime : *Tout homme, l'eſclave même, eſt charmé de voir la lumiere du ſoleil.* Virgile parle ainſi de ceux qui ſe ſont donnés la mort,

. . . . *Quam vellent æthere in alto*
*Nunc & pauperiem & duros perferre labores.*

La peinture qu'Homere fait du ſéjour des morts répond à ces maximes. Il paroît que l'imagination s'étoit plus attachée à préſenter le côté hideux de ce ſéjour, qu'à créer les charmes d'un Elyſée.

Pélée fut banni de ſon Royaume par Acaſte ; mais Pyrrhus, le fils d'Achille, vengea ſon grand-pere. Achille eſt ici, comme dans l'Iliade, plein de tendreſſe pour ſon pere. Ce n'eſt qu'après la mort de ce héros que ſon fils vint au ſiége.

*Par la main d'une des filles de Priam, Les Cétéens*, dit Heſychius, *ſont des peuples de Myſie ; leur nom dérive de celui d'un fleuve.* Priam promit de donner à Eurypile ſa fille Caſſandre. *Voyez* Dyctis.

*Aſphodele*, nom de la prairie, à cauſe d'une plante dont elle étoit pleine.

*Et décerné par nos captifs, les fils de Troie.* Les Généraux trouvant ce jugement très-difficile, & ne voulant pas s'expoſer au reproche d'avoir favoriſé l'un de ces héros, firent venir leurs priſonniers Troyens, & leur demanderent duquel des deux ils avoient reçu le plus de mal ; ils répondirent que c'étoit d'Ulyſſe.

Longin cite le ſilence d'Ajax comme un exemple du ſublime ; car on peut être ſublime par la ſeule élevation

de l'ame, & ſans proférer une ſeule parole. Virgile a imité cet endroit. Didon, en voyant paroître Enée dans les enfers, ſe retire auſſi ſans dire un ſeul mot. Fraguier préfere le ſilence de Didon à celui d'Ajax. *Une femme*, dit-il, *dont l'amour avoit été ſi cruellement récompenſé, devoit être accablée du poids de ſes malheurs. Mais ce reſſentiment eſt indigne d'un héros.* Cette critique eſt peu juſte. La conduite d'Ajax répond très-bien à ſon caractere dur, intraitable & ſilencieux.

*Les unes aſſiſes, les autres debout.* Celles qui étoient debout, plaidoient pour accuſer ou pour défendre; & celles qui étoient aſſiſes, c'étoient celles pour leſquelles ou contre leſquelles on plaidoit, & qui alloient être jugées. Il y a de l'apparence que cette coutume étoit obſervée dans les cours de judicature au tems d'Homere.

*Au-delà j'apperçus Titye.* Il eſt l'image de ceux qui ſont dévorés par les paſſions, & ſur-tout par l'amour, dont les anciens plaçoient le ſiége dans le foie. *Voyez* Lucrece.

Panope eſt dans la Phocide. Strabon rapporte qu'Apollon tua Titye, qui régnoit à Panope, & qui étoit un homme vicieux & injuſte. Jupiter eut d'Elara, fille d'Orchomene, ce Titye; mais, pour dérober à Junon la connoiſſance de cette intrigue, il alla cacher cet enfant ſous la terre dans l'Eubée, & l'en retira enſuite. Voilà pourquoi l'on dit qu'il étoit fils de la terre. Les Eubéens montroient l'antre où il avoit été caché, & une chapelle où on lui rendoit quelques honneurs.

Tantale eſt l'image des avares, qui meurent de faim

& de ſoif au milieu de la plus grande abondance. *Voyez* Horace. Sat. liv. I. Siſyphe eſt l'emblême des ambitieux.

*Juſques au roide ſommet d'un mont ſourcilleux.* L'original nous montre réunie, dans un court tableau, la peinture des efforts les plus lents & les plus pénibles, & la plus grande rapidité. On jouit de l'agrément du contraſte, & chaque peinture eſt achevée. Denys d'Halicarnaſſe & Demetrius de Phalere ont développé ici tout l'art d'Homere, qui emploie ſi à propos le choc des voyelles, les ſpondées & les dactyles. Mais il ſuffit de lire ces vers pour en être frappé. Il n'étoit pas facile d'en rendre l'image; c'eſt au lecteur à juger ſi j'ai réuſſi.

Virgile n'a point imité cet endroit; mais il a ſurpaſſé Homere dans la deſcription des peines de Titye.

. . . . . *roſtroque immanis vultur obunco*
*Immortale jecur tondens, fœcundaque pœnis*
*Viſcera, rimaturque epulis, habitatque ſub alto*
*Pectore; nec fibris requies datur ulla renatis.*

*La charmante Hébé le reçoit dans ſes bras.* Cette fable paroît ſignifier qu'une perpétuelle jeuneſſe, c'eſt-à-dire, une réputation qui ne vieillit jamais, eſt la récompenſe des héros.

*Devant cette ombre, des morts . . . . fuyoient.* Ceux qu'il avoit domptés & punis en cette vie, ou qui, s'étant cachés dans des cavernes pour ſe dérober à ſa vengeance, le fuyoient encore après la mort.

Le baudrier d'Hercule eſt le pendant de la ceinture

de Venus. Le Poëte a mis ſur ce baudtier, en raccourci, toutes les actions d'Hercule, au lieu de les raconter.

*Que l'artiſte qui formeroit un ſemblable baudrier.* Selon Madame Dacier, Ulyſſe a voulu dire que jamais l'hiſtoire ne fourniroit à cet artiſte le ſujet d'un pareil deſſin. *Il ſouhaite*, dit-elle, *qu'il n'y ait plus de géants à vaincre, plus de combats.* Cette explication eſt inſoutenable. L'artiſte étoit mort depuis long-tems; il ne pouvoit plus former de ſemblable baudrier. Je n'ai pu adopter non plus l'explication de Pope. Je crois avoir donné une interprétation beaucoup plus naturelle.

Epictete a fait cette belle réflexion : *Hercule, exercé par Euryſtée, ne ſe diſoit pas malheureux, & exécuta tout ce que ce tyran lui ordonna de plus terrible, & toi, exercé par un Dieu qui eſt ton pere, tu te plains, & tu te trouves malheureux !*

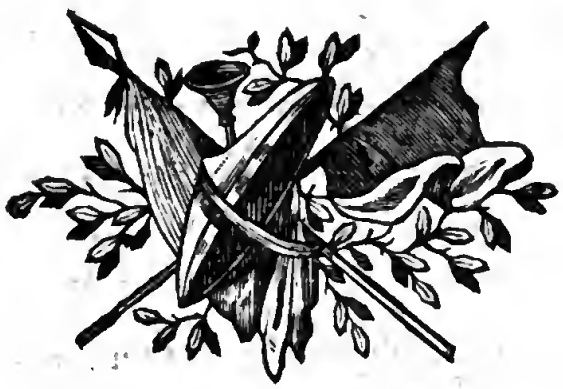
*Tels que Théſée & ſon ami Pirithoüs.* On avoit écrit, dit Plutarque, que Piſiſtrate, un des éditeurs d'Homere, inſéra ici les noms de ces héros, pour flater les Athéniens.

*La tête hideuſe de la Gorgone.* C'eſt pour dire poétiquement qu'il eut peur que ce ſujet ne l'amusât trop long-tems, & ne lui fît oublier ſon retour. Ou, ſi l'on veut, une autre explication, ces monſtres qui ſe preſſent autour de lui, le remplirent d'effroi. Il ſembloit craindre qu'ils ne produiſiſſent ſur lui l'effet de la Gorgone. Ulyſſe n'auroit pu ſortir du ſéjour des enfers.

En quittant ce lieu, il reprend le chemin qu'il avoit parcouru. Virgile, profitant d'un autre endroit d'Homere, fait ſortir Enée par la porte d'ivoire, par où

ſortoient les ſonges illuſoires, pour indiquer que tout ce qu'il avoit raconté étoit fabuleux. Il ne convenoit peut-être pas à Virgile de détruire lui-même l'illuſion qu'il venoit de produire.

*Le grand fleuve, le majeſtueux océan.* Homere appelle quelquefois l'océan un lac, ou un fleuve. Diodore de Sicile dit que le Nil fut appellé autrefois *océan*.



ARGUMENT

## *ARGUMENT DU CHANT XII.*

Fin du récit d'Ulyſſe. Il arrive pour la ſeconde fois chez Circé. Comment il échappe à la voix mélodieuſe des Sirenes, & évite les roches de Scylla & de Carybde. Son naufrage. La perte de ſes compagnons qui avoient tué quelques-uns des bœufs du Soleil. La maniere dont il ſe ſauva dans l'Iſle de Calypſo.

## *CHANT XII.*

APRÈS que notre vaiſſeau a ſurmonté les courans de l'océan, & gagné la plage étendue des flots, il revole dans l'Iſle d'Ææa; là s'éleve le palais de l'Aurore; là ſont les chants & les danſes des Heures, & renaît le Soleil. Nous heurtons au ſablonneux rivage, nous ſortons du navire, & couchés ſur ce bord, nous goûtons le repos dans l'attente des rayons ſacrés de l'aſtre du jour.

Dès que nous voyons paroître la lueur matinale de l'Aurore, une partie de mes compagnons va, par mon ordre, au palais de Circé, & revient, chargée du cadavre glacé d'Elpenor. Cependant nous abattons des chênes pour le bûcher, & nous le dreſſons ſur la pointe la plus élevée de terre qui s'avançoit dans la mer; bientôt nous rendons à l'ombre de notre compagnon les derniers honneurs; nos ſoupirs éclatent, nos larmes coulent; la flamme ayant conſumé à nos yeux le mort & ſon armure, nous lui érigeons un tombeau, & une colonne; au ſommet eſt dreſſé par nos mains ſon aviron, autrefois ſi agile.

Nous rempliſſons avec ſoin tous ces devoirs. Mais Circé, inſtruite par elle-même de notre retour de la demeure des enfers, ſe pare de ſes vêtemens, vole au rivage. Elle eſt ſuivie de ſes Nymphes, qui nous apportent des alimens exquis, les préſens des guérêts,

& un vin éclatant de pourpre.

La Déeſſe s'avançant au milieu de nous : » Infortunés ! nous dit-elle avec une compaſſion généreuſe, vous qui, vivans, êtes deſcendus au ſéjour de Pluton, deſtinés, contre la loi commune des mortels, à être deux fois victimes du trépas ! goûtez ici le calme ; que le feſtin dure la journée entiere, & ranime vos forces ; demain, à la renaiſſance de l'Aurore, vous retournerez ſur l'empire des flots ; je veux moi-même vous indiquer votre route, afin que vous n'ayez pas à gémir des nouveaux malheurs où pourroit vous précipiter une fatale imprudence ; mes avis vous éclaireront ſur tous les périls dont vous êtes encore menacés ſur la terre & ſur l'onde. «

Elle dit, nous cédons à ſa voix. Aſſis ſur le rivage, nous renouvellons nos forces, & nous nous livrons à un feſtin ſplendide ; la chair des victimes fume, la liqueur la plus exquiſe des vendanges

coule à longs flots, juſqu'à ce que le ſoleil touche au bout de l'horiſon; & lorſqu'il a diſparu, & que la nuit regne ſur la terre, mes compagnons goûtent près de leur navire un ſommeil tranquille. Mais Circé me prenant la main, me conduit dans un endroit écarté, & s'étant aſſiſe près de moi, elle me demande un fidele récit de ma route au ſéjour des morts. J'obéis; & la Déeſſe me tient ce diſcours.

» Tous ces périls ſont évanouis. Prête-moi une oreille attentive; je te dirai ceux qui t'attendent encore, &, lorſqu'il en ſera tems, veuille un Dieu te rappeller le ſouvenir de mes paroles! D'abord ſe préſenteront ſur ta route les Sirenes, ces enchantereſſes qui faſcinent tous les hommes venus près de leurs bords. Malheur à l'imprudent qui s'arrête, & qui écoute leurs chants! Jamais il ne revoit ſa demeure; ſa femme, ſes jeunes enfans ne le reçoivent point dans

leurs bras, n'ont point à célébrer ſon retour avec des accens d'allégreſſe. Les Sirenes, aſſiſes dans une verte & riante prairie, captivent les mortels par la douce harmonie de leurs voix : mais, autour de ces lieux, on ne voit qu'un tas d'oſſemens, & de cadavres infects, conſumés lentement par le ſoleil. Paſſe, paſſe avec rapidité devant ces bords, après avoir fermé avec la cire odorante l'oreille de tes compagnons. Toi, il t'eſt permis d'écouter ces chants; mais n'oublie pas mes avis; qu'on t'enchaîne étroitement par les mains & les pieds au mât de ton navire ailé, afin de jouir, ſans péril, de ces voix mélodieuſes. Que ſi, dans l'ivreſſe du raviſſement, tes prieres, tes ordres preſſoient tes compagnons de te rendre la liberté, qu'ils ſe gardent bien d'obéir; c'eſt alors qu'ils doivent reſſerrer & redoubler tes chaînes.

Après que vous aurez fui loin de ce

rivage, juge toi-même quelle doit être ta route; voici les objets qui frapperont tes regards.

Sur la mer inclinent leurs fronts deux rocs terribles & fort élevés, contre leſquels les flots noirs d'Amphitrite roulent avec le bruit du tonnerre. Les Dieux fortunés les appellent les roches errantes. Jamais ne les franchiſſent d'un vol heureux les oiſeaux les plus agiles, ni même les rapides colombes, qui apportent vers l'Olympe l'ambroiſie à Jupiter. Sur leur cime liſſe, toujours quelqu'une d'entr'elles tombe expirante : mais Jupiter auſſi-tôt la remplace. Aucun vaiſſeau n'approche de ces lieux ſans y trouver ſa perte; il eſt d'abord fracaſſé; hommes & débris tout eſt emporté au même inſtant par les vagues & par les tempêtes mêlées de tourbillons de flammes, ſans qu'il ſurnage rien de cette ruine. La ſeule Argo, l'objet de tous les chants, Argo, qui traçant un ſillon ſi hardi ſur la mer,

vola, remplie de demi-Dieux, vers l'empire d'Aëte, paſſa d'un eſſor heureux devant ces rocs ; & toutefois elle ſe fût briſée contre ces écueils, ſi Junon, à qui Jaſon étoit cher, ne l'eût conduite elle-même, & miſe à l'abri de ces dangers.

De ces deux rochers l'un cache dans la profondeur des cieux ſa tête piramidale, toujours environnée de ſombres nuages ; jamais ni dans l'automne, ni dans le printems, il n'y régna la ſérénité. Aucun mortel, fût-il un monſtrueux géant armé de vingt bras & de vingt pieds, ne peut gravir juſqu'au faîte ni en deſcendre, tant ce rocher eſt liſſe dans tout ſon contour, ſemblable à une colomne polie & luiſante. Au centre du roc s'ouvre une caverne profonde & ténébreuſe, gouffre qui s'étend vers l'occident, & qui conduit au ſéjour de l'Erebe. Prudent Ulyſſe ! paſſe devant ce roc d'un vol impétueux : vainement fen-

droit les airs la flêche lancée par le guerrier le plus adroit & le plus vigoureux vers cette caverne ſi haute & ſi profonde. Là habite Scylla, qui remplit les airs d'horribles hurlemens, pareils aux cris lugubres que pouſſe, en ſa jeuneſſe, une meute aboyante. Il n'eſt point de monſtre ſi difforme & ſi funeſte; ſon aſpect bannit la joie du cœur des humains & même des Immortels. Douze pieds, armés de griffes terribles, traînent ſon corps immenſe; ſix cols d'une longueur démeſurée, portent des têtes épouvantables, qui ont des gueules toujours béantes, hériſſées d'un rang triple & ſerré de dents voraces, antre de la noire mort. Le monſtre, à demi plongé dans la caverne, lance hors de cet abîme ſes têtes hideuſes; une faim inſatiable le dévore, ſes cols rampent autour de la roche, en ſondent tous les recoins, & de cette hauteur il pêche les dauphins, les loups marins, les ba-

leines même, peuple innombrable de la gémiſſante Amphitrite. Aucun Pilote ne s'eſt encore glorifié d'avoir, ſans infortune; paſſé devant ce roc; le monſtre, de ſes ſix gueules toujours ouvertes, ne manque point de ravir à la fois ſix hommes du vaiſſeau fuyant à toutes voiles.

L'autre rocher, voiſin du rocher de Scylla, eſt moins élevé; ta flêche, Ulyſſe! en atteindroit la cime. Là, ſous un figuier ſauvage, qui chargé d'un feuillage épais, étend au loin ſur la mer une ombre ténébreuſe, demeure la redoutable Charybde; là, elle ouvre ſa gueule dévorante: trois fois, chaque jour, elle engloutit les noires vagues, & trois fois elle les vomit avec d'horribles mugiſſemens. Malheur à toi ſi ton navire approchoit d'elle, lorſque les torrens ſe perdent dans ce gouffre; quand Neptune voudroit t'en retirer, Neptune même échoueroit. Ah! plutôt, raſe

d'un vol hardi & rapide le rocher de Scylla ; il vaut mieux encore avoir à regretter ſix de tes compagnons, que d'être tous entraînés dans un même abîme. «

Elle dit, & je prends la parole. » O Déeſſe ! réponds-moi. Si j'échappe à la fatale Charybde, ne pourrois-je combattre l'autre de ces monſtres, au moment où il voudra ſaiſir mes compagnons ? Ne pourrois-je lui diſputer ſa proie ? «

» Infortuné ! me répondit-elle, ne peux-tu donc encore te raſſaſier de travaux & de combats, & n'apprendras-tu pas même à céder aux Dieux ! Le monſtre que tu veux affronter n'eſt point de race terreſtre & fragile ; fléau, dont le ciel eſt le pere, il eſt redoutable, immortel, invincible ; ici la plus ferme valeur eſt un vain ſecours ; fuir, eſt ton unique ſalut. Pour peu que tu s'arrêtes ſous ce rocher, je crains que l'hydre

fondant ſur ton navire avec impétuoſité, ne raviſſe une ſeconde fois de ſes gueules béantes ſix de tes compagnons. Voiles, rames, mets tout en œuvre pour lui échapper; cours en invoquant la Déeſſe Cratée, qui mit au jour cette peſte ſi formidable aux mortels; ſeule elle peut triompher de la violence du monſtre, & le retenir dans ſa caverne.

Tu aborderas enſuite à l'iſle de Trinacrie. Là, conſacrés au Soleil, paiſſent en d'heureux pâturages ſept troupeaux, compoſés chacun de cinquante géniſſes, & ſept troupeaux, compoſés chacun de cinquante brebis, toutes d'une beauté parfaite. Leur race ne multiplie ni ne diminue; elle jouit d'une éternelle jeuneſſe. Des Divinités ſont leurs bergeres, la belle Phaëtuſe, & la charmante Lampetie, l'une & l'autre le fruit des amours de la Déeſſe Néeré & de ce Dieu brillant dont le char marche ſur nos têtes. Leur mere, après les avoir

élevées, consentit à établir, loin d'elle, leur séjour dans l'isle de Trinacrie, & les chargea d'étendre leurs soins vigilans sur les troupeaux de leur pere. Respectez ces troupeaux, & vous pourrez être sûrs, malgré les nombreuses traverses qui vous attendent, de rentrer dans Ithaque. Mais si vous osez répandre leur sang, je te prédis la perte de ton navire & de tes amis; & si tu es assez heureux que de n'y pas être envelopé, tu ne remettras le pied dans ta demeure qu'après un long terme, & chargé de maux, tu n'y rameneras pas un seul de ta troupe entiere, de tes compagnons. «

A peine a-t-elle parlé que l'Aurore paroît sur son char éclatant. La Déesse Circé se retire dans son palais. Je me rends à mon vaisseau, j'exhorte les miens à s'embarquer, à délier les cables. En un moment ils sont assis avec ordre sur les bancs; les nombreux avirons agitent

les eaux ; le vaiſſeau fuit, & l'on entend mugir la mer blanchiſſante. Circé, dont la beauté & la voix exercent un ſi grand empire, nous envoie un vent favorable ; il enfle les voiles, & ſouflant, ſans ſe repoſer, à la poupe, il eſt notre compagnon fidele. Nous ſommes tranquillement aſſis ; le vaiſſeau gliſſe avec légereté ſur la plaine liquide, le vent & le pilote en dirigent le cours. Mais bientôt, le cœur troublé d'alarmes, je m'adreſſe à ma troupe en ces mots :

» O mes amis ! il faut parler ; c'eſt peu que je ſache les oracles émanés de la bouche de Circé. Je vous en inſtruirai tous ; nous nous déroberons au trépas, ou notre perte ſera volontaire. D'abord elle nous exhorte à fuir les prés fleuris & la voix enchantereſſe de ces Divinités, les Sirenes. Seul il m'eſt permis d'écouter leurs chants ; mais il faut que vous m'enchaîniez par les liens les plus forts au mât de mon vaiſſeau. Que ſi je

vous conjure & vous ordonne de m'affranchir, loin de vous rendre à mes prieres & à mes ordres, redoublez, redoublez ces étroites chaînes. «

Tandis que je parlois, l'agile vaiſſeau vole, approche de l'iſle des Sirenes. Soudain le vent tombe; l'azur des cieux ſe peint dans le miroir de la mer tranquille; une Divinité berce doucement, charme & endort les flots. Auſſi-tôt mes compagnons ſont debout; les voiles ſe plient, on les poſe au fond du navire, chacun reprend ſa place, l'onde écume ſous les rames. Moi (car le péril étoit preſſant) je me hâte de partager de mon glaive, en boules menues, une grande maſſe de cire; mes doigts nerveux les roulent & les compriment. Echauffées, amollies au même inſtant par mes efforts, & par les feux que nous dardoit heureuſement le Roi de la lumiere, je volè à mes compagnons, & tour-à-tour l'oreille de chacun d'entr'eux en eſt enduite. Main-

tenant ils m'attachent au mât du vaiſſeau; de fortes entraves lient mes mains & mes pieds. Puis s'étant remis ſur les bancs, ils troublent les flots du choc impétueux des rames. Dans notre courſe agile, nous n'étions plus éloignés de ce rivage qu'à la diſtance où ſe porte la voix; les Sirenes n'ignorent pas l'approche du navire; auſſi-tôt elles entonnent un chant harmonieux.

» O fameux Ulyſſe! la gloire de la Grece! viens, arrête ici ton vaiſſeau, & prête l'oreille à notre voix. Heureux le nautonnier qui paſſe devant ces bords! jamais il n'en partit ſans écouter les doux accens qui coulent de nos levres. Ces accens l'enchanterent; il retourna plus inſtruit dans ſa patrie. Rien n'eſt ignoré de nous. Nous ſavons tous les travaux que les Troyens, & vous, ô Grecs! avez ſoutenus, par la volonté des Dieux, dans les champs fameux d'Ilion. Nous ſavons tout ce qui arrive dans ce vaſte univers. «

Telles ſont leurs paroles, accompagnées d'un chant céleſte. Je deſire de prolonger mon raviſſement; mes yeux, par leurs ſignes, ordonnent à mes compagnons de me dégager de mes chaînes. Mais tous ſe précipitent avec plus d'ardeur ſur leurs rames; & en même tems Euryloque & Perimede s'élançant à moi, reſſerrent & redoublent ces liens. Loin de ces bords dangereux fuit le navire; par degrés la diſtance me dérobe le chant des Sirenes; enfin je n'entends plus leurs paroles, ni leur voix. Alors mes compagnons enlevent la cire dont je fermai leur oreille, & me rendent la liberté.

Nous perdons cette iſle de vue, quand tout-à-coup mes yeux ſont frappés d'une noire fumée, & de vagues qui s'enflent; un tumulte affreux gronde dans les airs. Les rames à la fois volent des mains de mes compagnons épouvantés; la mer en retentit auloin; le navire demeure immobile,

bile, nul n'oſe reprendre la rame. Je parcours le navire, je tâche de ranimer tour-à-tour chacun des miens par mes exhortations & mes prieres. » Amis ! il n'eſt aucun malheur qui n'ait exercé notre courage ; celui qui nous menace n'eſt pas le plus grand que nous ayons éprouvé. Ne vous ſouvient-il donc plus du Cyclope, qui, doué d'une force indomptable, nous tint enfermés dans ſon antre ? Et cependant ma prudence, mon adreſſe & mon intrépidité vous arracherent à ce péril ſi terrible ; un jour, je l'eſpere, un jour vous vous plairez auſſi à vous retracer le ſouvenir de ces nouveaux périls. Suivez tous ſeulement, ô mes chers compagnons ! ce que je vous preſcris. Vous, rameurs ! reprenez l'aviron, combattez d'un bras infatigable, ſans reſpirer un moment, ces vagues qui s'enflent d'une maniere ſi prodigieuſe ; peut-être Jupiter, pour prix de vos efforts, nous dérobera-t-il à ce

trépas. Et toi, pilote! toi qui as en main le gouvernail, ſouviens-toi de cet ordre important; dirige, dirige ton vaiſſeau loin de cette roche, de cette fumée, & de ces flots amoncelés; l'œil toujours attaché ſur cette autre roche, que ton unique but ſoit de t'en approcher; fuis ces rapides courans, crains qu'ils ne t'entraînent; tu ſerois l'inſtrument de notre ruine. «

Ils obéiſſent avec ardeur à ma voix. Mais je me gardai bien de leur parler de Scylla, ce fléau inévitable; ſon nom ſeul eût glacé d'effroi le plus intrépide; on les eût vus tous abandonner la rame, & courir ſe cacher preſſés l'un ſur l'autre, au fond du navire. Alors ne ſongeant plus aux ordres rigoureux de Circé, qui m'avoit interdit le combat, je revêts mes armes, & balançant deux longs javelots, je monte juſqu'au bord de la proue. Là, de pied ferme, j'attends, je défie ce monſtrueux habitant du roc, qui devoit me ravir mes

compagnons : mais je ne puis l'appercevoir ; en vain mes yeux ſe fatiguoient à le chercher dans tous les recoins de la roche, & au ſein de la ſombre cav... Nous entrons, en pâliſſant, da... paſſage étroit, périlleux ; d'un... nous menace l'effroyable Scylla ; de l'autre Carybde dévore les flots avec un tumulte énorme. Les vomit-elle ? L'onde troublée, comme celle qui dans une cuve mugit ſur la flamme ardente, pouſſe en bouillonnant, au milieu & tout à l'entour du gouffre, un affreux murmure, jaillit dans les airs, & retombe en écume ſur la cime des deux rochers. Mais engloutit-elle les grandes vagues d'Amphitrite ? Toute cette mer agitée s'ouvre juſqu'au ſein des abîmes, rugit avec un fracas horrible autour du roc ; & l'œil plongeant au fond du gouffre immenſe, apperçoit la noire arene. La terreur hériſſe les cheveux de mes guerriers. Mais tandis que craignant le tré-

pas, nos yeux ne ſont attachés que ſur la funeſte Charybde, Scylla tout-à-coup ravit du fond de mon navire ſix de mes plus forts & plus valeureux compagnons. J'obſervois d'un œil attentif le navire & ma troupe, lorſque j'entends des cris; je leve mes yeux, & j'apperçois encore ces amis infortunés, palpitans en l'air des mains & des pieds, & j'entends leur voix qui m'imploroit en me nommant, & qui retentit, hélas! pour la derniere fois à mon oreille. Tel, ſur la pointe d'un roc, un ruſé pêcheur, armé d'une ligne immenſe, jete dans la mer l'appât trompeur & la corne qui le couvre, & ſoudain il arrache à ſa demeure liquide un des plus jeunes habitans des ondes, victime palpitante. Le monſtre dévore à l'entrée de ſon antre ces malheureux; dans leurs cruels tourmens ils pouſſoient des cris lugubres, & me tendant les bras, ils invoquoient mon ſecours. J'étois immobile d'horreur. De tous les ſpec-

tacles dont mes yeux furent épouvantés, dans mes longues & funeſtes courſes, voilà, voilà le plus lamentable.

Echappés à ces rochers & à ces monſtres odieux, nous approchons bientôt de l'Iſle fortunée du Soleil. Là paiſſoient tranquillement de beaux & de nombreux troupeaux de géniſſes au large front, & de brebis éclatantes, conſacrés à cette Divinité qui traverſe les cieux. Du milieu de la mer, mon oreille eſt agréablement frappée des mugiſſemens & des bêlemens de ces troupeaux. Alors ſe réveille en moi le ſouvenir du devin Tiréſias & de la Déeſſe Circé, qui m'exhorterent vivement à éviter l'Iſle de ce Dieu, le charme des mortels.

» Amis ! dis-je à ma troupe le cœur ſerré de triſteſſe, vous qui avez eſſuyé tant d'infortunes ! écoutez mes avis. Connoiſſez les oracles de Tiréſias & de Circé. Ils m'ont ordonné de fuir l'Iſle de ce Dieu, le flambeau du monde; ils

m'ont prédit que nous n'y pourrions aborder ſans rencontrer notre perte entiere. Ne balancez donc pas ; pouſſez le vaiſſeau loin de cette côte funeſte. «

A ces mots le courage les abandonne ; le déſeſpoir briſe leurs cœurs. Mais Euryloque ſe leve, & ſe laiſſant emporter au courroux : » Impitoyable Ulyſſe ! s'écrie-t-il, tu n'es jamais raſſaſié de travaux, la fatigue t'eſt inconnue ; ton corps eſt de fer. Tu vois tes compagnons accablés de laſſitude & de ſommeil, & tu ne leur permets point de poſer un inſtant le pied ſur les bords de cette Iſle, où ils touchent, & où le repos & quelques rafraîchiſſemens ranimeroient leur vigueur ; tu leur ordonnes de fuir cet aſyle, de pourſuivre, durant les plus épaiſſes ténebres, leur courſe incertaine ſur l'océan. C'eſt pendant la nuit que s'élevent les ouragans les plus terribles, la perte des vaiſſeaux. Où nous retirer, & comment quelqu'un

de nous échappera-t-il au trépas, ſi, dans ce tems, nous ſommes aſſaillis d'une tempête, du ſoufle de l'Autan, ou de la furie de l'Aquilon, qui regnent dans ces mers, & qui détruiſent en un moment les flottes, malgré la volonté même des Dieux. Obéiſſons aux douces ombres de la nuit qui s'avance; prenons un repas, & ſommeillons auprès du vaiſſeau; demain rentrons-y dès l'aurore, & reprenons notre route périlleuſe ſur la vaſte mer. «

Il dit, chacun applaudit à haute voix. Alors je vois enfin qu'un Dieu a réſolu notre perte. » Euryloque! dis-je, vous vous réuniſſez tous contre moi, je cede, vous m'entraînez. Mais avant d'aborder à cette Iſle, engagez-vous chacun par un ſerment inviolable à reſpecter les troupeaux du Soleil, à n'être point aſſez téméraires que d'immoler une ſeule géniſſe, ni une ſeule brebis, à ne point troubler la paix de ces bords, & à vous

contenter de jouir des alimens, bienfaits de l'immortelle Circé. «

Ils ſatisfont à mes ordres au même inſtant; ce ferment ſort de leurs bouches. Nous entrons dans l'enceinte arrondie du port, & nous arrêtons notre vaiſſeau près d'une ſource douce & tranſparente. Mes compagnons s'élancent ſur le rivage, font les apprêts d'un feſtin. Lorſqu'ils ont ranimé leurs forces, un ſouvenir douloureux ſe réveille en leurs cœurs; ils pleurent les amis que la barbare Scylla ravit à notre navire, & dévora devant ſon antre. Leurs larmes couloient encore, lorſque le ſommeil s'épanche ſur leurs paupieres.

La nuit avoit fait les deux tiers de ſon cours, & les aſtres, avancés dans la voûte céleſte, alloient ſe retirer, quand Jupiter excite une funeſte tempête; les ouragans impétueux regnent dans les airs; d'épaiſſes nuées enveloppent la terre & l'océan; la nuit ſe pré-

cipite du ciel ; les ténebres redoublent. Dès que l'aurore matinale nous envoie une foible lueur, nous tirons notre navire ſur la rive, & le plaçons dans un abri tranquille, ſous un antre ſacré, orné de ſiéges de marbre pour les Nymphes de la mer, & ſouvent embelli de leurs danſes. Là je raſſemble mes compagnons, & les exhorte encore en ces mots. » O mes chers amis ! l'abondance regne dans notre navire, reſpectez donc les troupeaux de cette Iſle ; gardons-nous de nous attirer quelque grande infortune ; car leur poſſeſſeur eſt un Dieu terrible, le Soleil, l'œil & l'oreille de l'univers. «

Ma voix pénetre dans leurs cœurs & les perſuade. Pendant tout un mois dure la tempête, & l'Autan trouble les airs, l'Autan, ou le vent non moins terrible qui ſoufle de l'orient. Tant qu'il nous reſtoit du froment & du vin, mes compagnons, redoutant le trépas, ne

violent point leur vœu ; autour de nous paiſſoient tranquillement les troupeaux du Soleil. Enfin regne parmi nous la la diſette ; ma troupe ſe diſperſe ; partagée entre la chaſſe & la pêche, elle fait ſa proie des habitans des airs & des eaux, & de tout ce qui tombe en leur pouvoir ; elle frappe la mer de l'hameçon recourbé ; la faim cruelle les dévoroit. Alors, accablé d'inquiétudes, je m'enfonce dans l'Iſle, pour invoquer les Immortels, pour ſavoir ſi quelqu'un d'entr'eux daigne enfin me ſecourir, & m'ouvrir une route qui me ramene dans ma patrie. Loin de ma troupe, dans un aſyle paiſible, à l'abri de la tempête, je répands ſur mes mains une eau pure, & j'invoque à haute voix tous les Dieux qui habitent l'Olympe. Auſſi-tôt ( je l'attribuois à leur bienveillance ) coulent doucement ſur ma paupiere les vapeurs flateuſes du ſommeil.

Cependant Euryloque aſſemble les

miens. » Chers compagnons de tant de fatigues & de revers ! leur dit-il, voulez-vous m'écouter ? Toute mort eſt odieuſe aux malheureux humains ; la mort où conduit la faim eſt la plus horrible. Pourquoi lutter plus longtems contre ce fléau ? Voyez ces belles géniſſes ; pouſſons-les vers le rivage ; ſacrifions-les en l'honneur des Dieux. Si jamais nous avons le bonheur de revoir Ithaque, notre patrie, nos mains ſans retard, pour expier cette offenſe, éleveront au Dieu qui enflamme les airs, un temple ſuperbe ; nous ne ceſſerons point de l'enrichir d'offrandes pompeuſes. Que ſi, pour venger le ſang de ſes troupeaux, il veut perdre notre navire, & ſi tous les Immortels s'aſſocient à ſon courroux ; exhalons en un moment le dernier ſoupir au milieu des flots, plutôt que d'être conſumés lentement par la faim dans cette Iſle déſerte, & de ſubir tant de morts. «

Ainſi parle Euryloque ; ſa voix entraîne tous mes compagnons. Auſſi-tôt ils pouſſent les plus belles de ces géniſſes vers le rivage ; car ces troupeaux ſacrés, dont nous admirions les cornes hautes & luiſantes, le front large & paiſible, & toute la forme majeſtueuſe, paiſſoient, ſans crainte, au milieu de nous. Mes compagnons implorent les Dieux, entourent les victimes ; privés d'orge, ils cueillent, pour les conſacrer, le plus tendre feuillage d'un chêne élevé. Ils égorgent les victimes, & les ayant dépouillées, préſentent aux Dieux l'offrande ſolemnelle, entourée deux fois de graiſſe, & chargée de chairs ſanglantes. Ils manquoient de vin pour l'arroſer ; l'eau coule en aſperſion. L'offrande eſt conſumée ; on goute les entrailles ; les chairs fument devant la flamme.

Le ſommeil où mes ſens étoient plongés, fuit en ce moment de ma paupiere.

Je me rends auſſi-tôt vers le rivage. Comme j'en approchois, je reſpire la vapeur odorante du ſacrifice qui parfumoit les airs, & que m'apportoient les vents. Saiſi d'épouvante, longtems conſterné, je fais enfin éclater juſqu'au ciel ma voix plaintive. » O Jupiter ! & vous tous, Dieux immortels ! vous m'avez donc, hélas ! envoyé, pour ma ruine, ce funeſte ſommeil ! ſeroit-ce pour que mes compagnons, enhardis par mon abſence, ſe rendiſſent coupables de ce terrible attentat, qui allumera votre vengeance ! «

Et déjà la belle Lampetie, couverte d'un long voile, court annoncer au Soleil l'outrage fait à ſes troupeaux. Enflammé de colere, il s'écrie : » Grand Jupiter, & vous tous dont les jours coulent dans les cieux ! vengez-moi des compagnons du fils de Laërte. Les téméraires ! ils ont répandu le ſang de mes géniſſes, de ces géniſſes qui faiſoient

le charme de mes regards, ſoit lorſqu'au matin je graviſſois vers le haut ſommet du ciel éclatant, ſoit lorſque, du milieu de ſa voûte, je laiſſois mon char rouler par une pente aiſée, & ſe précipiter ſur la terre. Si ces inſolens ne ſubiſſent pas toute la peine que mérite leur ſacrilége, je deſcends chez Pluton, & n'éclaire plus que les morts. «

Jupiter lui répond. » Soleil ! continue d'apporter la lumiere aux Divinités de l'Olympe & aux humains répandus ſur la face de la terre. Bientôt un coup de ma brûlante foudre, en effleurant le vaiſſeau des audacieux qui t'ont inſulté, le fera voler en éclats au milieu de la mer «. Cet entretien des Dieux me fut rapporté par Calypſo, qui me dit l'avoir appris de l'interprête de leurs volontés, Mercure même.

Retourné au rivage, j'accablai mes compagnons des reproches les plus ſéveres; reproches tardifs & ſtériles ! les

géniſſes n'étoient plus. Les Dieux ne tardent point à faire éclater aux yeux de ma troupe des ſignes funeſtes de leur courroux. Chacun voit les dépouilles de ces victimes ramper à ſes pieds : les chairs qui couvrent les dards, & celles qui ſont encore ſanglantes, pouſſent de lugubres mugiſſemens ; pâliſſans, ils croient entendre la voix de ces géniſſes mêmes.

Malgré ces prodiges, mes compagnons malheureux, après avoir ravi la fleur de ces troupeaux, ſe livrent, durant ſix journées entieres, à des feſtins impies. Jupiter amene une nouvelle aurore, & les vents ayant tout-à-coup appaiſé leur rage, nous montons au même tems dans notre vaiſſeau ; le mât ſe dreſſe, les voiles ſont ouvertes ; nous nous abandonnons à la vaſte mer.

Mais lorſqu'éloignés de l'Iſle, nous n'appercevions plus que le ciel & l'océan, Jupiter amene ſoudain & arrête ſur notre

navire une ſombre nuée; l'océan ſe trouble & s'obſcurcit. Le navire ne vogue qu'un inſtant; & du bout de l'occident, accourent, avec un tumulte horrible, les tourbillons orageux. A leur premier choc, ſe rompent les deux cables du mât, il tombe; voiles, antennes, tout à diſparu; dans ſa chûte, il frappe, à la poupe, la tête de notre pilote, armé du gouvernail; ſes os ſont fracaſſés; le malheureux, tel qu'un plongeur, eſt précipité dans la mer, tandis que ſon ame s'envole. Jupiter tonne avec un grand fracas; il lance ſa foudre ſur notre vaiſſeau. A cette foudre du Roi de l'Olympe, le vaiſſeau, trois fois, tourne d'un mouvement impétueux; un torrent de ſouffre enflammé l'inonde; tous mes compagnons roulent dans la mer. Flottant çà & là, tels que des oiſeaux marins, autour du navire, ſur le dos élevé des vagues, ils s'efforçoient de le regagner; mais, hélas! Jupiter leur a fermé

fermé toute voie de retour dans leur patrie. Je courois ſeul d'un bout à l'autre du vaiſſeau pour le gouverner, quand un choc terrible des flots arrache & emporte le bord entier ; il ne reſte plus que la carêne, qui vogue au gré de la tempête. Un ſecond choc acheve de rompre le pied du mât & l'enleve. Il y flottoit un gros cable ; je le ſaiſis, & lie la carêne au mât flottant ; aſſis ſur ces débris, je m'abandonne à la fureur des vents & des vagues.

Les tourbillons s'appaiſent tout-à-coup ; mais du midi ſe précipite auſſi-tôt l'Autan, bien plus terrible ; car il me reporte vers la fatale Charybde. Je vole ſur les flots durant la nuit entiere ; à peine ſe levoit le ſoleil, que je me vois entre le rocher de Scylla & l'autre monſtre, au moment où d'immenſes vagues s'abîmoient dans ſa gueule dévorante. Je m'élance en l'air, & ſaiſiſſant un rameau du figuier ſauvage, dont je vous

ai parlé, & m'y attachant des mains & des genoux, je m'y tiens ſuſpendu, tel qu'un oiſeau de nuit; éloigné des racines, je ne puis nulle part appuyer les pieds, ni recourir aux branches plus élevées, qui, auſſi fortes que longues, s'avançoient dans la mer, & répandoient une ombre noire ſur cet abîme. Brûlant d'impatience, je demeure collé à ce rameau, juſqu'à ce que le monſtre vomiſſe les débris de mon navire. Enfin après une longue attente, mon deſir eſt ſatisfait: car à l'heure où le Juge, après avoir réglé les nombreux débats d'une jeuneſſe impétueuſe, ſe leve du tribunal pour aller ranimer ſes forces par un repas, à cette heure je vois ces débris reparoître du fond de ce gouffre. Comme ils paſſoient ſous moi, j'ouvre les bras & les genoux, & me laiſſant deſcendre, je fais retentir la mer en tombant auprès du mât flottant; je le ſaiſis, m'y attache, & hâtant mon départ, je m'é-

loigne, mes bras me ſervent de rames. Grace au pere des Dieux & des hommes, je ne fus point entraîné par le courant vers Scylla; rien n'eût pu me dérober à la mort.

Durant neuf jours entiers je fus porté en cet état au gré des vents & des flots. A la dixiéme nuit, les Dieux me conduiſirent aux bords de l'Iſle d'Ogygie, où regne la Déeſſe Calypſo, qui, par ſa beauté, ainſi que par les charmes de ſa voix, captive les mortels: elle me reçut avec bienveillance; ma vie défaillante fut ranimée. — Mais pourquoi répéter ce que je racontai hier à toi, grand Roi, & à ta digne compagne. J'abuſerois de votre attention, & je préfere moi-même à des redites inutiles le ſilence. «

# *REMARQUES*

# SUR L'ODYSSÉE.

## *CHANT XII.*

*Où s'éleve le palais de l'Aurore.* Quelques-uns ont cru qu'Homere ne parloit ici que comparativement. Par rapport aux Cimmeriens, ou plutôt au Royaume de la mort, qu'Homere place dans l'occident, le promontoire de Circé pouvoit être pris poëtiquement pour le ſéjour de l'Aurore. C'eſt dans la nuit qu'Ulyſſe fit ſes évocations; c'étoit le tems des ſacrifices que l'on offroit aux Dieux infernaux; la victime elle-même étoit noire.

Madame Dacier croit qu'Homere tranſporte à Circéi l'Æa de la Colchide avec toute ſa clarté, comme il a tranſporté ſur les côtes de la Campanie les Cimmériens du Boſphore avec toutes leurs ténebres. Comme les anciens avoient regardé le Phaſe, fleuve de la Colchide, pour la derniere borne de la terre habitée vers l'orient, Æa, capitale du Roi Æëtes ſur le Phaſe, a été priſe pour le lieu où le ſoleil ſe levoit.

Il eſt conſtant qu'Elpenor fut enterré au promontoire de Circéi, & que ce promontoire fut appellé de ſon nom *Elpenor*. Les Phéniciens, ſelon Bochart, trouvent une autre origine à ce nom, & diſent qu'il venoit

de *hilbinor*, qui ſignifie, *où l'aube du jour paroît*, parce que ce promontoire étant fort avancé, reçoit les premiers rayons de l'Aurore, On a cru que cette tradition a pu fournir à Homere l'idée de ces chants de l'Aurore.

*Deux fois victimes du trépas.* Selon Euſtathe & Madame Dacier, Circé parle ainſi par plaiſanterie. Cela n'eſt pas vraiſemblable. Que ſignifieroient donc les larmes & le déſeſpoir où Ulyſſe & ſes compagnons ſe livrerent, quand ils apprirent qu'ils devoient deſcendre aux enfers ? J'ai fait voir que ce pélerinage étoit lié à des idées religieuſes.

*D'abord ſe préſenteront ſur ta route les Sirenes.* On a recouru, pour l'explication de ce paſſage, à l'hiſtoire naturelle, à des traditions hiſtoriques, & à l'allégorie.

Il y a, dit-on, dans ces lieux une baie où le ſouffle des vents & le choc des vagues produiſent une harmonie qui attire les paſſans, mais s'ils en approchent, ils ſont jetés contre les rocs, & engloutis par les courans. D'autres ont dit que les Sirenes étoient des courtiſanes. Selon d'autres enfin, Homere a voulu nous enſeigner par une allégorie qu'il faut nous défier de la molleſſe & des plaiſirs.

On trouve dans les Proverbes de Salomon une peinture très-ſemblable à celle d'Homere. *Ces femmes inſenſées appellent ceux qui paſſent près d'elles & qui continuent leur chemin : Que les petits*, diſent-elles, *ſe détournent pour venir à nous. Elles chantent aux fous ; les eaux dérobées ſont plus douces, & le pain qu'on mange en ſecret eſt le plus agréable. Et ces fous ignorent que près d'elles ſont les Géants, & que leurs conviés ſont dans le plus profond de l'enfer.*

On repréſente les Sirenes avec des ailes. Leurs noms étoient Aglaopheme, Thelxiepie, Piſinoé ou Ligie. Selon Homere elles n'étoient que deux. Bochart dérive le nom de Sirene d'un mot punique, qui ſignifie *chant*. On a fait du conſeil de Circé un proverbe : *Bouche l'oreille avec de la cire.*

Claudien fait une agréable deſcription des Sirenes.

*Delatis licet huc incumberet aura carinis,*
*Impleſſentque ſinus venti de puppe ferentes,*
*Figebat vox una ratem ; nec tendere certum*
*Delectabat iter reditus, odiumque juvabat :*
*Nec dolor ullus erat ; mortem dabat ipſa voluptas.*

*Deux rocs fort élevés.* A l'entrée du détroit de la Sicile. Scylla eſt ſur la côte d'Italie, & Charybde ſur la côte de Sicile. On appelloit ces roches *errantes*, parce qu'en les voyant de loin elles ſembloient jointes, & qu'en approchant on les trouvoit ſéparées par le détroit. Homere, dit Strabon, a imaginé ces roches errantes ſur les roches Cyanées. On les appelloit *Symplegades*, mot qui, dérivé du grec, ſignifie, ſe heurter l'un contre l'autre.

Le voyageur Sandy a examiné ces lieux. En parlant de Charybde, il a écrit que les vents formoient dans ce gouffre de violens tournans, dangereux aux vaiſſeaux ; que Scylla, au milieu d'une baie, étoit une roche eſcarpée, qu'Homere, par un hyperbole poétique, décrit comme étant inacceſſible. On voit, au pied de ce grand rocher, pluſieurs rochers pointus ; ils ſont les chiens aboyans ; l'eau, par la repercuſſion, forme un bruit ſemblable aux aboiemens. Ces rocs ſont fréquentés par

de gros poiſſons, qui dévorent les cadavres des noyés. Scylla eſt aujourd'hui ſans danger ; on n'eſt plus entraîné par les courans vers les rochers ; douze milles les ſéparent de Charybde. La violence de l'eau peut avoir élargi le canal ou formé des bancs de ſable qui ont diminué la force des courans. L'art a pu rendre ces côtes plus navigables. Joignez à cela que la navigation s'eſt bien perfectionnée depuis ce tems. Les derniers tremblemens de terre ſi funeſtes à Meſſine, ont changé la face de ces lieux.

Strabon dit que les bords de la Sicile & le golfe d'Ionie étoient fréquentés par des pirates meurtriers, ce qui, joint à la terrible ſituation de ces rocs, a pu donner naiſſance à ces fictions.

Homere, dit cet ancien Géographe, n'a pas ignoré le flux & reflux de l'océan ; car il l'appelle ἀνταῖον, *qui s'en retourne*, & ce qu'il dit ici de Charybde ne ſe peut entendre que des marées réglées.

On prétend que cette Déeſſe *Cratée* eſt la même qu'Hécate, qui préſidoit aux enchantemens & aux ſortiléges. Scylla étoit fille de Phorcys & d'Hécate.

Quant à la fiction des colombes, je ne rapporterai pas une explication fort incertaine d'une femme de Byzance, appellée *Moero*. Madame Dacier ſe félicite qu'une femme ait développé ce myſtere, & elle eſt étonnée que Longin, par une critique qui, ſelon cette Dame, n'eſt pas digne de lui, ait traité de niaiſerie une fiction ſi grave & ſi noble. Cette explication roule ſur la conformité qu'a en Grec le mot de colombe & celui de Pléiades, conſtellation que la hauteur de ce rocher faiſoit diſparoître.

La fable ne fournit que de légers indices au ſujet de cette fiction bizarre. Selon Apollonius, il étoit impoſſible aux oiſeaux de paſſer entre les roches Cyanées, à cauſe du tumulte & de la tempête de ces flots. Jupiter, caché dans la Crête, avoit été nourri par des colombes, qui lui apportoient l'ambroiſie. Πελειαι, dans un coin de la Grece, ſignifie *vieille femme* : la double ſignification du mot a fait dire que des colombes rendoient des oracles à Dodone. Le ſervice du temple ſe faiſoit aſſez ordinairement par de vieilles femmes, choiſies pour Prêtreſſes, & une partie conſidérable du ſervice étoit de préſenter aux Dieux les mêts qu'ils avoient eux-mêmes ordonné qu'on leur offrît. *Voyez* l'Abbé Salier, T. 5 des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions.

Jaſon avoit dit à Phinée que ſon vaiſſeau étoit auſſi léger qu'une colombe. Celui-ci lui dit, lâche une colombe entre ces rocs ; ſi elle échappe, vous paſſerez ſans péril. Jaſon fit cet eſſai ; la colombe ne perdit que ſa queue. Le héros tenta auſſi-tôt le paſſage, & il ne perdit que ſes rames. Cette hiſtoire a pu donner à Homere l'idée de ce qu'il dit ici des colombes qui ſe briſent ſur le rocher de Scylla.

Un Poëte doit, autant qu'il eſt poſſible, s'écarter de la langue du vulgaire. Junon c'eſt l'air. Homere dit poëtiquement que les Argonautes eurent un beau tems pour paſſer les roches Cyanées. Il y a bien plus de poéſie dans la peinture qu'il fait des deux rochers comme de monſtres affreux. Le merveilleux doit régner dans la poéſie épique.

Homere compare les hurlemens de Scylla aux aboiemens d'une jeune meute. Σκυλαξ ſignifie auſſi le petit

d'une bête féroce, Pope & Madame Dacier l'ont traduit *le rugiſſement d'un jeune lion.* Comme dans toutes les imitations qu'on a faites de cet endroit, on s'eſt ſervi de l'image des chiens aboyans, je l'ai conſervée. *Ceruleis canibus reſonantia ſaxa.* Virg. Homere ne parle que d'un ſeul chien; mais rien n'empêche de rendre ſon expreſſion par celle d'une jeune meute; alors il n'y aura point de contradiction entre l'image & le terme de *hurlemens horribles* dont il ſe ſert. Les dragons ſeuls ont trois rangs de dents.

*Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis*
*Obſidet; atque imo barathri ter gurgite vaſtos*
*Sorbet in abreptum fluctuo, rurſuſque ſub auras*
*Erigit alternos, & ſidera verberat unda.*

En. 3.

*Ter ſcopuli clamorem inter cava ſaxa dedere;*
*Ter ſpumam elſam, & rorantia vidimus aſtra.*

Ib.

*La gémiſſante Amphitrite.* Cette épithete déſigne ou le bruit de la mer, ou les gémiſſemens de ceux qu'elle engloutit.

*Là, conſacrés au Soleil, paiſſoient des troupeaux nombreux.* Homere entremêle les peintures douces aux peintures terribles. Il y avoit des troupeaux entiers qui étoient conſacrés aux Dieux, & qui par-là étoient ſacrés & inviolables. Hérodote nous apprend que le long du golfe d'Ionie il y avoit des troupeaux conſacrés à Apollon. Ces troupeaux ayant toujours le même nombre, Homere a tiré de là l'idée de leur immortalité. C'eſt par la même raiſon qu'on appelle une fa-

meuſe légion des anciens *immortelle*. Bochart a cru que cette fable d'Homere eſt Phénicienne. Dans la langue hébraïque, le même mot ſignifie *ſoleil* & *laboureur*. Cette défenſe de toucher aux bœufs du Soleil pourroit être l'ancienne loi, par laquelle il étoit défendu de ſacrifier le bœuf qui ſervoit au labourage, crime qui, par les loix de Solon, étoit puni de mort.

Le Soleil paſſoit chez les anciens pour *le paſteur de tous les troupeaux*, & c'eſt ce qui donna lieu à quelques fables particulieres. Le taureau, chez les Egyptiens, repréſentoit le ſoleil. *Voyez* Macrobe.

Puiſque les troupeaux dont parle Homere étoient ſacrés, il veut nous enſeigner ici que dans nos beſoins les plus urgens, nous ne devons pas offenſer les Dieux.

Ariſtote, Lucien, & beaucoup d'autres anciens ont rapporté à la phyſique la fable de ces troupeaux. Ils ont trouvé un rapport entre leur nombre & celui de 350 jours dont l'année étoit alors compoſée.

*Phaëtuſe* ſignifie la lumiere du ſoleil, & *Lampetie* celle de la lune; ce ſont les deux bergeres de ces troupeaux, parce qu'ils paiſſoient le jour & la nuit. Elles ſont filles du Soleil & de la Déeſſe Néeré, qui ſignifie *la jeuneſſe*.

*La Déeſſe . . . . ſe retire dans ſon palais.* L'amour de cette Déeſſe pour Ulyſſe, en l'empêchant d'abord de pourſuivre ſa route, lui devient enſuite utile par les avis qu'elle lui donne, & auxquels il doit ſon heureux retour dans ſa patrie. C'eſt avec art que le Poëte a lié cet épiſode à ſon ſujet.

*Il retourne plus inſtruit dans ſa patrie.* Ciceron a

traduit cet endroit, & il nous a fait remarquer l'adreſſe du Poëte, qui voyant que ſa fiction ne ſeroit point approuvée, ſi un homme auſſi grand qu'Ulyſſe pouvoit être retenu par la ſeule douceur d'une chanſon, lui fait promettre la ſcience. Voici la traduction de cet éloquent Orateur.

*O decus Argolicum, quin puppim flectis Ulyſſes,*
*Auribus ut noſtros poſſis agnoſcere cantus?*
*Nam nemo hæc unquam eſt tranſvectus cærula curſu,*
*Quin prius adſtiterit vocum dulcedine captus;*
*Poſt, variis avido ſaturatus pectore Muſis,*
*Doctior ad patrias lapſus pervenerit oras.*
*Nos grave certamen belli, clademque tenemus*
*Græcia quam Trojæ divino numine vexit,*
*Omniaque elatis rerum veſtigia terris.*

Ulyſſe ordonne à ſes compagnons, par des ſignes, de le dégager; la cire dont il avoit fermé leur oreille, les auroit empêchés d'entendre ſa voix.

Madame Dacier a traduit φθογγη par le ſon des inſtrumens. Ce terme ne peut avoir ce ſens, & il n'eſt pas dit que les Sirenes euſſent accompagné leur voix de quelque inſtrument. Je l'ai rendu par *la parole.*

*Et cependant ma prudence, mon courage & mon adreſſe.* Plutarque cite cet endroit en parlant des occaſions où il eſt permis aux grands-hommes de parler magnifiquement d'eux-mêmes.

*Loin de cette fumée.* La plupart des Critiques ont dit que ces rocs vomiſſoient des flammes. Pope a cru que *les tempêtes de feu* déſignoient la réflexion de la lu-

miere, occaſionnée par le choc des vagues. Virgile a dit, *ardeſcunt ignibus unda*. L'expreſſion d'Homere paroît cependant trop forte pour n'exprimer que cet effet.

*Les vomit-elle ?* Dans le flux, lorſque la mer monte, les vagues s'élevent juſqu'à la cime des rochers de Scylla ; car la mer s'éleve ſur la côte, & alors le bouillonnement de ces eaux eſt bien comparé à celui de l'eau d'une cuve que le feu fait monter & déborder. Lorſque la mer deſcend & ſe retire, on entend des mugiſſemens horribles, & le ſable des environs de Scylla paroît à découvert.

*Tel ſur la pointe d'un roc . . . un ruſé pêcheur.* Cette comparaiſon adoucit heureuſement le ton atroce qui regne dans cette narration. Les pêcheurs attachoient au bout de l'hameçon une corne de bœuf, afin que le poiſſon ne dévorât pas la ligne.

*La fatigue t'eſt inconnue.* Ce qu'Euryloque en colere dit ici à Ulyſſe, renferme un éloge parfait, & ne peut être ſoupçonné de faux. Voyez au troiſieme livre de l'Iliade un exemple ſemblable dans un diſcours que Pâris adreſſe à Hector.

*Ils pleurent les amis.* Ceci eſt conforme aux coutumes de l'antiquité. Les heures du repas étoient conſacrées à la joie & à la reconnoiſſance qu'on devoit aux Dieux. On a taxé de froideur Ulyſſe & ſes compagnons. Leur douleur avoit éclaté : rien de plus naturel que de la voir ſe renouveller après qu'ils ont joui des douceurs de l'abondance. On trouve la même peinture dans Virgile.

*Poſtquam exempta fames epulis, menſæque remotæ,*
*Amiſſos longo ſocios ſermone requirunt ; &c.*

*Faiſons un ſacrifice aux Dieux.* Il donne à ce ſacrilége une couleur de piété.

*Et privés d'orge, ils cueillent.* Quand on manquoit de quelque choſe néceſſaire pour le ſacrifice, on y ſuppléoit en faiſant ſervir au même uſage les choſes les plus communes qu'on avoit ſous la main.

*Et déjà la belle Lampetie ..... court annoncer au Soleil.* Le Soleil voit tout : ce courier n'eſt autre choſe que la lumiere même.

Le Soleil prie les autres Dieux de le venger. Il n'a d'autre arme que ſa lumiere & ſa chaleur. Ce paſſage feroit croire qu'Apollon, au tems d'Homere, n'étoit pas l'emblême du Soleil, malgré pluſieurs épithetes qui ſemblent convenir à cet aſtre.

Sur la menace que fait le Soleil de deſcendre dans l'Erebe, Madame Dacier ſoupçonne qu'Homere a entendu parler du miracle de Joſué, lorſqu'à ſa parole le ſoleil s'arrêta au milieu du ciel. Il n'eſt pas beſoin de recourir à une ſemblable conjecture pour expliquer cette fiction hardie. Le ſens eſt que le Soleil ne ſe levera plus. L'Erebe eſt placé à l'occident où le ſoleil ſe couche : ainſi, quand il diſparoît, on peut dire qu'il deſcend dans le pays des ténebres, l'Erebe. Quelque éclipſe de ſoleil peut avoir donné naiſſance à cette fiction. Virgile a profité d'une circonſtance ſemblable :

*Ille etiam extincto miſeratus Cæſare Romam*
*Cum caput obſcurâ nitidum ferrugine texit,*
*Impiaque æternam timuerunt ſæcula noctem.*

*Chacun voit les dépouilles de ces victimes ramper à ſes pieds.* Tout ce que dit ici le Poëte peut ſembler

l'effet des remords. Hérodote raconte qu'un Général Perſan vit tout-à-coup bondir des poiſſons qu'on grilloit pour ſon dîner. Il crut que Protéſilas, dont il avoit pillé le temple, l'avertit, quoique mort, qu'il avoit le pouvoir de le punir. Ulyſſe fait entendre qu'il ne prit aucune part aux feſtins de ſes compagnons. Il fut ſeul ſauvé.

*Je m'y tiens ſuſpendu, tel qu'un oiſeau de nuit.* La chauve-ſouris ne ſe perche pas ſur les branches, mais elle s'y pend. M. de Bomare dit, en parlant d'une eſpece de chauve-ſouris : *A la pointe du jour elles s'attachent au ſommet des arbres, & s'y tiennent pendues l'une à l'autre comme un eſſaim d'abeilles.*

Longin, qui a cru voir dans l'Odyſſée des traces de l'affoibliſſement du génie d'Homere, loue beaucoup la deſcription de cette tempête, qu'il dit être peinte des couleurs les plus fortes & les plus hardies. Les vers où Virgile imite cette deſcription, ſont aſſez connus. Ils ſont quelquefois une traduction fidele, & quelquefois une lutte heureuſe où il l'emporte ſur l'original.

*A l'heure où le Juge.* Perrault trouvant ici une comparaiſon entre la joie d'Ulyſſe & celle du Juge qui va dîner, triomphe de cette comparaiſon, qu'il nomme bizarre. Il ne ſavoit pas que dans ces anciens tems le jour n'étoit pas encore partagé en heures, & que l'on datoit par les fonctions de la journée. Hipocrate parlant d'un homme bleſſé ; *il mourut*, dit-il, *avant que le Juge quittât ſon ſiége, avant que l'aſſemblée fût congédiée* Ou, comme d'autres l'expliquent, *avant que le marché fût fini.*

*Le pere des Dieux & des hommes ne permit pas.*

C'étoit une faveur bien évidente ; car le flux, c'eſt-à-dire, la mer qui montoit, le portoit vers Scylla.

*Durant neuf jours je fus porté en cet état au gré des vents & des flots.* Longin a critiqué cet endroit. Pope a montré que Madame Dacier a mal interprêté un paſſage des Actes des Apôtres, pour donner de la vraiſemblance à ce long jeûne d'Ulyſſe.

M. le Chevalier Hamilton, voyageur plein de ſagacité, rapporte que dans les derniers tremblemens de terre qui ont bouleverſé une partie de l'Italie & de la Sicile, on lui a montré une jeune fille d'environ ſeize ans, qui étoit reſtée onze jours ſous les ruines d'une maiſon à *Oppido*, ſans la moindre nourriture. *Ce fait*, dit le Docteur Sella, en note, *tout fabuleux qu'il paroît, n'eſt pas incroyable, & nous liſons dans l'hiſtoire de la médecine pluſieurs exemples d'un jeûne encore plus long.*

## *ARGUMENT DU CHANT XIII.*

Départ d'Ulyſſe de l'Iſle des Phéaciens. Son arrivée ſur le rivage d'Ithaque. Apparition de Minerve : elle concerte avec lui les moyens de tromper les Prétendans, & le métamorphoſe en vieillard.

## *CHANT XIII.*

AINSI parla le héros. Tandis que la nuit couvroit de ſon ombre le palais, tous les aſſiſtans, dans cette vaſte ſalle, enchantés de ſon récit, ſembloient avoir perdu la parole, & lui prêtoient encore une oreille attentive. Alcinoüs rompt enfin le ſilence. » O fils de Laërte ! puiſque le ciel t'a conduit dans ce palais d'airain qui touche les nues, aucune tempête ni aucun malheur ne troublera ton retour, quoique le ſort n'ait ceſſé de te pourſuivre & de t'accabler de ſes rigueurs. Vous tous, Chefs de ce peuple, qui

qui jouiſſez de l'honorable diſtinction de tenir ici, chaque jour, en main la coupe, & d'entendre la voix d'un chantre divin ! nous avons renfermé dans une caiſſe précieuſe les beaux vêtemens, l'or, & tous les dons faits à cet étranger par les Chefs des Phéaciens. Qu'il ne s'éloigne point ſans recevoir encore un témoignage public de notre eſtime & de notre attachement. Que chacun de nous couronne ces dons par un rare trépied & une urne ſuperbe. Nous répartirons pour ces derniers préſens, une impoſition générale ſur les citoyens ; la juſtice l'exige ; un ſeul ne doit point ſoutenir ces largeſſes, dont ne fut comblé encore aucun étranger. «

Tous applaudiſſent à l'avis d'Alcinoüs. Puis ils vont prendre quelque repos dans leurs demeures. Dès les premiers rayons de la vigilante Aurore ils ſe précipitent vers la rive, chargés d'urnes & de trépieds, dons honorables. Alci-

noïis entrant dans le navire, fait ranger avec ſoin ces vaſes ſous les bancs, pour que les nautonniers ſe livrant à leur ardeur, manient librement la rame. Tous les Chefs vont enſuite au palais d'Alcinoüs, où ſe forment les apprêts d'un grand feſtin.

Le Roi ſacrifie un taureau ſuperbe au Dieu qui gouverne le tonnerre, & qui regne ſur l'univers. La flamme ayant conſumé l'offrande, ils ſe livrent avec allégreſſe à ce feſtin ; Démodoque, révéré des peuples, éleve au milieu de l'aſſemblée ſa voix harmonieuſe. Mais Ulyſſe tournoit ſouvent l'œil vers l'aſtre du jour, impatient de le voir terminer ſa carriere ; ſon cœur, depuis long-tems, ne ſoupiroit qu'après l'heure du départ. Ainſi aſpire au moment du repos le laboureur dont les bœufs noirs, vigoureux ont, depuis l'aurore juſqu'au ſoir, fendu, d'un ſoc tranchant, une terre forte & durcie ; lorſqu'enfin le ſoleil diſparoît à ſes regards charmés,

il va dans ſa chaumiere ranimer ſa vigueur par un repas, & bien que ſes genoux s'affaiſſent & ſoient prêts à lui manquer, il ſe hâte de ſe traîner vers ſa demeure : tel Ulyſſe enchanté voit le ſoleil ſe précipiter vers les bords de l'horiſon. Auſſi-tôt s'adreſſant aux Phéaciens, & ſur-tout au Roi, il leur parle en ces mots.

» Alcinoüs, revêtu de l'éclat de la majeſté ſuprême ! & vous, Princes de ce peuple, faites, ſans retard, les libations, pour me renvoyer heureuſement dans ma patrie; & puiſſe le ciel couronner vos deſirs ! Ce qui pouvoit être l'objet de mes vœux, je l'ai obtenu; le vaiſſeau eſt prêt, je ſuis honoré de vos dons; Dieux ! achevez, & dirigez tout vers ma félicité ! Que je retrouve en mon palais une épouſe fidele, & mes amis exempts de peines. Et vous, dont je me ſépare, puiſſiez-vous ici être longtems la conſolation & la gloire de vos

femmes, votre choix dans l'adoleſcence, & de vos enfans. Daignent, daignent les Immortels, en faiſant toujours naître au milieu de vous toutes les vertus, vous donner des jours proſperes, & détourner les calamités loin de cette Iſle ! «

Les Chefs ſont ſatisfaits de ces ſentimens ; tous animent le Roi à n'apporter aucun délai au départ de l'étranger, dont la ſageſſe a dicté la priere. Alors Alcinoüs s'adreſſant à ſon héraut : » Hâte-toi, Pontonoüs ! dit-il, remplis les coupes du vin le plus pur, & porte-les à tous les aſſiſtans, afin qu'invoquant le pere des Dieux, nous ne retardions plus le retour de notre hôte dans ſa chere patrie. «

Pontonoüs remplit auſſi-tôt les coupes d'un vin délicieux ; il les porte de toutes parts aux conviés. Les Chefs aſſis font des libations en l'honneur des habitans fortunés de l'Olympe. Seul, le fils de Laërte ſe leve, & mettant la

coupe entre les mains de l'épouſe d'Alcinoüs, il lui dit. » O Reine ! que rien ne trouble ton bonheur, juſqu'à ce que s'avancent vers toi d'un pas tranquille & lent la vieilleſſe & la mort, partage commun des hommes ! Je retourne au ſein de mes foyers. Toi cependant, entourée du Roi ton époux, de tes enfans, & d'un peuple nombreux, coule des jours ſereins dans ce palais. «

En achevant ces mots, le noble Ulyſſe s'éloigne, franchit le ſeuil de la ſalle. Devant lui marche un héraut, qui, par l'ordre d'Alcinoüs, le conduit juſqu'au navire. La Reine Areté le fait ſuivre de trois de ſes femmes les plus diſtinguées; l'une eſt chargée d'une tunique de pourpre & d'un manteau éclatant; l'autre de la caiſſe précieuſe remplie de préſens, & l'autre encore d'alimens & de vin, liqueur vermeille. Quand on eſt arrivé aux bords de la mer, les illuſtres Phéaciens, compagnons d'Ulyſſe, s'em-

preſſent à recevoir ces dons, à tout dépoſer dans le navire. Ils étendent des peaux & des tapis ſur le tillac, près de la poupe, pour qu'il y goûte un ſommeil paiſible. Ulyſſe monte dans le vaiſſeau. Il ſe repoſe en ſilence ſur cette couche. Les rameurs ſe placent avec ordre ſur les bancs, délient le navire, & ſe courbant & ſe renverſant, bouleverſent de leurs avirons les flots écumeux. Cependant s'empare des paupieres du héros un ſommeil doux, profond, ſemblable au calme de la mort.

Tels que, dans une lice unie, quatre courſiers généreux, égaux en taille & vigueur, partent au premier ſignal de la barriere, prennent à la fois un prompt eſſor, & dreſſant leur tête altiere, fendent les airs, emportent rapidement un char, & touchent en un moment au terme : tel l'agile vaiſſeau court ſur la plaine liquide, la poupe élevée; derriere elle, les vagues énormes, écumeuſes, s'ouvrent

dans un long eſpace, & roulent des deux parts avec un mugiſſement ſonore. Il s'élance du vol le plus aſſuré ; l'aigle même fend avec moins d'impétuoſité les plaines de l'air ; telle eſt la rapidité de ce vaiſſeau chargé de la conduite d'un mortel, dont la ſageſſe égaloit celle des fils de l'Olympe. Combien il avoit juſque-là eſſuyé de travaux & de peines, en ſe faiſant jour à travers les combats & les tempêtes ! maintenant plongé dans un paiſible ſommeil, il oublioit tant de ſoins & de maux ! Tout-à-coup paroît la brillante étoile, qui annonce l'aurore, & au même tems le navire, vainqueur des flots, aborde à une Iſle.

Il eſt un port, conſacré au vieux Phorcis, Dieu marin, & que forment aux rives d'Ithaque, en s'avançant au ſein de l'onde, & en ſe courbant, deux rocs, comme arrachés à ces bords. Ils repouſſent à une grande diſtance les vagues orageuſes que précipite contre

eux le ſouffle furieux des vents, qui troublent l'empire de la mer. Les vaiſſeaux, du moment où ils ſont entrés dans cette enceinte paiſible, ſans aucun lien, demeurent immobiles. Ce port eſt couronné d'un olivier qui le couvre de ſon vaſte ombrage; auprès eſt un antre obſcur, frais & délicieux, le ſéjour des Néréides. Dans l'intérieur de l'antre ſont de grandes urnes & des cruches de belles pierres, où des eſſaims d'abeilles dépoſent leur miel. On y voit auſſi de longs métiers de marbre, taillés dans le roc, où les Nymphes tiſſent des robes de pourpre, ouvrage merveilleux. Des fontaines intariſſables y font jaillir leurs eaux. La grotte a deux entrées; l'une, tournée au ſeptentrion, eſt ouverte aux humains; l'autre, qui regarde le midi, eſt ſacrée, & leur eſt inacceſſible: elle eſt la route des Immortels.

C'eſt dans ce port, connu des Phéaciens, qu'entre leur vaiſſeau, &, tel eſt

ſon eſſor, qu'il s'élance, gliſſe juſqu'au milieu de la carêne ſur la rive. Auſſi-tôt ils deſcendent à terre, & prenant dans leurs bras Ulyſſe avec les peaux & les tapis de pourpre, ils le dépoſent doucement ſur le ſable, ſans que le ſommeil l'abandonne; ils portent hors du vaiſſeau tous les préſens dont les Phéaciens le comblerent, par l'inſpiration de Pallas, & cachant ces richeſſes au pied d'un olivier épais, placé loin de la route, de peur qu'elles ne fuſſent enlevées par quelque paſſant, avant le réveil du héros; ils ſe hâtent de reprendre le chemin de leur Iſle.

Mais ils ne peuvent échapper à l'œil du Roi des mers, dont le cœur ne ſauroit encore étouffer l'ancien courroux qu'il nourriſſoit contre Ulyſſe. Il ſonde la volonté de Jupiter : » O Pere des Dieux ! lui dit-il, déſormais mes honneurs ſont abolis ſur l'Olympe; des mortels, les Phéaciens, deſcendus de mon ſang, oſent me braver. Je penſois qu'U-

lyſſe ne reverroit ſa patrie qu'après avoir encore ſouffert de nombreuſes diſgraces ; car je n'ai pas été entiérement contraire à ſon retour ; tu l'avois garanti par le ſigne ſacré, gage infaillible de tes promeſſes. Cependant, loin qu'il ait eſſuyé la moindre peine dans cette route, un rapide vaiſſeau des Phéaciens l'a conduit tout endormi à travers le vaſte océan, mon empire, & l'a dépoſé ſur les côtes d'Ithaque ; ils l'ont comblé de préſens, en airain, en or, en vêtemens merveilleux : enfin il revient triomphant du milieu de ces peuples, avec plus de tréſors, que s'il fût arrivé, ſans revers, au ſein de ſes foyers, chargé des nobles dépouilles de Troie. «

Celui qui voit flotter ſous ſes pieds les nuées, lui répond : » Eh quoi, Neptune ! ton empire ſemble illimité, ton bras ceint la terre tremblante ; & tu nourris cette crainte ! Quel eſt celui des Immortels qui ceſſeroit de t'honorer ?

Qu'il oſe manquer de reſpect à un Dieu qui, par ſon ancienneté & par ſa puiſſance, occupe, après moi, le premier rang ſur l'Olympe ! S'il eſt, ſur la terre, quelque peuple qui, enflé de ſa force, ait l'audace de te refuſer ſon hommage, la vengeance n'eſt-elle pas toujours en tes mains ? Ne peux-tu punir cette race mortelle ? «

» O toi qui gouvernes les nuées ! repartit Neptune, j'aurois déjà puni les téméraires ; mais j'ai été retenu par la crainte de te déplaire & de m'attirer le poids terrible de ton courroux.. Vois ce ſuperbe vaiſſeau des Phéaciens, qui retourne en ſon port ; je veux tout-à-coup le détruire au milieu des vagues. Qu'après cet exemple ils continuent, s'ils l'oſent, à conduire en tous lieux les étrangers jetés dans leur Iſle, & que les mortels bravent, malgré moi, l'océan. Tu vois auſſi la ville orgueilleuſe des Phéaciens ; je veux qu'une montagne

énorme menace à chaque inſtant de l'enſévelir. «

» Je ne m'oppoſe point à cette vengeance, dit le maître des Dieux. Quand tout le peuple ſera ſorti de ſes murs, pour recevoir ce ſuperbe vaiſſeau, qu'au milieu de ſon vol rapide, ſans perdre ſa forme, il ſoit tout-à-coup changé en un grand rocher. Etonne auſſi les yeux des mortels; en couvrant d'une haute montagne ces remparts. «

Il dit. Neptune ſe précipite vers l'Iſle de Schérie, où s'élevent les tours des Phéaciens. Là il arrête ſes pas. Bientôt arrive ce vaiſſeau qui brava l'océan; il fend d'un eſſor orgueilleux les ondes, il va toucher au rivage. Neptune accourt, & le frapant de ſa main, il l'arrête au milieu de ce vol, & le transforme en un grand rocher, dont les pieds s'enracinent pour jamais dans le ſein de la terre; & au même tems le Dieu diſparoît.

Mais ſur le rivage, ce peuple accoutumé à triompher des flots, eſt interdit de ce prodige. » Ciel ! diſent-ils, en tournant l'un ſur l'autre leurs yeux, quel pouvoir vient d'enchaîner ſur l'océan ce vaiſſeau ! Il ſe montroit tout entier à nos regards ! Il ſe précipitoit dans le port ! «

C'eſt ainſi qu'ils parloient, & aucun d'eux ne ſavoit ce qui venoit d'arriver, lorſqu'Alcinoüis élevant la voix au milieu de l'aſſemblée : » Grands Dieux ! s'écrie-t-il, c'eſt donc aujourd'hui que doivent s'accomplir d'anciens oracles, annoncés par mon pere ! Il me diſoit : Neptune eſt irrité de nous voir conduire heureuſement, à travers les écueils & les tempêtes, tous les voyageurs qui implorent contre lui notre ſecours ; un jour, ce Dieu l'a juré, un jour le plus ſuperbe vaiſſeau des Phéaciens, en repaſſant les vagues, après avoir dépoſé un mortel dans ſa patrie, ſera enchaîné

au milieu de l'empire nébuleux de la mer, monument de ſon courroux; & une haute montagne ombragera nos tours. Telles étoient les paroles du vieillard; nous voyons l'accompliſſement de cet oracle. Peuples! ſoumettez-vous; obéiſſez. Renonçons déſormais à dérober à la vengeance d'un Dieu puiſſant les mortels que le ſort aura conduit dans notre Iſle, & offrons un ſacrifice à Neptune irrité; que douze taureaux choiſis tombent en ſon honneur; peut-être s'appaiſera ſon courroux; veuilles, grand Dieu! veuilles ne pas élever ce mont terrible, qui doit menacer d'enſévelir nos remparts «! Il dit. Le peuple, ſaiſi de crainte, prépare le ſacrifice. Debout, autour de l'autel, les Princes & les Chefs des Phéaciens implorent le Dieu des mers.— Cependant Ulyſſe, étendu ſur ſa terre natale, ſort tout-à-coup du ſommeil. Il porte de tous côtés les yeux, & ne la reconnoît point; telle a été la longueur

de ſon abſence, & telle eſt l'épaiſſeur du nuage dont Minerve l'environne : elle veut que demeurant inconnu, il ait le tems d'apprendre de ſa bouche tout ce qui l'intéreſſe, & qu'il ne montre Ulyſſe à ſon épouſe, à ſes amis, à ſes citoyens, qu'après avoir tiré vengeance de ſes nombreux ennemis. Voilà ce qui fait paroître tous les objets aux regards du Roi ſous une face étrangere, grandes routes, vaſtes ports, rochers couronnés de nues, vertes forêts. Saiſi de douleur, ſoudain il eſt debout ; attachant un œil attriſté ſur le ſéjour de ſa naiſſance qu'il cherche vainement, il verſe des larmes ameres ; il ſe frappe les genoux ; & ces paroles, avec de profonds ſoupirs, ſortent de ſes levres.

» O malheureux ! chez quel peuple me pouſſe enfin ma deſtinée toujours incertaine ? Eſt-il féroce, injuſte, ſacrilége ? ou les Dieux ont-ils ici des autels, & les cœurs y connoiſſent-ils la

tendre humanité ? Pourquoi me ſuis-je chargé de ces richeſſes ? où les cacher ? où fuir moi-même ? Ciel ! que tout ceci n'eſt-il reſté au ſein du pays des Phéaciens ! & que le ſort ne m'a-t-il conduit près de quelque Roi magnanime, qui, après m'avoir accueilli avec tendreſſe, m'ait renvoyé fidellement dans mon Iſle ! Où mettre en ſûreté ces dons ? puis-je les abandonner au pillage ? Grands Dieux ! les Chefs des Phéaciens n'ont donc pas la ſageſſe & la juſtice qui me ſembloient être leur partage, puiſqu'ils m'ont expoſé ſur une terre étrangere, eux qui s'étoient engagés ſi fortement à me rendre au ſein fortuné de mon Ithaque ! les perfides m'ont abuſé. Punis-les, ô Jupiter, toi le protecteur des ſupplians, toi dont l'œil eſt ouvert ſur tous les humains, & qui lances tes traits ſur les coupables ! Mais portons les yeux ſur les préſens des Phéaciens ; ſans doute les conducteurs

teurs qui m'ont trahi, en fuyant avec leur vaiſſeau, m'ont dépouillé d'une partie de ces gages de leur bienveillance & de leur hoſpitalité. «

Il dit, & parcourt de l'œil les cuves, les trépieds, l'or, les vêtemens ; il voit avec ſurpriſe qu'il ne lui manquoit pas un ſeul de ces dons. Mais bientôt ſes larmes coulent plus abondamment pour ſa patrie, & ſe traînant le long des durs rochers & du rivage retentiſſant, battu des flots de la mer, il rempliſſoit les airs d'accens plaintifs. Tout-à-coup s'approche de lui Minerve, ſous la figure d'un jeune mortel qui exerçoit la fonction de berger, remarquable par la délicateſſe & la beauté de ſes traits, & par la nobleſſe de ſa ſtature ; on l'eût pris pour le fils d'un Roi. Un ample manteau d'une fine pourpre flottoit ſur ſes épaules ; à ſes pieds éclatoient de riches brodequins ; ſa main tenoit un long & brillant javelot. Ulyſſe, charmé de ſon

aſpect, court à ſa rencontre. » O berger ! dit il, toi qui, dans cette terre étrangere, t'offres le premier à mes regards ! ſois béni du ciel, & qu'en toi je voie s'approcher un ami ! Sauve-moi, ſauve ces richeſſes; je t'implore comme un Dieu, j'embraſſe tes genoux. Mais, avant tout, réponds, ſans m'abuſer; diſſipe mon incertitude : quelle eſt cette terre ? veuilles me nommer cette ville, ſes habitans. Suis-je dans une de ces Iſles eſcarpées que ſe plaît à éclairer le ſoleil ? ou lavés par ces flots, ſont-ce-là les bords d'un continent fertile ? «

» Il faut que tu ſois bien novice, répond la Déeſſe, ou tu viens d'un pays lointain, ô étranger, ſi c'eſt au ſujet de cette terre que tu m'interroges. Tu n'es pas dans une contrée inconnue. Son nom eſt dans toutes les bouches, depuis les lieux où naît l'aurore, & que parcourt le ſoleil, juſqu'à ceux où regne la nuit ténébreuſe. Sans doute cette Iſle,

parſemée d'âpres rocs, n'éleve point de courſiers : mais ſi elle n'a pas des plaines ſpacieuſes, elle n'eſt pas non plus ſtérile. Elle ſe dore de froment ; la vigne croît ſur ſes côteaux ; ſes plantes ſont réjouies par les eaux du ciel & par de fertiles roſées. Les chevres, & même les bœufs, y trouvent d'heureux pâturages ; elle eſt ombragée de toute eſpece de forêts ; & des ſources intariſſables l'arroſent. Enfin, ô étranger ! le nom d'Ithaque eſt ſur-tout connu dans les champs de Troie, champs ſi éloignés de la Grece. «

Elle dit. A ce nom que vient de prononcer la fille de Jupiter, Ulyſſe éprouve un tranſport inexprimable ; ſon cœur, en ſon ſein, bat avec violence. Mais, bien que la réponſe vole auſſi-tôt de ſes levres, il diſſimule, fidele à la prudence qui habite au fond de ſon ame. D'un air véridique il raconte cette fable.

» Le nom d'Ithaque eſt parvenu, à

travers l'océan, juſqu'à moi dans les champs de Crête. Je vois donc moi-même cette terre! j'y aborde avec ces biens! j'en laiſſe plus encore à mes enfans; je ſuis obligé de fuir; j'ai, dans ma vengeance, ravi le jour au fils d'Idomenée, Orſiloque, le plus fameux des Crétois à franchir d'un rapide pas la carriere. L'inſolent! il voulut m'enlever mon butin, la dépouille de Troie, & le prix glorieux de tant d'incroyables périls, eſſuyés dans les combats & au milieu des ondes orageuſes; il m'avoit juré une haine éternelle, tant ſa fierté étoit indignée, qu'au lieu de ramper dans les champs d'Ilion, ſous les ordres de ſon pere, je me diſtinguaſſe parmi les Chefs, à la tête d'une troupe vaillante. Je le punis; près de la rive où il doit aborder, il eſt renverſé de mon javelot: une ſombre nuit voile les cieux; ma vengeance n'a pas de témoins. Je cours vers un vaiſſeau ſoumis à d'illuſtres Phéniciens; je

les conjure, en les gagnant par une partie de ma riche proie, de me conduire promptement à Pylos, ou dans l'Elide, ſur les terres des Epéens. Mais hélas ! malgré tous leurs efforts, la violence des vents les écarte de ces côtes; battus des flots, nous ſommes jetés ici durant les ténebres de la nuit; à peine, par le labeur des rames, arrivons-nous au port; malgré l'excès de la faim, aucun de nous ne ſonge à prendre quelque nourriture; ſortis en tumulte, accablés de fatigue, nous nous étendons tous ſur le rivage. L'épuiſement me plonge dans un profond ſommeil. Ce matin les Phéniciens, pour profiter d'un vent favorable, dépoſent mes richeſſes ſur le ſable où je dormois, & rentrant dans leur navire, cinglent vers la riche Sidon. Moi, je demeure ici, troublé ſur ma deſtinée. «

Il dit. La Déeſſe tenant l'œil attaché ſur lui, ſourit, & prenant avec affec-

tion la main du héros, elle paroît tout-à-coup ſous la forme de la femme la plus diſtinguée, rien de plus majeſtueux que ſa ſtature; ſa beauté parfaite imprime le reſpect; c'eſt la fille même de Jupiter; ſon aſpect annonce ſa ſageſſe, ſon intelligence, & ſon adreſſe induſtrieuſe. » Celui-là ſeroit bien ſubtil, dit-elle, fût-il même un Dieu, qui l'emporteroit ſur toi dans l'art de la feinte! O infortuné! faut-il que dans le ſein même de ta patrie, tu ſois encore contraint de recourir aux déguiſemens, ſi familiers à ton eſprit depuis ta plus tendre enfance? Mais n'employons pas l'un contre l'autre cet art; réſervons-le pour les occaſions où la prudence l'exige; bientôt il nous faudra montrer que nous ſommes, toi le plus ſage des mortels, & moi la Déeſſe dont l'Olympe vante l'art de conduire les deſſeins à une heureuſe iſſue. Et comment as-tu pu méconnoître la fille de Jupiter, cette Pal-

las, la compagne assidue de tes périls, celle qui défend tes jours, & qui n'aguere te concilia le cœur de tous les Phéaciens? Je viens encore en ce moment pour te donner des avis salutaires, pour déposer dans un asyle assuré les trésors dont, à ma persuasion, te comblerent les Princes de l'Isle de Schérie, & t'avertir de toutes les peines qui, par l'ordre des destins, t'attendent encore dans ton palais. Toi, la nécessité le veut, soutiens-les avec constance. Sur-tout, n'aie aucun confident de ton retour, le terme de tes longues courses. Souffre en silence l'insulte & le mépris, & que l'insolence de tes oppresseurs ni de tes sujets ne t'arrache point un soupir. «

» O Déesse! repartit le sage Ulysse, qu'il est souvent difficile au mortel le plus clairvoyant de te reconnoître, toi qui revêts toutes les formes! Je reçus des témoignages signalés de ta bienveillance, lorsque nous, les fils de la

Grece, combattîmes devant Ilion. Mais depuis qu'ayant réduit en poudre ces orgueilleux remparts, la flotte des Grecs fut remiſe en mer, & qu'un Dieu diſperſa notre armée, tu m'abandonnas, ô fille de Jupiter! & mes yeux ne t'apperçurent point ſur mes vaiſſeaux, & dans notre route, où tant de fois ton appui m'eût été néceſſaire pour me tirer d'un abîme de maux! Auſſi, victime de l'infortune, dévoré de ſoins & de peines, abandonné du ciel & de la terre, je portois de toutes parts ma courſe vagabonde; enfin les Dieux jeterent ſur moi un œil plus favorable; tu daignas venir, dans l'Iſle fameuſe des Phéaciens, réveiller mon courage; toi-même, tu guidas mes pas dans leurs murs. Mais je t'implore au nom de Jupiter, ton pere. Non, je ne puis me perſuader que ce ſoient-là les bords fortunés de mon Ithaque; ne ſuis-je pas encore égaré dans quelqu'autre contrée? ne te plais-tu pas à

me tenir dans l'erreur, à te jouer d'un malheureux ? Ah ! parle, je t'en conjure ; n'eſt-ce donc pas un ſonge ? puis-je m'aſſurer d'être enfin au ſein de ma chere patrie ? «

» Je vois que tu n'as point changé, répond la Déeſſe : auſſi ne puis-je t'abandonner à l'infortune ; tu es toujours ce Chef prudent, inventif, maître des mouvemens de ſon ame. Après une ſi longue abſence & de ſi grandes traverſes, quel mortel ne ſe précipiteroit dans ſes foyers, pour ſerrer dans ſes bras ſa femme & tous ceux qu'il aime ! Toi, tu retiens tes pas ; & ne m'interrogeant pas même au ſujet de Penelope, tu veux ſonder par toi ſeul les ſentimens de ſon cœur. Apprends qu'elle eſt toujours renfermée dans ton palais ; là elle t'attend, quoique, depuis ſi long-tems, en vain ; là ſes jours & ſes nuits ne ceſſent point de s'écouler dans l'amertume des larmes. Lorſque tu étois en proie à l'infortune, j'étois bien aſſurée que tu ſortirois de ces

dangers; qu'après avoir perdu tous tes compagnons, tu reverrois enfin ta patrie : ſi je ne t'ai pas d'abord ſecouru, c'eſt que je n'oſois combattre le frere de Jupiter, Neptune, dont l'ardent courroux te pourſuivoit, pour venger ſon fils, que tu privas de la vue. Mais je vais diſſiper entiérement tes doutes, te montrer ton Ithaque. Vois ici le port conſacré au Dieu marin, le vieux Phorcys, là l'olivier qui couronne ce port de ſon épais feuillage, tout auprès l'obſcure grotte, ſéjour agréable & frais des Naïades, cette même grotte où tu leur offris tant de fois des victimes choiſies; reconnois enfin le mont Nérite & les forêts qui s'y balancent. «

A peine a-t-elle achevé ces paroles, que Minerve diſſipe la nuée qui entouroit le héros, & ſoudain l'Iſle frappe vivement ſes regards. A l'aſpect de ſa terre natale, Ulyſſe éprouve un raviſſement de joie; il baiſe cette terre chérie,

& levant d'abord ſes bras vers les Nymphes, il les invoque à haute voix. » O Nayades, filles de Jupiter! l'eſpérance de vous revoir étoit morte en mon cœur: je vous ſalue; recevez mes vœux les plus ardens. Bientôt, comme autrefois, vos autels ſeront couverts d'heureux ſacrifices, ſi Minerve, toujours remplie pour moi de bienveillance, daigne prolonger ma vie, & bénir un fils que j'aime. «

» Raſſure-toi, dit Minerve, ne doute point de mon ſecours. Dépoſons, ſans retard, tes richeſſes au fond de cette grotte ſacrée; elles y ſeront en ſûreté. Puis, délibérons ſur les moyens de garantir le ſuccès de tes entrepriſes. «

La Déeſſe dit, entre dans la ſombre grotte, & en parcourt les recoins les plus ſecrets. Ulyſſe lui apporte l'or, l'airain, les vêtemens, dons ſuperbes des Phéaciens. Il les cache avec ſoin dans la

grotte. Par l'ordre de Minerve, une grande roche en ferme l'entrée.

Aſſis ſous l'olivier conſacré à Pallas, ils concertent la ruine des orgueilleux amans de Penelope. La Déeſſe prend la parole.

» Fils généreux de Laërte, prudent Ulyſſe ! maintenant ſonge comment ton bras vengeur accablera la troupe qui, depuis trois années, regne ſans pudeur dans ton palais, veut te ravir ton épouſe, la plus vertueuſe des femmes, &, pour obtenir ſa main, met en œuvre tour-à-tour l'offre des plus riches dons, & la hauteur & la menace. Mais, l'œil chargé de pleurs, Penelope attend toujours ton arrivée ; elle leur donne à tous de l'eſpoir, & les flatte, afin de les adoucir, tandis que ſon cœur eſt bien réſolu de te reſter fidele. «

» Eh quoi ! s'écrie Ulyſſe, ſi tes avis, ô Déeſſe ! ne m'avoient prémuni contre

ces dangers, je rencontrois donc, comme Agamemnon, en mon palais la mort la plus terrible ! Dis, par quel moyen puis-je me venger des téméraires ? Sois toujours toi-même à mon côté, & m'inſpire toute l'audace dont tu remplis mon cœur, lorſque cédant à nos efforts réunis, les tours de Troie tomberent dans la poudre. Alors, fuſſent-ils trois cens, je les attaque ſeul, & ſuis invincible. «

» Sans doute je ſerai près de toi, dit Minerve, & mon ſecours ne te manquera point, lorſqu'enfin s'ouvrira pour nous le champ de ces combats ; j'eſpere que bientôt le ſang des audacieux qui dévorent ton héritage, ruiſſelant avec leur cervelle à flots confondus, ſouillera la ſalle immenſe de leurs feſtins. Mais je vais te rendre méconnoiſſable à tous les mortels ; je veux que la peau unie & colorée qui couvre tes membres flexibles, ſe deſſeche & ſe ride ;

ta tête, ombragée d'une chevelure brunie, ſera toute chauve; tes beaux vêtemens ſe changeront en de vils lambeaux, qu'on ne pourra regarder ſans horreur; enfin tes yeux, brillans d'une majeſté impoſante & d'une rare valeur, paroîtront ternes & timides; tu te montreras ſous cette forme hideuſe à tous les amans de la Reine, à ton épouſe elle-même, & au fils que tu laiſſas dans ton palais. Va d'abord chez le ſage Eumée, l'un des Intendans de tes troupeaux: il eſt ton ſerviteur le plus fidele, & perſonne n'a plus d'attachement & de reſpect pour ton fils & pour la chaſte Penelope. Tu le trouveras plein de vigilance pour ſes troupeaux, menés chaque jour ſous le rocher de Corax, près de la fontaine d'Arethuſe; là le chêne leur prodigue ſon fruit nourriſſant; là s'abreuvant dans les noires eaux d'une ſource profonde, ils entretiennent leur graiſſe floriſſante. Reſte auprès de cet

homme vénérable, & te repoſant dans ſa demeure, reçois de ſa bouche véridique toutes les inſtructions néceſſaires à tes vues. J'irai cependant au païs fameux par la beauté de ſes femmes, j'irai dans Sparte hâter le départ de Telemaque, ton fils chéri. Car il s'eſt rendu chez Menelas, dans l'impatience où il eſt d'apprendre de la renommée ſi tu reſpirois encore. «

» Et pourquoi, repartit Ulyſſe, puiſque mon ſort t'étoit connu, ne l'en as-tu pas inſtruit ? Doit-il être, comme moi, le jouet des tempêtes & de la fortune, tandis que d'avides étrangers font leur proie de ſon héritage ? «

» Que ton fils ne ſoit point l'objet de tes craintes, reprit Minerve. C'eſt moi qui l'engageai à partir, & je le conduiſis moi-même, afin de répandre ſa renommée dans la Grece. Loin d'eſſuyer aucun péril, aſſis dans le palais du fils d'Atrée, il eſt reçu avec magni-

ficence. Il eſt vrai que les jeunes Chefs, ennemis de ta maiſon, montés ſur un vaiſſeau, lui dreſſent des embûches, & brûlent de l'immoler; leur rage ne peut même attendre qu'il ait atteint ſa rive natale; mais avant qu'on voie s'accomplir leur deſſein, je penſe que la terre couvrira ces injuſtes raviſſeurs. «

En achevant ces paroles, Minerve le touche légerement de ſa baguette puiſſante. Soudain ſe flétrit la chair unie du corps agile du héros, & l'on voit pendre autour de ſes membres une peau aride, dure, & ſillonnée; il eſt un vieillard plié ſous le poids accablant des années; aucun cheveu n'ombrage ſa tête couverte des glaces de l'âge; ſes yeux où n'a-guere brilloit un feu divin, ſont éteints & mornes; ſes habits ſomptueux ont diſparu, & ſont remplacés par les haillons les plus hideux, ſouillés d'une noire fumée; ſur ces haillons flotte une longue peau de cerf, toute raſe;

la Déeſſe lui met un bâton dans ſa main tremblante ; à ſes épaules eſt ſuſpendue, par une vieille courroie, une beſace en lambeaux.

La Déeſſe & le héros ayant concerté leurs deſſeins, ils ſe ſéparent. Elle s'éleve dans les airs ; un vol précipité la porte vers le fils d'Ulyſſe, aux murs de Lacedemone.

# *REMARQUES*

# SUR L'ODYSSÉE.

## *CHANT XIII.*

*Nous répartirons enſuite . . . une impoſition générale.* La bon-hommie de ces mœurs eſt frapante. Alcinoüs dit en préſence d'Ulyſſe que ces préſens ſont conſidérables. C'étoit, en ce ſiécle, une politeſſe ; car par-là il faiſoit ſentir l'eſtime & l'attachement extraordinaires qu'il avoit pour ſon hôte. Aujourd'hui, où tout eſt fard, la politeſſe conſiſteroit à dire préciſément le contraire.

L'obſervation de Madame Dacier ſur ce paſſage eſt ſi ſinguliere que je ne puis m'empêcher de la rapporter.

*Alcinoüs*, dit-elle, *fait ici le procès à tous ces barbares qui n'honorent pas les Poëtes ; car, après avoir comblé Ulyſſe de préſens, comme ſon hôte, il lui en fait de nouveaux en particulier pour honorer ſes fables & ſa poéſie, & il veut que ces préſens ſe faſſent aux dépens du public, & que tout le monde y contribue ; car comme la poéſie eſt un bien public, il faut auſſi que le public l'honore & la récompenſe.* Cette leçon eſt tirée de loin, & le dernier motif eſt tout différent de celui qu'allégue Alcinoüs. L'obſervation de Madame Dacier reſſemble un peu à certains prônes faits en faveur des dîmes.

Ce paſſage d'Homere préſente une coutume remarquable pour la forme du Gouvernement. Alcinoüs & les Princes de ſa cour font à Ulyſſe des préſens, dont ils retirent enſuite une partie en mettant une impoſition ſur le peuple, ſans le conſulter. Il y a de l'apparence que cette impoſition doit ſe faire pour ces nouveaux dons, & non pour les préſens d'hoſpitalité dont ils ont comblé leur hôte.

Ici Homere omet la deſcription du ſacrifice; il ne parle pas du ſujet des chants de Demodoque: il ſe hâte d'en venir au départ d'Ulyſſe. Les détails quadreroient mal avec l'impatience que le héros a de partir.

*Et mettant la coupe entre les mains de l'épouſe d'Alcinoüs.* Après avoir fait ſes libations debout, il préſente ſa coupe à la Reine pour la prier de boire la premiere, comme c'étoit la coutume en des occaſions ſolemnelles : c'eſt ce qu'on appelloit προπινειν. On ne vuidoit pas la coupe ſans former des prieres & des vœux. *Propino* avoit un autre ſens chez les Latins.

On a été étonné qu'il n'y eût rien ici pour la Princeſſe Nauſicaa. Mais elle n'étoit pas préſente, elle n'aſſiſtoit pas à ces feſtins. On ſe rappellera qu'elle s'étoit tenue, il y avoit quelques jours, à la porte de la ſalle, pour parler à Ulyſſe, lorſqu'il s'y rendit au ſortir du bain. Il y eut alors entre lui & Nauſicaa un petit entretien, où il lui fit ſes adieux.

Ulyſſe s'adreſſe à la Reine plutôt qu'au Roi, parce qu'elle étoit ſa protectrice, & l'avoit reçu la premiere dans ſa maiſon.

*Il ſe repoſe en ſilence ſur cette couche.* Ce ſilence, trait omis par d'autres traducteurs, me ſemble bien élo-

quent. Chacun ſent ce que le cœur d'Ulyſſe éprouve en cette occaſion. Madame Dacier traduit, *Ulyſſe monte & ſe couche*, & elle n'a pas changé de pinceau, quand elle dit un peu plus bas : *ce Prince reſſembloit moins à un homme endormi qu'à un homme mort.*

*Tels que dans une lice unie quatre courſiers généreux.* Virgile, en décrivant une courſe de vaiſſeaux, a fait une imitation admirable de cette comparaiſon :

*Non tam præcipites bijugo certamine campum*
*Corripuere, ruuntque effuſi carcere currus,*
*Nec ſic immiſſis aurigæ undantia lora*
*Concuſſere jugis, pronique in verbera pendent.*
En. l. 5.

Quand les Phéaciens parlent de leur navigation, leurs vaiſſeaux ſont auſſi rapides que la penſée, ils ont de l'intelligence. Quand Homere en parle lui-même, c'eſt avec moins d'hyperbole. Il montre en cela du jugement. Pope, qui a fait cette obſervation, ajoute que les mariniers même de nos jours, quand ils ſe livrent à leur enthouſiaſme, ſont enclins à parler de leurs vaiſſeaux comme d'êtres animés.

*Et au même tems le vaiſſeau aborde à une Iſle.* Ce vaiſſeau arrive de Corcyre à Ithaque en une nuit, & la véritable diſtance des lieux fait voir que cela eſt poſſible. Que ſi Homere, comme on l'a cru, a tranſporté cette Iſle dans l'océan, cette diligence ſeroit incroyable, s'il ne nous eût avertis que les vaiſſeaux des Phéaciens égaloient la rapidité de la penſée.

Phorcys, fils de l'océan & de la terre, avoit peut-être en ce lieu un temple.

*Auprès eſt un antre obſcur . . . . . le ſéjour des Néréides.* Je crois devoir donner au Lecteur un petit échantillon de la manie de ceux qui ont allégoriſé le texte d'Homere. Cet antre eſt, ſelon Porphyre, un myſtere très-profond & très-merveilleux ; c'eſt l'emblême du monde : il eſt appellé *obſcur ;* c'eſt-à-dire que le monde eſt fait d'une matiere qui étoit ténébreuſe & ſans forme : *il eſt conſacré aux Nymphes ;* c'eſt-à-dire, à l'habitation des ames qui viennent à la naiſſance : *on y voit des urnes & des cruches de belles pierres* ; qui ne reconnoîtroit là les corps qui ſont paîtris de terre ? *Le miel des abeilles*, ſont les opérations de l'ame : *les ouvrages merveilleux que ces Nymphes font ſur leurs métiers*, que ſeroit-ce ſinon ce tiſſu admirable de veines, d'arteres, & de nerfs qu'elles étendent ſur les os comme ſur des métiers ? *Les deux portes*, ſont les deux pôles, &c. J'abrége. Madame Dacier trouve cette explication *très-ingénieuſe & très-vraiſemblable*, & elle fait une ſortie très-forte contre les gens qui diront qu'*Homere n'a jamais penſé à de ſi grandes merveilles.* Il n'eſt peut-être pas inutile, pour l'hiſtoire de l'eſprit humain, de faire quelque mention de ſemblables allégories. Je ſuis moins étonné que Porphyre ait imaginé celle-ci dans un ſiécle où l'allégorie étoit la ſcience des Philoſophes, que de voir Madame Dacier l'adopter avec enthouſiaſme, & rien ne prouve mieux qu'Homere a quelquefois trop fortement ébranlé l'eſprit de ſes Commentateurs.

Tout le monde connoît la belle imitation que Virgile a faite de la deſcription du port d'Ithaque. *Eſt in ſeceſſu longo locus*, &c.

*Ils le dépoſent doucement ſur le ſable ... & ſe hâtent de*

*reprendre le chemin de leur Iſle.* Il n'eſt ſortes d'explications auxquelles on n'ait eu recours pour juſtifier cet endroit. Les uns, ſelon Plutarque, ont dit qu'Ulyſſe étoit naturellement grand dormeur, ce qui faiſoit qu'on avoit ſouvent de la peine à lui parler. D'autres ont dit encore que ce ſommeil d'Ulyſſe étoit feint, ayant honte de renvoyer les Phéaciens ſans les recevoir chez lui, &, ſans leur faire des préſens. Ariſtote n'a trouvé d'autre apologie que celle-ci : *L'endroit où Ulyſſe eſt expoſé par les Phéaciens ſur le rivage d'Ithaque, eſt de ces abſurdités qui ne ſeroient pas ſupportables ſi un méchant Poëte nous les eût données; mais ce grand homme les cache ſous une infinité de choſes admirables dont il aſſaiſonne toute cette partie de ſon poëme, & qui ſont autant de charmes qui nous empêchent d'en appercevoir les défauts.* Ariſtote venoit de dire que ſi le ſujet eſt fait de maniere qu'on ne puiſſe éviter quelque endroit qui paroiſſe abſurde, il faut le recevoir. Mr. Dacier, dans ſes Réflexions ſur la Poëtique d'Ariſtote, va juſqu'à dire qu'Homere laiſſe ſi peu au Lecteur le tems d'appercevoir l'abſurdité dont il s'agit ici, qu'il l'enchante & l'endort comme Ulyſſe. Si ce Prince eût été éveillé, dit-il encore, les Phéaciens auroient été obligés de le ſuivre, ce qu'Ulyſſe n'auroit pu refuſer honnêtement, ni accepter avec ſûreté.

Toutes ces apologies ſont mauvaiſes. Ulyſſe auroit-il été impoli en déclarant aux Phéaciens que les circonſtances critiques où il étoit placé, ne lui permettoient pas de les recevoir ?

Ecoutons Euſtathe. Les Phéaciens ne veulent pas éveiller Ulyſſe, de peur qu'il ne crût que c'étoit par avarice,

& pour recevoir de lui quelques préſens. Ils craignoient de faire connoître à qui que ce fût le chemin de leur Iſle : ils voyagent de nuit, & s'en retournent dès la pointe du jour. Ils veulent ſe dérober à la vengeance des pourſuivans ; ils n'étoient pas un peuple guerrier.

On peut ajouter à ces réflexions qui approchent du but, qu'ils ſe hâtent de ſe retirer, avant l'arrivée du grand jour, pour que perſonne n'ait le tems de s'appercevoir de la venue d'Ulyſſe. Il convenoit aux vues de ce Prince, qui vouloit rentrer inconnu dans ſa patrie, que ce vaiſſeau Phéacien ne s'arrêtât qu'un inſtant dans le port d'Ithaque. Ils partent ſans prolonger leur ſéjour par des adieux.

Enfin, ſi l'on me permet de haſarder encore une autre ſolution, Ulyſſe avoit aſſez inſtruit les Phéaciens de la haine que Neptune lui portoit. C'étoit donc pour eux une nouvelle raiſon de précipiter leur départ, afin de ſe dérober, s'il ſe pouvoit, aux regards de cette Divinité, & l'empêcher au moins de s'appercevoir qu'ils venoient des bords d'Ithaque. Ce qui donneroit quelque vraiſemblance à cette explication, c'eſt qu'Homere, après avoir parlé de leur départ, dit auſſi-tôt que Neptune n'étouffa pas ſon courroux, ſe plaignit d'eux à Jupiter, & qu'il les punit.

Voici comme on explique le ſommeil d'Ulyſſe. Il voyageoit durant la nuit ; c'étoit le tems du repos, & la ſérénité de l'ame ſuccédant à l'agitation où tant de traverſes l'avoient plongé, il pouvoit tomber dans ce ſommeil profond, qu'Homere compare à la mort, comparaiſon qu'il a inſérée pour nous préparer à la maniere dont Ulyſſe arrive au rivage d'Ithaque. On con-

viendra qu'Homere a ſu en tirer de grandes beautés. Il n'y a rien de plus intéreſſant que l'incertitude de ce Prince & les combats qu'elle fait naître dans ſon cœur.

*Change-le tout-à-coup, près du rivage, en un grand rocher.* Laiſſons l'allégorie qu'on a encore trouvée ici, & qui devoit déſigner l'opinion des anciens ſur la tranſmutation d'une eſpece dans l'autre. Il y a eu, dit-on, près de Corcyre, un ſemblable rocher, qui avoit à peu près la figure d'un vaiſſeau. Ariſtote dit que, dans la poéſie épique, l'on a la liberté, pourvu qu'on en profite rarement, de pouſſer le merveilleux au-delà des bornes de la raiſon. Madame Dacier croit que la tradition des métamorphoſes miraculeuſes que nous liſons dans l'Ecriture, a pu donner à Homere l'audace d'imiter dans ſes fictions une vérité qui avoit pour fondement le pouvoir infini de Dieu même. Le pays d'Homere pouvoit lui fournir aſſez de récits merveilleux. Les ames pieuſes n'aimeront pas que pour juſtifier le prodige, qui eſt rapporté ici, on cite la femme de Loth, & les autres n'en trouveront pas le prodige plus vraiſemblable.

Par rapport à l'épithete de ἐνοσίγαιος, *qui ébranle la terre*, épithete donnée ſouvent à Neptune, il eſt remarquable que les peuples d'Otaiti & de la nouvelle Zélande appellent Dieu *Ea-toux*, mot qui réveille la même idée.

*Debout, autour de l'autel, les Princes des Phéaciens.* Homere fait entendre, par ſon ſilence, que Neptune fut appaiſé, & que la ſeconde menace ne fut pas effectuée.

*Et tel eſt le nuage dont Pallas l'environne.* Madame

Dacier prétend que Minerve n'enveloppe pas Ulyſſe d'un nuage pour le rendre inconnu, mais pour lui rendre ſa terre méconnoiſſable. Ce qui ſuit ce paſſage contredit entiérement cette explication. *Pallas*, dit Homere, *ne veut pas qu'Ulyſſe paroiſſe aux yeux de ſa femme ni d'aucun des citoyens*, &c. Il eſt manifeſte qu'elle veut auparavant l'inſtruire, & le métamorphoſer en vieillard. Le motif *de lui rendre ſa terre méconnoiſſable*, eſt puérile, on n'en voit pas le but. *S'il l'avoit reconnue*, dit Madame Dacier, *il ſeroit peut-être allé droit à la ville ſans aucun ménagement.* C'eſt ce que ne devoit pas ſuppoſer celle qui traduiſoit le Chantre de la prudence d'Ulyſſe.

Selon Plutarque, ce n'eſt point par avarice qu'Ulyſſe examine les préſens des Phéaciens; mais pour s'aſſurer s'il eſt dans l'Iſle d'Ithaque : car, s'ils ne lui ont rien dérobé, il eſt probable qu'ils ont accompli fidélement leur promeſſe. On voit cependant qu'après cet examen, il retombe dans le doute & le déſeſpoir. Au reſte, ces préſens devoient lui être chers par plus d'une raiſon; c'étoient des titres d'honneur.

*Un ample manteau d'une fine pourpre.* διπλοχοον ne ſignifie pas *double*, mais aſſez ample pour être mis en double lorſqu'on le porte.

*Le nom d'Ithaque eſt ſur-tout connu dans les champs de Troie.* C'eſt une louange fine pour Ulyſſe. Elle ajoute, *champs ſi éloignés de la Grece.* Madame Dacier s'eſt trompée ici; elle a traduit : *quoique cette Iſle ſoit fort loin de l'Achaïe.*

Un Poëte épique ne doit pas négliger de donner de la grandeur & de l'importance à ſon action. Homere

montre ici ſous le jour le plus avantageux la patrie d'Ulyſſe. Il faut ſe ſouvenir qu'Ulyſſe n'étoit pas ſeulement Roi d'Ithaque, mais de Zacynthe, de Cephalenie & des Iſles voiſines. Pope releve le peu de jugement de Stace, qui dit, en parlant de Thebes, *bellum eſt de paupere regno.* Ithaque, aujourd'hui Val de Compare, eſt une très-petite Iſle; mais Cephalenie eſt plus conſidérable. Zacynthe, aujourd'hui Zant, eſt de même aſſez étendue, & elle eſt prodigieuſement fertile. Le ſujet de l'Odyſſée ne manque donc pas d'importance. Les ſoins domeſtiques où entroit Telemaque, étoient une ſuite des mœurs de cet âge. Le rang d'Eumée n'eſt point bas; c'eſt un homme de confiance, un ſerviteur dont la charge eſt importante, Les Intendans des troupeaux étoient des hommes conſidérables, comme on le voit dans l'Ecriture. Les troupeaux faiſoient en ce tems la richeſſe.

Il y a beaucoup d'art dans la maniere dont Minerve apprend à Ulyſſe qu'il eſt dans l'Iſle d'Ithaque. Elle en fait une deſcription à peu près géographique, mais elle en ſupprime le nom, & le tient toujours dans une ſuſpenſion agréable au Lecteur; il prête l'oreille à chaque ſyllabe, & ce n'eſt qu'à la fin du diſcours que Minerve nomme cette Iſle d'une maniere indirecte.

*Fuſſent-ils trois cents, je les attaque tous.* On ne s'étonnera pas après cela qu'Ulyſſe, avec le ſecours de Minerve, & ſoutenu de ſon fils, & de deux de ſes domeſtiques, vienne à bout des pourſuivans, qui ſont bien moins de trois cents. Voilà comment Homere fonde la vraiſemblance de la défaite des pourſuivans. Les anciens ont remarqué que ce n'eſt point une hyperbole. C'eſt

ce même Ulyſſe qui, dans l'Iliade, reſté ſeul après la déroute des Grecs, ſoutient tout l'effort des bandes Troyennes dont il eſt enveloppé, les attaque, en fait un grand carnage, & tout bleſſé qu'il eſt, ſe bat en retraite, fait mordre la pouſſiere aux plus hardis, & donne le tems à Ajax de venir le dégager. Homere enſeigne ici qu'un homme aſſiſté par un Dieu, eſt ſûr de triompher de toutes les forces humaines.

## *ARGUMENT DU CHANT XIV.*

Ulyſſe prend le chemin de la maiſon d'Eumée. L'état où il trouve ce ſerviteur fidele ; le bon accueil qu'il en reçoit ; leur entretien. Ulyſſe raconte ſes aventures, toutes ſuppoſées. Sacrifice d'Enmée, où il demande le retour d'Ulyſſe. La nuit eſt froide : petite hiſtoire d'Ulyſſe pour obtenir un manteau. Vigilance d'Eumée.

## *CHANT XIV.*

LE héros s'éloignant du port, ſuit à travers les monts ombragés de forêts, le ſentier roide & raboteux que lui montra Pallas, pour arriver à la demeure du Chef des Paſteurs, le vertueux Eumée, qui, de tous les ſerviteurs du Roi, conſervoit avec le plus de vigilance les biens de ſon maître. Il le trouve aſſis à l'entrée d'une habitation ſpacieuſe, ſur une colline haute & iſolée.

Sans le ſecours de la Reine ni du vieux Laërte, & pendant l'abſence du Roi, ce fidele ſerviteur avoit élevé de ſes épargnes ce bâtiment pour lui & ſes troupeaux. Il le forma de roches tirées des carrieres, entoura la maiſon d'une grande cour, la termina d'une haie d'épines, qu'étayoient, en tout ſon contour, des poteaux nombreux & ſerrés, chênes dépouillés avec un rude travail, par ſes mains, de leur noire écorce. Dans cette cour, il conſtruiſit l'une à côté de l'autre, douze étables profondes; chacune, au déclin du jour, reçoit cinquante femelles de l'animal dont le gland eſt la pâture; les mâles paſſent la nuit dans les champs; leur nombre eſt bien diminué par les amans de Penelope, auxquels Eumée eſt contraint d'envoyer, chaque jour, pour leurs feſtins, la plus graſſe victime de ſes troupeaux floriſſans. Il ne compte plus que trois cents ſoixante

verrats. Tels que des lions, quatre dogues fideles, élevés par ce Chef des paſteurs, veillent ſans ceſſe à la garde des troupeaux. En ce moment, il eſt occupé à découper la peau colorée d'un taureau pour s'en former des bottines. Déjà les pâtres alloient çà & là vaquer à leurs devoirs ; trois d'entr'eux conduiſoient à différens pâturages les troupeaux raſſemblés ; le quatriéme, par ſon ordre, menoit à la ville le porc ; tribut ordinaire qu'il étoit forcé de livrer à ſes nouveaux maîtres, & dont la chair ſucculente, après avoir fumé dans leurs ſacrifices, devoit charger leurs tables.

Tout-à-coup les dogues à la voix terrible, appercevant Ulyſſe, ſe précipitent ſur lui en faiſant retentir les airs de leurs aboiemens forcenés. Ulyſſe recourt à la ruſe ; il s'aſſied ; ſon bâton eſt jeté à terre. Cependant, même en ſon domicile, il alloit être victime de leur rage, ſi le Chef des paſteurs ne ſe fût

élancé hors de la porte ; la peau qu'il tenoit échappe de ſes mains ; il gourmande à grands cris ces animaux aboyans, & les diſperſe enfin à coups répétés de pierres. Puis s'adreſſant au Roi : » O vieillard ! dit-il, combien il s'en eſt peu fallu qu'à ma porte tu n'aies été déchiré par ces dogues ! quels n'euſſent pas été mon opprobre & ma douleur ! Et cependant les Dieux ont offert aſſez de matiere à ma triſteſſe & à mes gémiſſemens. Je conſume ici ma vie à regretter & à pleurer un maître, que ſes vertus égaloient aux Immortels ; je donne les ſoins les plus aſſidus à ſes troupeaux, je les engraiſſe pour la table ſomptueuſe de ſes plus mortels ennemis, pendant que lui-même, privé peut-être de nourriture, parcourt les villes & les champs de peuples barbares ; hélas ! ſait-on ſi le ſouffle de ſa vie n'eſt pas éteint, ſi le ſoleil luit encore à ſes regards ? Mais, bon-homme ! approche, ſuis-moi dans

ma maiſon ; après avoir ſoulagé ta faim & ta ſoif, tu m'apprendras quel eſt ton pays, & de quel poids d'infortunes tu es à ton tour chargé par le ſort. «

En achevant ces mots, il le précede pour l'introduire dans ſa maiſon. A peine y ſont-ils entrés, qu'il entaſſe à terre des feuilles tendres, ſur leſquelles il étend la peau vélue d'une chevre ſauvage ; il le fait aſſeoir ſur cette couche molle, favorable au repos. Ulyſſe charmé de cette réception amicale : » O mon hôte ! lui dit-il, que Jupiter & tous les Immortels, en récompenſe de cet accueil qui annonce ton bon cœur, t'accordent ce qui flatteroit le plus tes deſirs ! «

Sage & vénérable Eumée ! tu lui répondis. » Etranger ! je commettrois un crime impardonnable ſi je recevois mal celui qui vient ici chercher un aſyle, ſa condition fût-elle encore inférieure à la tienne. Tous les voyageurs & tous les pauvres ont Jupiter pour guide. Les dons

dons que je puis leur offrir ſont bien légers ; toutefois les dons légers ne laiſſent pas de ſoulager & de réjouir. Voilà tout ce qu'on peut exiger de la part de ſerviteurs, comme nous, toujours craintifs, ſoumis à des maîtres jeunes & tyranniques. Les Dieux ont fermé le retour à celui qui, je puis le dire, me chériſſoit ; il m'eût donné une belle habitation, quelque opulence, une femme dont on m'auroit envié la main ; enfin il m'eût accordé tous les bienfaits que peut attendre d'un bon maître un ſerviteur affectionné dont le labeur, comme le mien, a été aſſidu, & béni du ciel ; oui, la conſtance & le ſuccès de mes ſoins m'euſſent fait obtenir tous ces avantages de l'affection libérale de ce Prince, s'il eût eu le bonheur de parvenir à la vieilleſſe dans ſon palais. Mais hélas ! il eſt mort. Ah ! que ne périt juſqu'à la racine la race de cette Helene, qui précipita tant de grands perſonnages

dans les enfers ! car celui dont je te parle, a couru venger la gloire d'Agamemnon, livrer de nombreux combats dans les champs de la fameuſe Troie. «

Il dit, & relevant ſa tunique à ſa ceinture, il ſe hâte d'aller dans une de ſes étables ; il en apporte deux jeunes porcs, les ſacrifie l'un & l'autre, les fait paſſer ſur la flamme, & les ayant partagés, il en charge les dards, qu'il préſente aux charbons ardens, & bientôt il ſert à Ulyſſe les viandes fumantes, qu'il a ſaupoudrées de fleur de farine. Il mêle à l'onde dans ſa coupe de hêtre la douce liqueur du vin, & ſe plaçant en face du héros, il l'invite à participer au repas.

» Etranger ! nourris-toi de la chair de ces jeunes victimes, deſtinées aux ſerviteurs ; les verrats que nous engraiſſons avec ſoin, ſont réſervés pour les amans de la Reine, ces hommes qui ont banni de leurs cœurs la compaſſion, & qui ne redoutent point la vengeance du ciel.

Cependant les Dieux haïſſent la violence ; ils n'honorent & ne récompenſent que la ſageſſe & l'équité. Les pirates & les conquérans qui ont dévaſté des rives étrangeres, & qui, favoriſés de Jupiter tonnant, ſont retournés heureuſement dans leurs demeures, avec leurs vaiſſeaux chargés d'un riche butin, ne peuvent cependant étouffer au fond de leurs ames le remords & une terreur ſecrette de la vengeance divine. Il faut que nos Chefs aient appris d'une maniere ſûre quelque nouvelle, pour nous bien ſiniſtre, que la voix d'un Dieu leur ait annoncé la mort du héros que nous regrettons, puiſqu'au lieu de reſter dans le ſéjour de leurs peres, & de ſuivre, en recherchant la Reine, les loix de la juſtice & de l'honneur, ils démembrent & ruinent tout cet héritage, ſans remords, ſans aucune ombre de retenue. Autant que Jupiter fait naître de jours & de nuits, ils immolent pour leurs

fêtes, non une ou deux, mais un grand nombre de victimes; le vin, qui ne ceſſe de ruiſſeler dans leurs coupes, va tarir; en un mot, tout eſt au pillage. Car apprends que le Prince qu'ils dépouillent jouiſſoit de richeſſes immenſes; celles de vingt des plus puiſſans Chefs d'Ithaque & du continent voiſin, les eût-on réunies, n'euſſent point égalé ces richeſſes. Je vais te les faire connoître. Il a dans les champs d'Epire douze troupeaux de bœufs, douze troupeaux de brebis, autant de porcs, autant de chevres. Ils ſont gouvernés par des étrangers & par d'anciens & fideles paſteurs. Il a, dans l'Iſle d'Ithaque, onze grands troupeaux de chevres; ils paiſſent ſous les yeux de pâtres robuſtes, en des prairies éloignées de ces lieux. Il ne ſe paſſe aucun jour qu'on ne choiſiſſe en chacun de ces troupeaux l'animal le mieux nourri pour l'amener à nos Chefs. Et moi, qui ſurveille avec fidélité les pâtres des ver-

rats, mon ſort n'eſt pas meilleur, je vois renaître chaque jour l'obligation de parcourir d'un œil attentif tous mes troupeaux, afin de prendre la plus graſſe victime, & de la livrer à mes nouveaux maîtres. «

Il dit. Ulyſſe, en ſilence & avec rapidité, ſoulageoit ſa faim aiguë, tandis qu'il méditoit au fond de ſon ame la perte de ces uſurpateurs. Après que ce Chef a renouvellé ſes forces, Eumée prend ſa coupe, & l'ayant remplie de vin, il la préſente à Ulyſſe. Ulyſſe la reçoit, ravi d'un ſi bon accueil. Alors s'adreſſant à ſon hôte: » Ami! dit-il, quel eſt cet homme que tu me dépeins ſi riche & ſi vaillant, & qui eut le bonheur de t'acheter pour te confier la garde de ſes troupeaux? Il ſacrifia, dis-tu, ſes jours à la gloire des Atrides. Donne-moi quelques détails à ſon ſujet, pour voir ſi je ne l'aurois point connu. Les Dieux ſavent ſi

je ne l'ai pas rencontré, & ſi je ne pourrois point t'apprendre ſon deſtin. J'ai parcouru bien des contrées. «

» O bon vieillard! répond le Paſteur, déſormais aucun voyageur, eût-il porté ſes pas ſur toute la terre, & vînt-il nous annoncer le retour de cet infortuné, ne gagneroit la confiance de Penelope ni de ſon fils. Il eſt ſi ordinaire à ceux dont la vie eſt errante de forger des fables pour obtenir un aſyle! Tous les étrangers que le ſort conduit à Ithaque, admis en préſence de ma maitreſſe, la flattent d'une eſpérance illuſoire. Elle les reçoit avec l'empreſſement le plus amical, & ne ceſſe de leur adreſſer des queſtions, non ſans verſer, à chaque inſtant, un torrent de larmes, douleur bien naturelle à une femme dont l'époux a péri dans une contrée étrangere. Toi-même peut-être, bon-homme! tu te permettrois, dans ton extrême indigence, quelque exagération, quelques traits

qui rendroient ton récit fabuleux, pour obtenir une tunique, pour être couvert d'un meilleur manteau. Mais ſans doute les animaux voraces du ciel & de la terre ont fait leur pâture de cet infortuné; il ne reſte de lui que ſes oſſemens; ſon ame a depuis long-tems fui de ſes levres; ou, dévoré dans l'océan par des monſtres marins, ſes os, jetés ſur le rivage, ont diſparu ſous l'amas des ſables. Telle a été ſa fin, & il laiſſe tous ſes amis, & moi plus qu'aucun d'eux, enſévelis dans les plus profonds regrets. Non, duſſé-je parcourir la terre, je ne trouverai jamais un ſi bon maître; je regrette moins la maiſon où s'ouvrirent mes yeux, le pere & la mere qui donnerent les plus tendres ſoins à mon enfance. Le deſir de les revoir m'arrache ſouvent des larmes abondantes; cependant je ſuis moins conſumé de ce deſir, que de celui de jouir une fois ſeulement de la préſence de mon

cher Ulyſſe, diſparu, hélas! pour jamais. Je me reproche, ô étranger! bien qu'il ne m'entende pas, de ne le déſigner que par ſon nom, ſans lui rendre du cœur & de la voix un tribut de reſpect; il me donnoit trop de marques de ſon attachement; mon bonheur eſt ſon ouvrage; ſon nom, malgré une ſi longue abſence, ne ſort point de mes levres, ſans être accompagné du titre vénérable de pere. «

» Ami! dit ce Chef, maître des mouvemens de ſon cœur, quoique tu t'obſtines à rejeter l'eſpoir de ſon retour, & qu'aucun témoignage ne parvienne à porter la conviction dans ton eſprit, je te jure (ce ne ſont pas là de vaines paroles) je te jure qu'Ulyſſe doit bientôt reparoître en ces lieux. Que ma récompenſe pour cette heureuſe nouvelle ſoit prête tout à l'heure; dès qu'il aura mis le pied dans ſon palais, tu me couvriras d'une belle tunique, d'un riche manteau. Juſqu'à

ce tems, quelle que ſoit mon indigence, je refuſe tes dons. La mort ne m'eſt pas plus odieuſe que celui qui, ſéduit par la miſere, a la baſſeſſe de forger des menſonges flateurs. J'atteſte le Maître des Dieux; j'atteſte cette table hoſpitaliere, & ce foyer ſacré d'Ulyſſe où le ciel m'a conduit, que tu verras l'entier accompliſſement de mes paroles. Oui, cette année ne s'écoulera point qu'Ulyſſe ne ſoit de retour; tu es bien près de le revoir; à la fin de ce mois, ou au premier jour du ſuivant, il ſe montrera dans ſa demeure, & punira ceux qui ont l'inſolence d'outrager ſon épouſe & ſon fils. «

Illuſtre Eumée! chef des bergers! tu lui fais cette réponſe. » Vieillard! j'en ſuis bien aſſuré, je n'aurai pas à te récompenſer pour ces heureuſes nouvelles; Ulyſſe ne reviendra point dans ſon palais. Vuide ta coupe en repos, & nous occupant de tout autre objet, ne ré-

veille plus ce ſouvenir en mon eſprit ; une vive douleur déchire mon ſein chaque fois qu'on me parle de ce Roi ſi bon, ſi vénérable. Laiſſons-là les ſermens : ah ! plût au ciel qu'Ulyſſe reparût ! il combleroit mes vœux les plus ardens, ceux de Penelope, & du vieux Laërte, & de ce jeune Telemaque, qui ſemble né des Immortels. Mais en ce moment une nouvelle inquiétude me dévore ; des larmes coûlent du fond de mon cœur ; je tremble pour le ſort de ce fils d'Ulyſſe, ce jeune Telemaque même. Hélas ! les Dieux l'élevoient comme un rejeton fortuné ; & je me flattois qu'un jour, occupant une place diſtinguée parmi les héros, il ne ſeroit pas inférieur à ſon pere, dont il nous offroit la vive image, & que ſes faits & ſa prudence, comme ſa beauté, nous raviroient en admiration. Cependant un Dieu ennemi ou un mortel perfide a faſciné ſon eſprit ſi droit. Ce jeune hom-

me s'expoſant ſur les mers, a couru dans Pylos pour apprendre en ce pays lointain le ſort de ſon pere; nos Chefs hautains lui dreſſent de ſecrettes embûches à ſon retour, & veulent qu'avec lui toute la race du divin Arcéſius diſparoiſſe de l'Iſle d'Ithaque. Détournons notre penſée de ce triſte ſujet, puiſque nous ne pouvons le ſecourir; peut-être périra-t-il; peut-être auſſi qu'échappant de ces piéges, il aura pour appui le bras puiſſant de Jupiter. Parle-moi, vieillard! de tes propres malheurs, & ſans rien déguiſer, ſatisfais le deſir que j'ai de te connoître. Quel es-tu? quelle eſt ta patrie? qui t'a donné le jour? On ne franchit pas à pied l'eſpace qui nous ſépare des autres peuples: quel vaiſſeau, quels fameux nochers t'ont conduit dans l'Iſle d'Ithaque? »

Telles ſont ſes queſtions. Le fin Ulyſſe prend ainſi la parole. » Je n'omettrai rien pour ſatisfaire à tes demandes; mais

quand même, ayant en abondance des vivres & le miel des vendanges ; nous reſterions une année entiere aſſis dans cette cabane, ſans interrompre notre entretien, tandis que d'autres vaqueroient à nos travaux, ce tems ſuffiroit à peine pour épuiſer le récit de toutes les peines & de tous les malheurs, qui, par la volonté des Immortels, ont fait le trouble de ma vie.

Je vis le jour dans l'Iſle ſpacieuſe de Crête, & mon pere étoit riche & puiſſant. J'étois entouré de freres, iſſus d'un légitime hymenée ; moi, je ſuis fils d'une étrangere, qu'il acheta. Mais mon rang n'étoit pas diſtingué du leur dans la maiſon du rejetton d'Hylacis, Caſtor ; c'étoit là le nom de mon pere. Ses dignités, ſes richeſſes & ſes enfans lui attiroient de la part des Crêtois l'hommage qu'on rend aux Dieux. Toutefois les deſtins le conduiſirent bientôt dans la demeure de Pluton. Mes freres, remplis d'orgueil

& de dureté, ſe partagerent, par les loix du ſort, ſes vaſtes domaines; ma ſituation fut très-bornée; une humble maiſon & un bien très-léger, voilà tout ce qu'ils me laiſſerent. Cependant l'hymen me fit entrer dans une des premieres familles de cette Iſle, avantage que je ne dus qu'à moi-même; mon extérieur n'étoit pas mépriſable, & je n'étois pas ſans renom du côté de la valeur. Aujourd'hui l'âge & le malheur m'ont tout ravi. Néanmoins ſi tu me conſideres avec attention, je me flatte que, par le chaume, comme on dit, la moiſſon à tes yeux — car, hélas! je plie ſous le faix d'infortunes accumulées. Mars & Minerve m'avoient animé d'une audace guerriere & d'une force terrible. Plaçois-je, dans une embuſcade, des hommes d'une vaillance éprouvée? que la mort hideuſe parût ſous toutes ſes formes, je ne la voyois point, ce n'étoit pas à moi de

trembler. Loin de tous les miens, je volois le premier à l'attaque, & avant qu'aucun d'eux me ſuivît, déjà mon javelot terraſſoit l'ennemi fuyant devant mes pas. Tel je fus dans les champs de la guerre. Toute autre occupation étoit ſans charme à mes yeux; les travaux de la campagne, les ſoins domeſtiques, ni même le plus doux, celui d'élever des rejetons floriſſans, ne pouvoient me captiver. Les navires armés, les javelots luiſans, les longues flêches, les glorieux combats, tous objets que tant de mortels ne regardent qu'en friſſonnant d'horreur, enchantoient mon ame, ſentimens que les Dieux m'avoient inſpirés; car celui-ci eſt entraîné par un attrait, celui-là par un autre. Avant que les fils de la Grece euſſent vogué vers Troie, l'on m'avoit déjà vu neuf fois à la tête de flottes guerrieres, & mon opulence avoit été le fruit de mes entrepriſes. Comme Chef, je choiſiſſois

le plus noble butin, & participois encore à celui que diſtribuoit le ſort. Ainſi ma maiſon en peu de tems avoit acquis de la ſplendeur, & j'étois célebre & honoré parmi les Crêtois.

Jupiter ouvre enfin cette route fatale qui devoit coûter tant de héros à la Grece; je ſuis nommé avec le grand Idomenée pour commander notre flotte qui voloit vers Ilion; je voulois en vain refuſer cet honneur; aiſément la voix du peuple ternit la gloire d'un guerrier. Nous ſoutenons neuf années de ſanglans combats; enfin nous renverſons Troie, & nous reprenons ſur l'océan la route de notre patrie; mais les Dieux diſperſent notre flotte. Pour moi, hélas! Jupiter me réſervoit à de plus grands malheurs. A peine ai-je revu la Crête, & goûté la ſatisfaction de me délaſſer de mes longs travaux, & d'être entouré de mon épouſe, de mes fils & de mes ſerviteurs, que je céde au deſir

qui me ſollicite de voguer vers l'Egypte avec d'illuſtres compagnons. J'équipe neuf vaiſſeaux ; on ſe hâte, on ſe raſſemble à mes ordres. Nous paſſons ſix jours dans les feſtins ; les victimes fumantes chargent les autels des Dieux, & les tables des conviés. Enfin nous nous embarquons, & nous éloignant de la Crête au ſoufle heureux & ſerein de Borée, nous voguons auſſi doucement que ſi nous nous abandonnions au cours d'un fleuve paiſible. Pleins de vigueur & de ſatisfaction, nous nous repoſons ſur le tillac, guidés par le vent & par le pilote. Cinq jours s'écoulent, & atteignant avec tous mes navires les belles eaux dont l'Egyptus fertiliſe un pays étendu, je fais jeter les ancres. Là, j'ordonne aux miens de ne pas s'écarter de la flotte ; & j'envoie pluſieurs d'entr'eux ſur les hauteurs pour découvrir ces contrées.. Ils ſe livrent aux mouvemens d'un courage féroce, pillent les campagnes,

campagnes, maſſacrent les villageois, entraînent dans l'eſclavage les femmes & les enfans. A ce tumulte, aux cris des malheureux qui retentiſſent dans la ville voiſine, le rivage, dès les premiers rayons de l'aurore, eſt couvert de guerriers, de chars, des éclairs que darde l'airain brillant. Le Dieu du tonnerre envoya la Terreur & la Fuite parmi mes coupables compagnons; leur valeur eſt anéantie; aucun ne réſiſte, ils ſont enveloppés de toutes parts; furieux, l'ennemi les immole en foule, précipite le reſte dans un dur eſclavage. Alors il ne me reſtoit plus qu'un ſeul parti pour échapper à la mort ou aux fers; Jupiter fléchit mon fier courage. Hélas! avant ce tems que ne tombai-je ſur cette rive! l'avenir ne me réſervoit que des malheurs. Je dépouille mon front du caſque, j'abandonne mon bouclier, & jetant un javelot inutile, je m'avance en ſuppliant vers le char du Roi; mes regards l'implorent. Touché

de compaſſion, il me donne la vie, & même il me fait monter ſur ſon char, & conduit un infortuné dans ſon palais. Les ſoldats qui nous ſuivoient en foule, animés d'une rage terrible, ſe précipitoient ſouvent contre moi, faiſant briller la pointe de leurs dards, & brûlant de l'enfoncer dans mon ſein. Mais le Roi réprime leurs tranſports, & reſpecte Jupiter, le défenſeur des droits de l'hoſpitalité & de l'innocence, & le vengeur des forfaits. Là, je vis s'écouler ſept années; & comblé de préſens, je raſſemblai de grandes richeſſes. Quand le vol du tems eut amené la huitiéme année, il vint un Phénicien, fourbe inſigne, artiſan du malheur d'une foule de mortels. Ses ruſes ourdies avec un art impénétrable, m'engagent à le ſuivre dans la Phénicie, où étoient ſa maiſon & ſes biens. Je demeure chez lui durant toute une année. Le ſoleil ayant recommencé ſon cours, il me propoſe de

l'accompagner en Lybie, feignant de ne pouvoir ſe paſſer de mon ſecours pour former la cargaiſon de ſon vaiſſeau; l'impoſteur avoit réſolu de faire un trafic de ma liberté, & de s'emparer de mes biens. De tems en tems un trait de lumiere éclairoit mon eſprit; & toutefois je ne ſais quel ſort fatal me réduiſit à la néceſſité de le ſuivre. Voilà donc notre vaiſſeau qui, ſous un ciel ſerein, & au ſoufle heureux de Borée, court ſur l'humide plage, & côtoie les bords de la Crête ma patrie. Hélas! je la revoyois; Jupiter cependant méditoit la perte de mes compagnons. Dès qu'éloignés de cette Iſle, nous ne voyons plus que le ciel & l'onde, ce Dieu raſſemble ſur notre vaiſſeau de noires nuées; la mer s'émeut, couverte de la nuit; Jupiter tonne, & lance ſa foudre ſur le vaiſſeau; frappé par ce bras, il tourne avec plus de rapidité qu'un tourbillon; tout eſt ſoufre & fumée; à ce choc, la troupe

entiere de mes compagnons eſt précipitée dans les eaux, & l'on voyoit ces malheureux, ſemblables à des oiſeaux marins, combattans les vagues autour du navire; mais ce Dieu les ravit pour jamais à leur patrie; ils ſont engloutis. J'allois ſubir la même deſtinée, & j'étois dans la plus horrible détreſſe, lorſque Jupiter amene, met en mes mains le long mât du vaiſſeau, & m'arrache à la mort. Entrelacé étroitement autour de ce mât, je m'abandonne à la tempête furieuſe; je ſuis, durant neuf jours, balotté par les vents & l'onde; enfin, au milieu de la plus ſombre nuit, une vague forte & roulante m'entraîne, & en ſe retirant, me laiſſe ſur les terres des Theſprotes. Le héros Pheidon, leur Roi, m'accorde un généreux aſyle; ſon fils me trouve couché ſur la rive, mourant de froid & de fatigue; il releve un infortuné; il me conduit, en ſoutenant mes pas chancelans, dans le palais

de ſon pere, & me décore de beaux vêtemens. C'eſt là que j'entendis parler d'Ulyſſe; le Roi me dit lui-même qu'il venoit de le recevoir avec une tendre amitié, comme ce héros ſe rendoit vers ſa patrie. Il me montra toutes les richeſſes qu'Ulyſſe avoit acquiſes dans ſes courſes, & laiſſées dans ce palais; or, airain, fer ouvragé, richeſſes aſſez conſidérables pour ſoutenir avec éclat une famille illuſtre juſqu'à la dixiéme génération. Il ajouta que ce Chef étoit allé à Dodone, pour conſulter le Chêne miraculeux dont le front eſt caché dans les nues, pour recevoir de lui la réponſe de Jupiter, ſavoir ſi ce Dieu vouloit qu'après une ſi longue abſence il entrât ouvertement, ou ſans ſe faire connoître, dans ſon Ithaque chérie. En offrant les libations aux Dieux, Pheidon me jura que déjà le navire & les rameurs qui devoient ramener ce Chef dans ſa terre natale, étoient prêts au départ. Mais je n'atten-

dis pas ce tems : il ſaiſit à ma priere, pour me renvoyer, l'occaſion d'un navire des Theſprotes qui faiſoit voile vers Dulichium, & ordonna que l'on me remît fidélement entre les mains du Roi Acaſte. Mes compagnons cependant formerent contre moi une trâme perfide, & je retombai dans le gouffre de l'infortune. Dès que la nacelle a pris ſon vol ſur l'océan, & que la terre a diſparu, je vois naître l'horrible jour de l'eſclavage; ils me dépouillent de mon manteau, de ma tunique, & me donnent ces vêtemens, ou plutôt, comme te le diſent tes propres regards, ces vils haillons. Nous mouillons le ſoir aux côtes d'Ithaque : ils m'attachent au mât du navire, & deſcendant ſur la rive, ils prennent leur repas. Mais les Dieux, ſans peine, rompent mes liens. La tête envelopée de mes vêtemens, je me coule hors du vaiſſeau le long du gouvernail, & poſant doucement ma poitrine ſur l'onde,

je nage avec rapidité. Bientôt j'échappe à mes cruels ennemis, & montant ſur le rivage, je me traîne en rampant ſous un buiſſon épais, où je m'étends & demeure caché. Ils me cherchent de toutes parts en frémiſſant de rage : mais enfin ne jugeant pas à propos de s'enfoncer dans l'Iſle, ils ſe rembarquent; & les Dieux qui m'ont dérobé à leurs regards, & qui ſans doute veulent encore prolonger ma vie, me conduiſent dans la cabane d'un homme vertueux. «

Eumée ! ces paroles, accompagnées d'un ſoupir, ſortirent alors de tes levres. » Ah ! le plus malheureux des étrangers ! combien tu as touché mon cœur par le récit de tant de courſes & de revers ! Mais ce que tu m'as dit d'Ulyſſe eſt incroyable; tu ne me le perſuaderas jamais; pourquoi, ſur ce point, manquer aux égards que tu me dois ? Qu'eſt-ce qui t'oblige, bon & reſpectable vieillard ! à nous conter des fables

inutiles ? Je ſais trop ce qui en ſera du retour de mon cher maître ; il eſt l'objet de la haine de tous les Dieux. O que n'eſt-il tombé ſous les murs de Troie ! ou, après avoir terminé cette guerre, que n'a-t-il expiré entre les bras des ſiens ! nous l'aurions pleuré ſur un ſuperbe monument que lui eût érigé la Grece ; ſa gloire, dans tout ſon éclat, eût été tranſmiſe à ſon fils. Les cruelles Harpies l'ont ravi de la terre. Pour moi, j'en ſuis ſi déſolé, que je me confine auprès de mes troupeaux ; je ne vais plus à la ville, à moins que la ſage Penelope ne m'appelle pour m'entretenir, quand on vient lui donner quelques nouvelles de ſon époux. Arrive-t-il ici un étranger ? tous l'environnent en foule, tous l'interrogent avidement, tant ceux qui pleurent la longue abſence du Roi, que ceux qui s'en réjouiſſent, & diſſipent impunément ſes richeſſes. Mais je ſuis las de me conſumer en ces vaines

recherches, depuis que j'ai été abuſé par les récits d'un Etolien, qui, proſcrit pour un meurtre, errant ſur toute la terre, arriva enfin dans ma cabane, où, touché de ſes malheurs, je m'empreſſai à lui accorder un aſyle. Il me fit les plus magnifiques promeſſes, me dit avoir vu ce héros chez Idomenée, dans l'Iſle des Crêtois, radoubant ſes vaiſſeaux, briſés par les tempêtes; il me jura que nous le verrions reparoître vers la fin de l'été, ou, au plus tard, à l'entrée de l'automne, avec d'immenſes richeſſes, & qu'il ramèneroit tous ſes braves compagnons. Toi, vieillard, chargé de tant d'infortunes! toi qu'un Dieu conduiſit dans ma demeure! ne cherche point, pour adoucir mes chagrins, à me flatter par des impoſtures. Ce n'eſt point là ce qui pourra m'engager à te bien accueillir & à te reſpecter; je crains Jupiter, l'apui des étrangers, & je compâtis à tes diſgraces. «

» Jamais cœur ne fut, plus que le tien, fermé à la perſuaſion, repartit le ſage Ulyſſe ; tu ne te laiſſes donc ébranler ni par mes aſſurances ni par mes ſermens ! Faiſons un traité ; que les Dieux de l'Olympe en ſoient les arbitres. Si ton maître reparoît, tu me donneras une tunique, un manteau, & tu m'enverras à Dulichium, où j'aſpire à me rendre. S'il demeure abſent, que tes ſerviteurs, par ton ordre, me précipitent dans un abîme, du haut de cette roche eſcarpée, & déſormais les indigens que tu recevras ne recourront plus à l'impoſture. «

» Etranger ! dit le généreux Paſteur, ah ! j'établirois ſolidement le renom de ma vertu parmi les hommes de notre âge, ainſi que des âges ſuivans, ſi, après t'avoir conduit ſous mon toit, & reçu avec amitié, je répandois ton ſang, & te privois du ſouffle précieux de la vie ! Après une action ſi barbare, je ſerois fort digne de préſenter mes vœux au fils de Sa-

turne ! Mais voici l'heure du repas : pourquoi mes compagnons tardent-ils à paroître ? qu'ils viennent à cet inſtant ; je veux qu'en ce jour un feſtin égaie ma cabane. «

A peine a-t-il achevé ces paroles, que les paſteurs arrivent avec leurs troupeaux. L'habitation entiere retentit avec éclat des cris confus, prolongés & tumultueux de ces animaux qu'on fait rentrer dans leurs étables, & qui ſe preſſent d'y chercher le repos.

Alors le Chef des Paſteurs élevant la voix : » Amenez promptement ici, leur dit-il, le porc le mieux nourri de tout le troupeau : que j'offre un ſacrifice aux Dieux en faveur de cet hôte venu de contrées ſi lointaines, & qu'en même tems nous ranimions un peu nos forces & notre courage, nous qui depuis longtems ſoutenons le faix de tant de ſoucis & de peines, en veillant ſans relâche à ces troupeaux, tandis que d'injuſtes étran-

gers blaſphemant leur Roi, dévorent impunément & en paix tout notre labeur. «

Ayant ainſi parlé, il s'arme d'une hache peſante, & fend, pour le ſacrifice, un tronc gros & noueux de chêne. Les bergers lui amenent l'animal le plus gras du troupeau, un porc de cinq ans, & le placent auprès du foyer. Le pieux Eumée ne met pas en oubli les Dieux. Il commence le ſacrifice, jete dans les flammes le poil enlevé de la tête de la victime, & demande à haute voix & avec ardeur à tous les Immortels de ramener enfin le ſage Ulyſſe dans ſon palais. Puis il leve le bras armé d'un gros rameau du chêne fendu par ſes mains; il meſure le coup, & frappe; ſoudain la victime tombe expirante; les autres bergers l'égorgent, la font paſſer par les flammes, & la partagent. Eumée range ſur la graiſſe dont il a enveloppé l'offrande, des lambeaux de tous les membres, & après l'avoir couverte de fleur

de farine, il l'embrâſe. Les dards ſont chargés des chairs de la victime; elles ſont attendries par la flamme, & bientôt préſentées dans des baſſins ſur la table. Le Chef des bergers, qui chérit l'équité, ſe leve pour diſtribuer lui-même les viandes. Il forme d'une main pure ſept parts; la premiere eſt offerte, avec des vœux, aux Nymphes; la ſeconde à Mercure, fils de Maia. Ses trois bergers & lui participent auſſi à ce feſtin, après qu'Ulyſſe a reçu de ſa main la plus honorable part, l'énorme dos de la victime. Le Roi charmé de cette marque de reſpect : « Puiſſes-tu, ô Eumée ! s'écrie-t-il, être chéri de Jupiter, autant que tu l'es de moi, pour l'accueil que tu me fais & la déférence que tu me témoignes, malgré l'état miſérable où m'a précipité le ſort ! «

» Jouis, mon ami malheureux, lui répond le bon Eumée, jouis de ce que je puis t'offrir; ouvre ton cœur à l'allégreſſe. Jupiter, dont le pouvoir eſt

illimité, & qui gouverne les événemens, nous diſpenſe tour à tour le bonheur & l'infortune. «

Il dit, jete dans les flammes les prémices en l'honneur des Immortels, & ayant fait les libations, il met la coupe entre les mains d'Ulyſſe, aſſis à ſon côté. Le pain eſt diſtribué par Meſaule, eſclave que, ſans le ſecours de Penelope ni du vieux Laërte, il avoit acheté des Taphiens, depuis le départ de ſon maître.

Après qu'ils ont banni la faim & la ſoif, & dès que l'eſclave a deſſervi, ils ſe rendent à leurs couches. Au jour ſuccede une nuit froide & ſombre. Jupiter, durant toute cette nuit, verſe du ciel de longs torrens; le vent qui, chargé de vapeurs, part de l'occident, ſifle dans les airs. Ulyſſe veut éprouver encore Eumée, & voir ſi, ſe dépouillant pour lui, il ne lui donneroit point, pour le garantir du froid, un bon manteau, ou s'il n'ordonneroit pas à quelqu'un des

ſiens de rendre cet office à un vieillard qu'il combloit d'attentions & de ſoins.

» Eumée, dit-il, & vous tous mes amis ! écoutez-moi, je me permettrai un peu de vanterie; le vin, qui nous met en délire, ſera mon excuſe; quand il l'ordonne, le plus ſage chante ſans fin, ſe livre, avec peu de décence, aux ris, à la danſe; cette liqueur arrache du fond de ſon cœur bien des ſecrets & des paroles qu'il eût mieux fait d'y renfermer. Je vais enfin laiſſer un champ libre à mes propos; & puiſque je n'ai pu mettre un frein à ma langue, qu'elle pourſuive. Ah ! que ne plaît-il aux Dieux de me rendre la jeuneſſe & la vigueur que je poſſédois au tems où nous dreſſions une embuſcade aux Troyens ſous leurs remparts ! Les Chefs de l'entrepriſe étoient Ulyſſe, Menelas, & moi; par leur choix, j'eus l'honneur de partager ce commandement. Arrivés près de ces hauts murs, nous nous coulons entre l'épaiſſeur des

brouſſailles & des joncs qui bordoient un terrein marécageux ; couverts de nos armes, nous y demeurons couchés. Tout-à-coup, dans une affreuſe nuit, le froid Borée s'éleve ; une pluie menue tombe, gele en arrivant à terre ; nos corps ſont hériſſés d'un givre épais, engourdiſſant ; autour de nos boucliers, croît un cryſtal de glace. Tous mes compagnons, enveloppés de leurs manteaux, & ayant le bouclier ſur l'épaule, goûtoient un ſommeil paiſible. Moi, inſenſé que j'étois ! j'avois laiſſé mon manteau dans ma tente, ne prévoyant pas que la nuit dût être ſi glacée ; je n'avois que ma tunique, ma ceinture, & mes armes. A la troiſiéme veille de la nuit, lorſque les aſtres commençoient à pencher vers leur déclin, je friſſonne avec violence ; je touche légerement du coude le fils de Laërte, qui dormoit près de moi ; ſoudain éveillé, il me prête l'oreille.

» Généreux & prudent Ulyſſe ! dis-je, bientôt

bientôt je ne ſerai plus parmi les vivans; l'horrible froid me tue; je ſuis dénué de manteau ; un Dieu trompeur m'induiſit à ne revêtir qu'une tunique ; mes membres ſont entierement roidis ; plus d'eſpoir ; avant le jour, le dernier ſoufle part de mes levres. «

Ulyſſe montrant toujours cette ame fertile en reſſources, ſoit dans les conſeils, ſoit dans les combats, trouva d'abord le moyen de me ſecourir. S'approchant de mon oreille : » Paix ! dit-il ſi bas que l'air frémiſſoit à peine, qu'aucun ici ne t'entende «. Et au même tems, la tête appuyée ſur ſon bras, il leve la voix, & s'adreſſe à la troupe. » Mes amis ! j'en ſuis aſſuré ; je viens de recevoir en ſonge un avis des Dieux. Nous ſommes fort éloignés de notre camp. O ſi quelqu'un, ſans retard, couroit prier Agamemnon de nous envoyer un prompt renfort ! « Il dit. Le fils d'Andrémon, Thoas eſt auſſi-tôt levé ; il

jete ſon manteau de pourpre, il vole vers nos tentes, & diſparoît. Je m'enveloppe auſſi-tôt de ce vêtement, & dors en repos, juſqu'à ce que les rayons dorés de l'Aurore diſſipent la nuit & le froid. Que ne puis-je aujourd'hui reparoître ici dans l'éclat de ma jeunſſe! ah! quelqu'un de ces bergers, je n'en doute point, me donneroit un manteau, par déférence & par amitié pour un homme de bien; mais ces vieux haillons m'expoſent à leur mépris. «

Vénérable Eumée! telle fut ta réponſe. » Vieillard plein d'aménité! ta fable eſt ingénieuſe; il n'eſt pas encore ſorti de tes levres une parole qui ne ſoit remarquable. Tu ne manqueras en ce moment ni de manteau, ni d'aucun ſecours dû à l'infortune. Mais demain tes mains inquietes agiteront tes vieux haillons ſur ton corps pour les cacher & pour te couvrir: nous n'avons pas ici pluſieurs manteaux ni pluſieurs

tuniques de rechange ; un ſeul habit, voilà, pour chacun de nous, tout ſon partage. Si notre jeune Prince, le fils chéri d'Ulyſſe revenoit, il ſe chargeroit volontiers du ſoin de te vêtir, & de t'envoyer où ton cœur aſpire à ſe rendre. «

En achevant ces mots il ſe leve, & préparant près du feu le lit de l'étranger, il étend à terre un grand nombre de dépouilles vélues de chevres & de brebis. Là ſe couche Ulyſſe. Eumée le couvre lui-même d'un épais & ample manteau, ſon ſeul vêtement de rechange, & dont il ſe ſervoit lorſque le froid étoit rigoureux.

Ainſi repoſé, Ulyſſe attendoit le moment de fermer la paupiere. A quelque diſtance dormoient les jeunes bergers. Mais Eumée, loin de ſes troupeaux, ne trouve point d'attrait au ſommeil, & il ſe prépare à ſortir de la cabane. Ulyſſe eſt charmé du zele avec lequel ce bon ſerviteur veilloit à ſes biens en ſon ab-

ſence. Le Paſteur ſuſpend à ſes épaules vigoureuſes un large glaive, s'envelope d'un manteau impénétrable au vent; au-deſſus flotte la peau hériſſée d'une grande chevre; enfin il prend un long javelot, l'effroi des voleurs & des dogues.

En cet état il ſort pour chercher le ſommeil ſous un roc caverneux, à l'abri des ſoufles de Borée, près de l'endroit où dormoient ſes troupeaux.

# *REMARQUES*

## SUR L'ODYSSÉE.

### *CHANT XIV.*

*Pour s'en former des bottines.* Homere appelle fréquemment Eumée ὀρχαμος ανδρων, *Prince des hommes*; ſon épithete ordinaire, en parlant de lui, eſt δῖος ὑφορβος, *divin*. Eût-il donné ces épithetes à Eumée, ſi ce paſteur n'eût été un perſonnage conſidérable, épithetes qui ne different pas de celles qu'il donne à ſes plus grands héros, Ulyſſe & Achille ? Eût-il appellé *divin* un de nos porchers modernes ? L'emploi de paſteur, & ſur-tout de chef des paſteurs, étoit donc honorable. Eumée étoit d'une naiſſance diſtinguée : on voit dans le Chant ſuivant qu'il étoit fils d'un Prince qui avoit régné dans l'Iſle de Syre. Joignez à cela ſon zele, ſes vertus, & l'on ne ſera pas ſurpris qu'Homere parle de lui avec tant de reſpect. Quand il met un diſcours dans la bouche de ce paſteur, il ſe ſert pour l'ordinaire d'un tour, qui, dans l'Iliade, n'eſt conſacré qu'à des perſonnages conſidérables; il s'adreſſe à lui par cette apoſtrophe : *Eumée ! tu lui répondis.* Euſtathe obſerve même qu'Eumée eſt le ſeul perſonnage qu'Homere apoſtrophe ainſi dans toute l'Odyſſée, & il en conclut que ce Poëte aimoit ce vieux domeſtique d'Ulyſſe, &

vouloit accorder cette diſtinction à ſa fidélité & à ſon zele. On diroit qu'il s'eſt autant plu à relever ce perſonnage que pluſieurs modernes à le dégrader. Ulyſſe, au XXI^e^ Chant, promet à Eumée qu'il ſera le compagnon & le frere de Telemaque; il n'étoit donc pas d'un rang mépriſable.

L'occupation qu'Homere lui donne ici, a contribué à l'avilir aux yeux de bien des gens, qui jugent des ſiécles les plus anciens par le nôtre. Parce que certains arts méchaniques occupent aujourd'hui le petit peuple, on penſe qu'il en étoit de même autrefois. Les Princes alors travailloient de leurs mains; c'eſt cette louable coutume qui avoit mis Ulyſſe en état de ſe conſtruire un navire. Ce maître paſteur ſe fait ici une ſorte de bottines néceſſaires à un homme ſoigneux, qui alloit nuit & jour pour veiller ſur ſes troupeaux. On ſoupçonne bien que Perrault a parodié cet endroit. Le Lecteur doit regarder ces deſcriptions, & beaucoup d'autres de ce genre, comme des peintures fideles de l'ancienne maniere de vivre; il ſera bien aiſe de connoître quelle étoit la vie privée des hommes diſtingués de ces tems, qui ſouvent faiſoient des choſes ſi mémorables ſur la ſcene du monde. Chez les Romains ne vit-on pas le triomphe d'un Dictateur qu'on avoit enlevé à la charrue?

Voici quelques obſervations que fait Boileau dans ſes Réflexions ſur Longin, & qui trouveront ici leur place.

*Il n'y a rien qui aviliſſe davantage un diſcours que les mots bas. Longin accuſe Hérodote, c'eſt-à-dire, le plus poli de tous les Hiſtoriens Grecs, d'avoir laiſſé*

*échapper des mots bas dans ſon hiſtoire. On en reproche à d'autres Ecrivains illuſtres. N'eſt-ce donc pas une choſe fort ſurprenante qu'on n'ait jamais fait ſur cela aucun reproche à Homere ? bien qu'il ait compoſé deux poëmes chacun plus gros que l'Enéide, & qu'il n'y ait pas d'Ecrivain qui deſcende quelquefois dans un plus grand détail que lui, ni qui diſe ſi volontiers les petites choſes ; ne ſe ſervant jamais que de termes nobles, ou employant les termes les moins relevés avec tant d'art, comme le remarque Denys d'Halicarnaſſe, qu'il les rend nobles & harmonieux. On voit donc par-là le peu de ſens de ces Critiques modernes, qui ne jugent Homere que ſur des traductions rampantes. Le mot de* GENISSE *en françois eſt fort beau,* VACHE *ne s'y peut ſouffrir.* PASTEUR *&* BERGER *y ſont du bel uſage ;* GARDEUR DE POURCEAUX *ou* GARDEUR DE BŒUFS, *ſeroient horribles. Cependant il n'y a peut-être pas en grec deux plus beaux mots que* εὐβώτης *&* βουκόλος, *qui répondent à ces deux mots françois, & c'eſt pourquoi Virgile a intitulé ſes Eglogues de ce doux nom de* BUCOLIQUES, *qui veut pourtant dire en notre langue à la lettre,* LES ENTRETIENS DES BOUVIERS.

*S'aſſeyant à terre, il laiſſe tomber ſon bâton.* Pline & d'autres ont remarqué que c'étoit un moyen d'adoucir la fureur des chiens : *Impetus canum & ſævitia mitigantur ab homine humi conſidente.* Cependant Ulyſſe, malgré ſes précautions, n'étoit pas en ſureté, ſi le paſteur n'eût écarté ces animaux. On a dit que ce Poëte donne ici à Ulyſſe une aventure qui lui étoit arrivée à lui-même, lorſqu'ayant été expoſé ſur le rivage de Chio par des pêcheurs, il fut attaqué par des chiens

qui l'auroient dévoré, ſi le berger Glaucus n'eût couru à ſon ſecours. Ce berger le mena dans ſa cabane. Le Poëte lui raconta ce qu'il avoit vu de plus curieux dans ſes voyages. Je me plais, dit Madame Dacier, à voir dans Ulyſſe qui s'entretient avec Eumée, Homere s'entretenant avec Glaucus. Cette anecdote ſe trouve dans la vie d'Homere, attribuée à Hérodote. Il y a une éloquence très-naturelle & très-naïve, & beaucoup de ſageſſe dans les diſcours d'Eumée.

*Toutefois les dons légers ne laiſſent pas de ſoulager & de réjouir.* Pope omet cette réflexion naïve; il ſe contente de dire, *little, alas! is all the good I can!* Il eſt plus ſingulier qu'il ait omis le détail non moins naïf que fait Eumée de tous les avantages qu'il auroit pu tenir de l'amitié de ſon maître.

*Soumis à des maîtres jeunes & tyranniques.* J'ai ſuivi, avec tous les Interprêtes, l'explication d'Euſtathe, qui me paroît bien plus naturelle que celle de Madame Dacier. Selon elle, Eumée parle de domeſtiques qui ayant un maître jeune, tel que Telemaque, doivent être encore plus attentifs & plus craintifs lorſqu'il s'agit de dépenſer, que lorſqu'ils ont un maître qui gouverne ſon bien.

*Il avoit dans les champs d'Epire douze troupeaux de bœufs.* Pope a montré, par un calcul vraiſemblable, d'après ce qu'Homere dit du nombre des truies, que celui des bœufs pouvoit monter à 14400. Si l'on juge par-là des autres troupeaux dont parle Eumée, on pourra ſe faire quelque idée des richeſſes d'Ulyſſe, & ceci confirme l'obſervation qu'on a faite plus haut ſur la puiſſance de ce Roi. Les anciens, pour déſigner les ri-

cheſſes d'un homme, lui donnent l'épithete de πολυμηλου, πολυαρνου, *qui a beaucoup de brebis ou d'agneaux.* David, comme Ulyſſe, avoit ſes officiers, auxquels il commettoit la garde de ſes troupeaux. Jonathan veilloit ſur les richeſſes des campagnes, des bourgs & des villages; Shimei ſur les vignobles, &c. Ceux qui ne liſent Homere que comme un Poëte, perdent beaucoup du plaiſir qu'il peut leur procurer. C'eſt, après Moïſe, l'Hiſtorien le plus ancien que nous ayons des loix & des mœurs de ces tems reculés.

*Il en apporte deux jeunes porcs.* On reconnoît dans ces coutumes des tems héroïques les uſages des Patriarches; on n'y faiſoit pas plus de façon pour les repas.

*Les habitans de l'Iſle Sumatra*, dit Marſden, voyageur moderne, *apprêtent les chairs des animaux dès qu'ils les ont tués, ce qui eſt conforme à la pratique des anciens, comme on le voit dans Homere, & ils prétendent que les chairs ainſi préparées ſont plus tendres que ſi on les mortifioit.*

La fleur de farine dont Eumée ſaupoudre ces porcs, étoit rôtie, & tenoit lieu de l'orge ſacré qu'on répandoit ſur les victimes.

*Puiſqu'au lieu de ſuivre, en recherchant la Reine, les loix de la juſtice & de l'honneur.* Eumée eſt perſuadé que l'unique but des Pourſuivans eſt de demeurer dans le palais d'Ulyſſe & de manger ſon bien, en faiſant ſemblant de pourſuivre Penelope en mariage. Horace a dit, en parlant d'eux : *Nec tantum veneris quantum ſtudioſa culinæ.*

*Eumée prend la coupe..... & la préſente à Ulyſſe.*

Madame Dacier, d'après Euſtathe, a étrangement défiguré ce paſſage. Elle prétend que c'eſt Ulyſſe qui préſente la coupe à Eumée. *Il veut*, dit-elle, *lui témoigner ſa reconnoiſſance, & comme l'aſſocier aux Dieux qui l'ont ſauvé. Eumée eſt ravi* Mais, ſelon Homere, celui-là même *qui eſt ravi* s'adreſſe d'abord à Eumée pour lui demander comment il eſt venu en ces lieux. C'eſt donc, en ſuivant l'explication de Madame Dacier, Eumée qui ſe demande cela à lui-même, & qui ſe fait enſuite la réponſe. Il en réſulteroit, comme on voit, aſſez de confuſion.

*Je me reproche, ô étranger! . . . . de ne le déſigner que par ſon nom.* Dans l'original il l'appelle *frere ainé.* On s'appercevra de l'art avec lequel Homere montre ſon héros, ſoit dans la vie publique, ſoit dans la vie privée, ſous le point de vue le plus favorable.

*Toi-même peût-être, bon-homme! tu te permettrois quelque récit fabuleux.* Le Lecteur prend plaiſir à voir ce ſoupçon d'Eumée ſi bien fondé : Ulyſſe étoit le plus grand artiſan de fables qui eû jamais été.

*Que ma récompenſe ſoit prête tout-à-l'heure.* Homere gliſſe dans les diſcours des mots intéreſſans. Il ſemble que la reconnoiſſance va ſe faire : mais il l'éloigne enſuite, en ajoutant, *dès qu'il arrivera.*

*A la fin de ce mois, ou au premier jour du ſuivant.* Je ne ſais pourquoi Madame Dacier a traduit vaguement, *il reviendra à la fin d'un mois, & au commencement de l'autre.* Cela n'a pas de ſens, & il n'eſt pas étonnant qu'elle diſe que le bon Eumée n'y devoit rien comprendre. D'autres y ont cherché, comme elle, beaucoup de myſtere. Cependant le ſens de ce paſſage eſt clair.

Ulyſſe indique ici le tems où il ſe fera connoître ; & l'on voit en effet au XX^e Chant, que c'étoit le premier jour du mois dont il avoit parlé, jour conſacré à Apollon, qu'il tua les Prétendans. La répétition de *cette année* eſt énergique : j'ai profité d'une leçon qu'on trouve dans Euſtathe.

*Et veulent qu'avec lui toute la race du divin Arceſius diſparoiſſe.* Il étoit pere de Laërte. Telemaque étoit le ſeul rejeton de cette race.

*On ne franchit point à pied.* J'ai déjà fait une remarque ſur ce vers. Ce proverbe paroît tenir à l'enfance de la navigation : on dut long-tems être frappé de la merveille de cet art. C'eſt peut-être la meilleure explication qu'on puiſſe donner de cette naïveté, répétée trois ou quatre fois dans ce poëme.

*J'ai vu le jour dans l'Iſle ſpacieuſe de Crête.* Le caractere de diſſimulation qu'Homere donne à Ulyſſe, eſt bien conſervé dans cette narration. Rapin en a critiqué la longueur, & dans un autre endroit il trouve que cette narration eſt un chef-d'œuvre. Ulyſſe étoit obligé d'entrer dans quelques détails ; rien ne donne plus de probabilité à un récit. D'ailleurs, comme Euſtathe le remarque, Homere y jete un nouvel intérêt, parce qu'il y mêle la vérité à la fiction, fait une deſcription exacte des pays & des mœurs, & répand ſur ces incidens les charmes de l'éloquence & de la poëſie.

*Eumée*, dit Madame Dacier, *a paru extrémement en garde contre ces conteurs d'hiſtoires fauſſes, & cependant voici qu'il ſe laiſſe ſurprendre au conte qu'Ulyſſe lui fait. Cela marque le pouvoir que les contes ont ſur*

*l'eſprit des hommes. Il faut avouer auſſi que ce conte d'Ulyſſe eſt très-ingénieux.* Il n'eſt pas fort ſurprenant qu'Eumée, qui ne connoiſſoit pas Ulyſſe, ajoute foi à un récit qui ne choquoit pas la vraiſemblance. Ce récit eſt intéreſſant, mais il ne mérite pas l'épithete de *très-ingénieux*. Il paroît que Madame Dacier, & pluſieurs autres Critiques, n'ont pas bien ſaiſi le but d'Homere. Eumée demande à Ulyſſe ſon nom & ſes aventures. La ſituation d'Ulyſſe eſt embarraſſante, & le Lecteur eſt curieux de ſavoir ſa réponſe. Sous ce point de vue, ſon diſcours a beaucoup d'intérêt. On peut admirer ſa préſence d'eſprit; il imagine ſur le champ un récit vraiſemblable, un récit qui a tous les caracteres qu'il devoit avoir dans ces circonſtances, je veux dire, qu'il étoit propre à donner une idée avantageuſe de celui qui parle, & à exciter la compaſſion d'Eumée, ſans que le héros ſe découvre à lui. Le but d'Homere n'a donc pas été, comme Madame Dacier ſemble le repréſenter, qu'Ulyſſe fit un conte principalement pour montrer la fertilité de ſon eſprit, & pour amuſer Eumée.

On peut encore admirer avec quel art Ulyſſe déguiſe ſes propres aventures; car ſon récit en renferme pluſieurs traits. Il fut, dit-il, à Troie. Les hoſtilités commiſes en Egypte, & leurs ſuites fâcheuſes, reſſemblent à pluſieurs diſgraces que ſes compagnons eſſuyerent. Il raconte qu'il implora le Roi d'Egypte; il fut en effet réduit plus d'une fois à implorer des ſecours. Il paſſa ſept années en ce pays, & une année dans la Phénicie; c'eſt le tems qu'il vit s'écouler dans les Iſles de Calypſo & de Circé. La deſcription de la tempête eſt conforme à la vérité. Le fils de Phcidon le trouve aux bords des

Theſprotes, & le conduit dans le palais de ſon pere; c'eſt la jeune Nauſicaa qui lui rend ce ſervice chez les Phéaciens. Ces rapports jetent un nouvel intérêt dans le récit d'Ulyſſe. Il ne déguiſe la vérité qu'autant que cela eſt néceſſaire, & le Lecteur ſemble quelquefois le voir prêt à ſe découvrir.

Pluſieurs fictions d'Ulyſſe ont quelque rapport à l'Iſle de Crête; comme les Crêtois paſſoient pour menteurs, on a cru qu'Homere ſatyriſoit ce peuple d'une maniere indirecte.

*Moi, je ſuis fils d'une étrangere qu'il avoit achetée.* On voit dans l'Iliade que ces ſortes de naiſſances n'étoient pas honteuſes, & qu'on les avouoit ſans rougir. C'eſt ainſi qu'il eſt dit dans l'Ecriture, que Gedeon eut ſoixante-dix fils de pluſieurs femmes qu'il avoit épouſées, & que d'une concubine qu'il avoit à Sichem, il eut un fils nommé Abimelec.

*Partagerent entr'eux ſes vaſtes domaines, ils tirerent les lots au ſort.* C'étoit l'ancienne maniere de partager la ſucceſſion des peres. On faiſoit les lots avec le plus d'égalité qu'il étoit poſſible, & on les tiroit au ſort. Et cela ſe pratiquoit dans les maiſons des Princes même. *Voyez* au XV^e^ Chant de l'Iliade ce que dit Neptune ſur le partage qui ſe fit du monde. De-là eſt venu le mot κληρονομια, héritage. C'étoit une coutume des Athéniens, & elle exiſtoit encore au tems de Solon. Les enfans des concubines n'avoient que ce que les enfans légitimes vouloient bien leur donner.

*Je me flatte que par le chaume, comme on dit.* Un beau chaume annonce que la moiſſon a été belle; les

Grecs en ont fait un proverbe. Le proverbe n'eſt pas achevé ; on voit qu'il étoit très-connu. Eraſme emploie le même proverbe *ex ſtipula cognoſcere*. La métaphore eſt juſte ; la vieilleſſe peut être comparée au chaume. C'eſt une des qualités de la métaphore, que de répandre l'inſtruction d'une maniere prompte.

*Il vint un Phénicien, fourbe inſigne.* Ulyſſe ſavoit qu'Eumée avoit été vendu par des Phéniciens.

*Cinq jours s'écoulent, & j'atteins.* De Crête on peut arriver le cinquiéme jour en Egypte. *Voyez* Strabon.

*Pour conſulter le chêne miraculeux.* Dodone, entre l'Epire & la Theſſalie. Près de cette ville il y avoit un temple ; à côté du temple étoit un bois de chênes, qui rendoient eux-mêmes des oracles aux Prêtres, & ces Prêtres les rendoient à ceux qui les conſultoient. Selon quelques-uns, il n'y avoit qu'un chêne parlant. Ce temple, dit Hérodote, étoit le plus ancien de la Grece : il falloit donc qu'il ſubſiſtât avant Deucalion, qui, échappé du déluge, conſulta, au rapport des Poëtes, l'oracle de Themis. Strabon ne remontant pas à une ſi haute antiquité, prétend que les Pelaſges fonderent le temple de Dodone. D'abord il fut deſſervi par des Prêtres appellés *Selles*. La Déeſſe Dioné ayant été aſſociée à Jupiter, & ſon culte ayant été reçu dans ce temple au lieu de Prêtres, il y eut trois Prêtreſſes fort âgées qui le deſſervoient. On ſupoſe avec aſſez de fondement que ces Prêtres ſe tenoient dans le creux d'un chêne quand ils rendoient leurs oracles ; c'étoit-là leur trépied ; ainſi quand ils répondoient, on diſoit que le chêne avoit répondu. Héſiode a dit de cet oracle qu'il *habitoit dans le creux des chênes*. Cet arbre ſi majeſtueux, & qui fourniſſoit

à l'homme ſa nourriture, devoit être fort révéré, avant la découverte du bled. Les chênes des environs du temple de Dodone étoient, en particulier, fameux pour leur fertilité & pour la bonté de leur fruit.

*Liber, & alma Ceres, veſtro ſi munere tellus*
*Chaonia pingui glandem mutavit ariſta...*
*Prima Ceres ferro mortales vertere terram*
*Inſtituit; cum jam glandes atque arbuta ſacra,*
*Diſicerent ſylvæ, & victum Dodona negaret.*
Georg. 1.

*Il forme d'une main pure ſept parts.* C'eſt un ſacrifice ruſtique. Eumée offre une part aux Nymphes, qui préſidant aux bois, aux fontaines & aux rivieres, rendent les campagnes fécondes, & nourriſſent les troupeaux. Il en offre une autre à Mercure, parce que c'eſt un des Dieux des bergers, & qu'il fait proſpérer les troupeaux. On mettoit ordinairement un bélier au pied de ſa ſtatue.

Un ancien uſage montre le reſpect qu'on avoit pour Mercure. Quand on tiroit au ſort, on jetoit dans l'urne une feuille d'olive, qu'on appelloit *Mercure*, & elle étoit tirée la premiere. Enſuite ſortoient les autres lots. Voyez *Suidas*.

*Ulyſſe veut éprouver encore Eumée.* Pope a critiqué ce récit épiſodique d'Ulyſſe. L'objet qui l'amene, n'eſt certainement pas d'un genre noble, mais il n'eſt pas déplacé, vu le déguiſement d'Ulyſſe, qui joue ici le rôle d'un mendiant. Le but du Poëte a été de faire encore mieux connoître la bonté d'Eumée, qui ne balance pas à donner ſon meilleur manteau pour couvrir Ulyſſe, couché près du feu dans ſa chaumiere, pendant qu'il va lui-

même, par un tems froid & humide, paſſer la nuit ſous un rocher. La bonté d'Eumée eſt d'autant plus remarquable, qu'il n'ajoute point de foi à ce dernier récit d'Ulyſſe ; il l'inſinue ; cependant il n'en cherche pas moins à ſoulager un étranger malheureux. Rien ne contraſte mieux avec la grandeur d'Ulyſſe, & rien n'étoit plus convenable pour le cacher, que l'humble déguiſement ſous lequel il rentre dans ſa maiſon. Or ce déguiſement devoit amener des ſcenes d'un genre comique, familier & même bas. Obſervons qu'elles doivent nous paroître plus baſſes qu'elles ne l'étoient dans ces tems où les mœurs étoient beaucoup plus ſimples.

*Demain tu reprendras tes vieux haillons.* Cela eſt bien imaginé pour faire qu'Ulyſſe paroiſſe avec ſon équipage de mendiant ; car il faut néceſſairement qu'il ſoit vu en cet état à Ithaque. Eumée dit qu'ils n'ont pas des habits de rechange. Ce n'eſt pas un ſigne de pauvreté, mais des mœurs ſimples de ces paſteurs.

*Tes mains inquietent les agiteront ſur ton corps.* Διοπαλιζει dit cela en un mot. Les gueux tâchent de cacher leurs haillons. Il falloit choiſir ici entre la ſuppreſſion & la périphraſe.

*Au-deſſus flotte la peau hériſſée d'une grande chevre.* Cette peau, dans ſa route, ſervit à le couvrir, & quand il étoit arrivé, elle étoit ſon lit.

Ce Chant me fournit une remarque générale. Ulyſſe y montre dans un beau jour ſa prudence & ſa fermeté. Il ſe trouve ſeul avec Eumée qu'il aimoit ; ce paſteur donne des marques ſingulieres de la tendreſſe qu'il a pour ſon maître : rien ne peut lui perſuader qu'il le reverra, malgré toutes les aſſurances

qu'Ulyſſe

qu'Ulyſſe lui donne à ce ſujet. Il n'eſt pas douteux que ce Chef ne doive éprouver une forte émotion en voyant le déſeſpoir d'un ſerviteur ſi fidele, dont le zele & l'amour s'expriment avec tant d'ingénuité. Cependant il perſiſte à ne point ſe découvrir, aſſuré qu'Eumée fera d'un air plus naturel le rôle qu'il doit jouer en l'amenant dans ſon palais. Quelle que ſoit la ſenſibilité du cœur d'Ulyſſe ( car il en donne de fréquentes marques ), il eſt maître de ſes mouvemens en des circonſtances ſi touchantes, & même, pour mieux ſe déguiſer, il ſait prendre le ton du badinage. Ainſi le héros ſe montre dans ſes actions les plus ſimples & dans ſes diſcours les plus familiers.

## *ARGUMENT DU CHANT XV.*

Minerve anime Telemaque à partir de Lacedemone : ſes adieux & ſon départ. Prêt à s'embarquer, il reçoit dans ſon vaiſſeau le devin Theoclymene, qui fuit, étant coupable d'un meurtre. Eumée raconte à Ulyſſe comment il fut enlevé par des Phéniciens, & vendu à Laërte. Telemaque aborde à l'Iſle d'Ithaque, renvoie ſon vaiſſeau, & ſe rend chez Eumée.

## *CHANT XV.*

MINERVE cependant vole à Lacedemone pour avertir le fils illuſtre d'Ulyſſe de hâter ſon retour. Elle trouve ce jeune Prince & Piſiſtrate couchés ſous le portique du palais de Menelas. Le rejetton de Neſtor étoit captivé par les charmes du ſommeil; mais Telemaque n'avoit pas fermé la paupiere; en vain la nuit, auſſi douce que l'ambroiſie, répandoit ſes ombres; l'incertitude où il étoit ſur le

ſort de ſon pere, le troubloit juſqu'au fond de l'ame, & le tenoit éveillé.

La Déeſſe lui apparoît. » Fils d'Ulyſſe! dit-elle, il ne convient pas que tu prolonges ton abſence, & que tu laiſſes ta maiſon en proie aux plus inſolens des hommes. Quoi! ſi conſommant tes richeſſes, ils ſe partageoient le reſte de tes dépouilles, & ſi ta courſe ne tournoit qu'à ta ruine! Leve-toi, preſſe Menelas de ne pas retarder un moment ton départ, ſi tu veux trouver encore la Reine ta mere dans tes foyers. Son pere & ſes freres, en ton abſence, veulent l'obliger à choiſir enfin pour époux Eurymaque, le plus riche de la troupe des rivaux, & qui l'emporte ſur eux par la magnificence de ſes offres. Appréhende, ſi cet hymen s'accomplit, que tu ne perdes encore une partie de ton héritage. Tu connois le cœur inconſtant des femmes; la vertueuſe Penelope n'auroit-elle aucune de leurs foibleſſes? d'ordinaire la maiſon

d'un ſecond époux eſt l'objet de tous leurs ſoins ; celui qui reçut leurs premiers ſermens, & qui eſt couché dans le tombeau, les enfans qui furent le fruit de cette union, ſont bientôt effacés de leur mémoire. Vas ; dès que ta mere s'éloignera, tu commettras le gouvernement de ta maiſon à la plus prudente & la plus fidele de tes eſclaves, juſqu'à ce que les Dieux t'aient amené l'épouſe qu'ils te deſtinent, la gloire de ſon ſexe. Ecoute encore, ne mets pas en oubli ces paroles. Réſolus de te perdre, avant que tu aies revu ton ſéjour natal, les plus vaillans de tes ennemis t'ont dreſſé des embûches dans le paſſage étroit qui ſépare Ithaque des roches eſcarpées de Samé : j'eſpere que, loin de parvenir à leur but, ces Chefs avides & ſanguinaires deſcendront eux-mêmes dans la demeure des morts. Toutefois garde-toi d'approcher du lieu de leurs embûches ; choiſis la nuit pour traverſer les ondes :

la Divinité qui te protege & veille ſur tes jours, fera ſouffler à ta poupe un vent favorable. Quand tu auras atteint les bords d'Ithaque, renvoie d'abord à la ville ton vaiſſeau & tes compagnons; toi, ſans t'arrêter un moment, va trouver le bon Eumée, qui ſe conſacre au ſalut de tes troupeaux, & dont le cœur t'eſt ſi dévoué. Paſſe la nuit dans ſa maiſon; le lendemain, tu enverras annoncer en diligence à la ſage Penelope que tu es en ſûreté. «

Elle dit, & revole vers l'Olympe. Auſſi-tôt le jeune Prince tire ſon ami du ſommeil où il étoit plongé, & le touchant légérement du pied: » Fils de Neſtor, cher Piſiſtrate! leve-toi, attelle au char nos courſiers; partons. «

» O Telemaque! lui répond le fils de Neſtor, quelque ardeur qui t'engage à partir, pouvons-nous guider nos courſiers au milieu d'une nuit ſi profonde? l'Aurore va paroître. Attends que le gé-

néreux Menelas dépoſe dans notre char les beaux préſens qu'il t'a deſtinés, & que te ſerrant entre ſes bras careſſans, il t'adreſſe ſes adieux. Qu'il eſt doux de recevoir d'un hôte qu'on aime & qu'on révere les témoignages d'une amitié précieuſe! quel charme on goûte à ſe les retracer chaque jour de ſa vie! «

Il dit; bientôt l'Aurore paroît ſur ſon char d'un or éclatant. Menelas quitte ſa couche, & s'éloignant de la blonde Helene, il ſe rend vers les deux Princes. A peine le fils d'Ulyſſe l'a-t-il apperçu, qu'il revêt ſa tunique, jete ſur ſes épaules ſon manteau de pourpre, & allant à la rencontre du Roi de Sparte, il lui dit: » Fils d'Atrée! toi que Jupiter fait régner avec tant de gloire! veuilles ne point retarder mon départ; permets que, ſans aucun délai, je retourne dans la maiſon de mes peres; j'aſpire vivement à y reporter mes pas. «

» Si tu es impatient de partir, répond

le Roi, je n'exige point, mon cher Telemaque ! que tu prolonges ici ton ſéjour. Je blâme les hôtes froids & indifférens, mais je ne ſaurois approuver non plus ceux dont l'accueil trop empreſſé eſt importun. Le milieu eſt en tout la route du ſage. Il eſt auſſi peu honnête de preſſer le départ d'un étranger, que d'employer une ſorte de violence pour le retenir. Se plaît-il dans notre demeure ? il faut l'accueillir avec amitié; ne lui impoſons point d'entraves, s'il a réſolu de nous quitter. J'eſpere toutefois que tu voudras bien encore me donner quelques momens; je veux que l'on dépoſe dans ton char de nobles dons; je veux que les femmes de mon palais te préparent un feſtin. La réception & les honneurs que l'on doit aux étrangers, tes beſoins l'exigent; modere ton impatience; il ne convient pas que tu partes à jeun; au ſortir de ce feſtin, tu monteras ſur ton char, & franchiras les champs

ſpacieux de la terre avec plus de courage & de joie. Si tu deſirois de parcourir la Grece, je ferois atteller mes courſiers, pour te conduire moi-même dans les principales villes de ſes peuples ; par-tout nous ſerions bien accueillis, tu rentrerois dans Ithaque comblé de préſens, & il n'eſt point d'hôte qui ne te donnât une cuve rare, ou quelque beau trépied, ou des mulets, ou une coupe d'or, qui atteſteroient la bienveillance que te porte la Grece entiere. «

» Grand Menelas ! dit le ſage Telemaque, le ſeul deſir que je forme en ce moment eſt de revoir nos foyers. Plus d'une raiſon excite ce deſir. Dans l'ardeur de mon départ, j'ai négligé de confier mes intérêts à un ſurveillant fidele. Tandis que je cours en vain chercher un pere ſans doute égal aux Dieux, j'ai tout lieu d'appréhender que je n'accelere ma propre ruine, & ne trouve

mon palais dépouillé de ſes plus précieux tréſors. «

A ces paroles Menelas dit à Helene & aux femmes de ſa maiſon de préparer promptement un feſtin. Au même tems accourt Etéonée, qui ne s'éloignoit jamais de ſon maître. Le Roi lui ordonne d'allumer la flamme, & de faire brunir la chair des victimes; le ſerviteur s'empreſſe d'obéir. Cependant Menelas, accompagné d'Helene & de ſon fils Megapenthe, va dans un cabinet élevé, odorant; là étoient raſſemblées ſes richeſſes les plus précieuſes. Il prend une ſuperbe coupe, & remet à Megapenthe une urne d'argent. Helene approche des caiſſes, remplies de vêtemens où éclatoit une fine broderie, ouvrage de ſes mains; elle ouvre une de ces caiſſes. Sous tous les autres vêtemens étoit le plus grand & le plus magnifique de ſes voiles: c'eſt celui que choiſit, porte & déploie en l'air Helene, la plus belle des

femmes ; auſſi radieux que l'aſtre du jour, il éblouiſſoit les regards. Chargés de ces préſens, ils ſortent de ce lieu, traverſent le palais, & s'arrêtant auprès de Telemaque : » Jeune Prince qui m'es cher ! lui dit Menelas, veuille le Dieu dont le tonnerre roule au haut des cieux, t'accorder un retour auſſi heureux que ton cœur le deſire ! Reçois ce que j'ai de plus rare & de plus précieux ; je te donne cette coupe. Elle eſt d'argent, bordée de l'or le plus fin. Vulcain la forma lui-même. Lorſqu'à mon retour de Troie, le palais de Phœdime, Roi de Sidon, me reçut, ce héros m'honora de ce préſent. O puiſſes-tu en être longtems le poſſeſſeur ! «

En même tems le héros iſſu d'Atrée met dans les mains du fils d'Ulyſſe la coupe admirable. Le brave Megapenthe s'avance, poſe aux pieds de Telemaque l'urne d'argent qui jetoit un vif éclat. Enfin, tenant le voile merveil-

leux, Helene ſe préſente au jeune étranger. » Mon cher fils ! lui dit-elle avec attendriſſement, reçois auſſi de ma part ce don, pour te ſouvenir du travail d'Helene, & comme un témoignage de ſon amitié; qu'il décore ton épouſe, le jour fortuné de ton hymenée. Juſqu'à ce tems il ſera dépoſé entre les mains de la Reine, ta mere chérie. Puiſſes-tu rentrer, le cœur ſatisfait, au pays de ta naiſſance, & daignent les Dieux te conduire eux-mêmes juſqu'au ſein du palais de tes peres ! «

Elle dit, & lui remet le voile entre les mains. Telemaque l'accepte avec joie; ſon ami Piſiſtrate admire ces préſens, & les place avec ſoin dans le char.

Menelas conduit les deux Princes dans ſon palais. On s'aſſied. Pour baigner leurs mains, l'onde par les ſoins d'une eſclave, jaillit d'une aiguiere d'or dans un baſſin d'argent: on dreſſe un table écla-

tante ; on la couvre d'alimens exquis. Etéonée partage, & ſert les viandes : le fils de Menelas préſente les coupes à ſes hôtes.

Après le feſtin, Telemaque & le fils de Neſtor attelant leurs courſiers, montent ſur leur char brillant, qui ſoudain roule & ſe précipite avec bruit hors du portique ébranlé. Tenant une coupe d'or remplie d'un vin délicieux, Menelas les ſuit juſqu'à la porte de la cour, pour conſacrer encore par des libations leur départ. Il s'arrête devant le char, & leur préſentant la coupe : » Jeunes Princes ! leur dit-il, recevez mes vœux, & témoignez à Neſtor, ce bon Paſteur de ſes peuples, ceux que j'adreſſe au ciel pour ſa félicité. Je n'oublierai jamais que, durant le tems où nous combattimes dans les champs de Troie, j'ai toujours trouvé en lui la douceur & la bonté d'un pere. «

Ces paroles ſortirent de la bouche de

Telemaque : » N'en doute point, ô Roi magnanime ! dès que ce char arrivera dans Pylos, Neſtor ſera inſtruit de tous ces témoignages de ton attachement. Et plût aux Dieux qu'étant de retour à Ithaque, je puſſe de même montrer à Ulyſſe tes honorables dons, & lui raconter que je reviens comblé des marques de ton amitié ! «

Il parloit encore, quand à ſa droite vole un aigle, tenant entre ſes fortes ſerres, une oie blanche, d'une prodigieuſe groſſeur, engraiſſée dans la cour de ce palais. Une troupe nombreuſe, hommes & femmes, ſuivoit à grands cris le raviſſeur, qui fond au-devant des chevaux ; ſoudain il prend un rapide eſſor vers les cieux. A cet aſpect les deux jeunes Princes ſont remplis de joie ; elle ſe manifeſte dans les traits de tous les aſſiſtans. Le fils de Neſtor, Piſiſtrate rompt le ſilence. » Parle, ô noble Menelas ! eſt-ce à nous que les Dieux en-

voient cet augure ? eſt-ce à toi-même ? «

Menelas incertain méditoit ſa réponſe, lorſqu'Helene prenant la parole : » Ecoutez-moi, dit-elle avec majeſté, je vous dévoilerai ce que les Dieux m'inſpirent. Cet aigle, qui, volant des montagnes où il eſt né & a laiſſé ſes aiglons, a ravi ſans peine & comme en ſe jouant, cet animal, nourri dans notre cour, chargé de graiſſe ; cet aigle eſt Ulyſſe, qui, après avoir eſſuyé de longs malheurs, reparoîtra du bout de la terre qu'il a parcourue, & rentrant dans ſa maiſon, la purgera en un moment de la troupe entiere de ſes ennemis. Peut-être même eſt-il déjà dans ſes foyers, & va-t-il exercer cette vengeance terrible. «

Telemaque ravi d'entendre ces paroles : » Veuille, veuille, l'époux de Junon, le Dieu du tonnerre, s'écrie-t-il, accomplir ton oracle ! alors tu recevras dans ces heureuſes contrées, comme une Déeſſe, le tribut de mes vœux ! «

Il dit, & frappe les impétueux courſiers, qui entraînant auſſi-tôt le char roulant, à travers la ville, dans la campagne, courent tout le long du jour, ſecouant ſur leur dos le harnois trempé de ſueur; & la nuit ayant répandu ſes ombres, ils arrivent à Pheres. Dioclès, fils d'Orſiloque, né du fleuve Alphée, ouvre ſon palais aux deux Princes; ils y reçoivent l'accueil le plus diſtingué. Dès les premiers rayons dont l'Aurore rougit les cieux, ils ont attelé leurs courſiers, & ſont aſſis ſur leur char; le portique d'airain mugit aux rapides pas des courſiers qui l'abandonnent. Le fils d'Ulyſſe enflamme leur ardeur; ils ſe précipitent dans la carriere; maintenant ils ſont devant les murs élevés de Pylos.

Alors Telemaque s'adreſſant à ſon ami : » Fils de Neſtor! lui dit-il, tu m'as promis de contenter mes ſouhaits; veux-tu avoir égard à ma priere? Unis de pere en fils par une amitié

qui fait notre gloire, compagnons d'âge, cette route où nous nous ſommes aſſociés, va rendre notre intimité plus parfaite. Ne m'oblige donc point, ami généreux ! à m'éloigner de mon vaiſſeau ; laiſſe-moi en ce lieu ; je crains que le vieillard, l'honneur de la Grece, ne me contraigne, pour me donner de nouvelles marques de ſa tendreſſe, à m'arrêter dans Pylos ; tu n'ignores pas combien je ſuis impatient de revoler à ma demeure. «

Le fils de Neſtor délibere un moment ſur le moyen de s'acquitter envers ſon ami de ſes promeſſes. Il ſe détermine à tourner ſon char vers le rivage ; là il fait dépoſer, ſur la poupe du navire, l'or, l'argent & le voile, dons de Menelas & d'Helene, & il anime au départ ſon ami par ces paroles. » Hâte-toi, entre dans ce vaiſſeau, & qu'à tes ordres tes compagnons s'y précipitent, avant que je ſois de retour dans notre palais,

palais, & que j'aie annoncé au vieillard que je t'ai laiſſé ſur ce rivage. Car, j'en ſuis bien aſſuré (tant je connois ſa véhémence!), loin de conſentir à ce prompt départ, il accourroit lui-même ici pour t'obliger à ſéjourner quelque tems dans ſa demeure, & malgré ta réſiſtance, tu ne t'en retournerois que comblé de témoignages de ſon amitié. Je m'attends aux éclats les plus vifs de ſa colere «. Il dit, & pouſſant vers Pylos ſes courſiers à la criniere ſuperbe, il touche bientôt au palais de Neſtor.

Cependant Telemaque enflamme ſes compagnons. » Amis! que le navire ſoit promptement armé de ſes agrès; volons-y nous-mêmes, & que derriere nous la mer fuie & diſparoiſſe «. A peine a-t-il dit, qu'ils volent dans le navire, & placés ſur les bancs, ils ont en main les rames.

Telemaque hâtoit le départ, & près de la poupe, invoquoit le ſecours de

Minerve par des prieres & des offrandes; quand accourt à lui un étranger; auteur involontaire d'un meurtre, il fuyoit les contrées d'Argos. Il étoit devin, ſorti de la race ancienne du célebre Melampe, dont les palais firent jadis l'ornement de Pylos. Cependant Melampe connut le malheur; il fut contraint à s'éloigner de ſa patrie, & de Nélée, ſon oncle, le plus puiſſant des Rois de ſon ſiécle, & qui l'ayant dépouillé de tous ſes tréſors, les retint pendant une année entiere, tems où cet infortuné gémit à Phylacé dans les chaînes. Il avoit promis à Nélée (deſſein que les Furies lui inſpirerent), de ravir les taureaux du redoutable Iphiclus, pour obtenir, en faveur d'un frere qu'il aimoit, la belle Pero, fille du Roi de Pylos. Mais enfin il échappe à ſes fers & à la mort; Pylos retentit des terribles meuglemens de ces taureaux; en vain Nélée veut manquer à ſa parole;

Melampe combat ce Roi auſſi craint que les Dieux, & remportant la victoire, il emmene Pero, & l'unit à ſon frere. Puis il renonce à ſa patrie, & ſe retire chez un peuple étranger, dans la fertile Argos, dont le ciel lui deſtinoit le ſceptre. Là, ſes palais toucherent les nues; là, formant les nœuds de l'hymenée, il renaquit en d'illuſtres rejettons, Mantius & Antiphate, Antiphate pere du magnanime Oïclée, dont ſortit ce Roi fameux, le brave Amphiaraüs, qui reçut des témoignages ſi marqués & ſi nombreux de la bienveillance de Jupiter & d'Apollon; mais il ne parvint point juſqu'à la vieilleſſe; après avoir donné naiſſance à deux héros, Alcmeon & Amphiloque, il périt à Thebes, trahi par une épouſe avare. Clitus & Polyphide reçurent le jour de Mantius, l'autre rejetton de Melampe. Clitus fut enlevé par l'Aurore, épriſe de ſa beauté; elle voulut le faire aſſeoir parmi la

troupe immortelle. Et Polyphide, après la mort d'Amphiaraüs, ſurpaſſa, par la volonté d'Apollon, tous les humains dans l'art d'annoncer l'avenir; Hypereſie, où il fuit le courroux paternel, devint ſon domicile, & le lieu d'où il répandit ſes oracles ſur la terre.

C'eſt ſon fils Theoclymene qui paroît devant Telemaque, au moment où, près de la poupe du vaiſſeau, ce Prince offroit à Pallas des libations & des vœux, & il prend auſſi-tôt la parole : » O toi, jeune mortel, que j'ai le bonheur de trouver devant ce navire rempliſſant un pieux devoir ! je t'en conjure par ces libations, par la Divinité que tu implores, par ton ſalut, & celui des compagnons de ta fortune, veuilles me répondre, ſans déguiſer la vérité. A qui le ſort m'adreſſe-t-il ? quel pays, quelle ville, quel héros te donnerent le jour ? «

« Etranger ! répond Telemaque, je ſuis prêt à te ſatisfaire, la vérité ſor-

tira de mes levres. Ithaque eſt ma patrie ; mon pere eſt Ulyſſe, ſi j'ai encore un pere ! car ſans doute, hélas ! une mort déplorable a déjà fini ſes jours. Je ſuis parti dans ce navire, avec ces compagnons, pour m'inſtruire du ſort de ce pere infortuné, que le deſtin écarta pour jamais de notre Iſle. «

» Et moi, dit Theoclymene (& ſon extérieur annonçoit la nobleſſe de ſon origine) je ſuis auſſi victime des revers ; je n'ai plus de patrie ; tu vois un infortuné, ſouillé du meurtre d'un concitoyen ; celui dont j'ai eu le malheur de répandre le ſang, a laiſſé dans Argos un grand nombre de freres & d'amis ; ſa famille eſt puiſſante ; je fuis leur vengeance & la plus terrible mort ; déſormais je parcourrai d'un pas vagabond la face de la terre. Que ton vaiſſeau ſoit mon aſyle ; je ſuis ton ſuppliant ; ma deſtinée eſt en ton pouvoir ; leur troupe me pourſuit. «

Je ne te repouſſe pas de mon vaiſ-

ſeau, dit le généreux Telemaque, entre, qu'il ſoit ton aſyle. Ma demeure t'eſt ouverte, & tu y ſeras reçu auſſi bien que notre ſituation le permettra. «

En même tems il prend la lance de l'étranger, & la poſant ſur le tillac du navire, bordé de rames, & prêt au départ, il monte, s'aſſied à la poupe, & faiſant entrer Theoclymene, il le place à ſon côté. Ses compagnons ont détaché le vaiſſeau. Telemaque les anime à déployer les voiles. A peine a-t-il parlé, que s'éleve, s'enfonce dans le creux de ſa baſe, & s'affermit par le ſecours des cables, le mât ſuperbe; les voiles éblouiſſent par leur éclat, ouvertes à un vent favorable, qui, envoyé par Minerve, fond avec impétuoſité du haut des cieux, pour que le vaiſſeau, prenant le plus rapide eſſor, franchiſſe en peu de tems l'onde amere. Le ſoleil diſparoît, la nuit répand de toutes parts ſes ombres. La nef vole devant les courans de Crunes, de

Chalcis dont on admire les belles eaux; & pouſſée par ce vent dont une Divinité regloit le cours, elle atteint la hauteur de Phées, & cotoie les terres ſoumiſes aux Epéens, les bords fortunés de l'Elide. Alors Telemaque, pour éviter le détroit de Samé, où l'attendoit une embuſcade, s'abandonne à ſa route entre des Iſles hériſſées de rocs, incertain s'il court à ſon ſalut ou à ſa perte.

Cependant Ulyſſe, dans la cabane du vénérable Eumée, prenoit avec lui un ſimple & ruſtique repas; les paſteurs le partageoient, aſſis à la même table. Quand ils l'ont terminé, le héros s'adreſſe à leur Chef, pour ſavoir ſi, continuant de l'accueillir avec affection, il le preſſeroit de reſter encore ſous ſon toit, ou s'il l'exciteroit à ſe rendre dans la ville.

» Ecoutez-moi, Eumée! & vous tous mes amis! je ne veux pas ici vous être

plus longtems à charge; demain, dès l'aurore, j'irai dans Ithaque, pour y ſolliciter ma ſubſiſtance. Toi, Eumée! ne me refuſe pas tes avis, & un bon guide. Quand j'y ſerai arrivé, puiſque l'indigence m'y réduit, il faudra bien que j'aille ſeul errer de porte en porte; j'eſpere que des mains officieuſes, pour ſoutenir mes jours, me préſenteront un peu de pain, & un breuvage déſaltérant. J'entrerai dans le palais du divin Ulyſſe, pour donner à la ſage Penelope des nouvelles conſolantes. Je paroîtrai même au milieu de la troupe orgueilleuſe de ſes amans; ne m'accorderoient-ils pas une légere part de leurs ſomptueux feſtins? Je pourrois les ſervir, exécuter promptement tous leurs ordres. Je te prie de m'écouter ſans impatience. Par une faveur de Mercure, qui, comme tu ſais, répand ſur les actions des hommes cette grace & ces qualités ſans leſquelles elles ne ſauroient réuſſir ni plai-

re; il n'eſt, malgré mon âge, perſonne qui puiſſe, mieux que moi, s'acquitter des devoirs d'un bon ſerviteur. Faut-il allumer la flamme, fendre les chênes les plus durs, préparer, & ſervir les chairs des victimes, préſenter les coupes, en un mot, remplir tous les offices que rendent aux riches & aux grands les ſubalternes & les pauvres? Crois-moi, mes bras s'y prêteront, &, pour approcher d'eux, il n'eſt rien que je ne faſſe. «

Eumée! à cette propoſition tu entras dans un véritable courroux, & tu l'exprimas en ces mots. » Nous garde le ciel, bon homme! que tu exécutes ce deſſein! comment a-t-il pu venir dans ton eſprit! Rien n'eſt plus certain, tu cours à ta perte, ſi tu as ſérieuſement réſolu d'approcher de cette troupe dont les injuſtices & les violences ſont montées juſques aux cieux. Ah! il ne leur faut point de ſemblables ſerviteurs: les eſclaves qui les entourent, ſont des

jeunes hommes vêtus avec autant de pompe que de goût ; leur brillante chevelure eſt toujours parfumée d'eſſences précieuſes, leur beauté eſt parfaite ; tout répond à la ſomptuoſité de leurs tables toujours éclatantes, toujours chargées des mets les plus délicats, du meilleur tribut des moiſſons, & de coupes où coule un vin délicieux. Demeure parmi nous ; je t'aſſure que ta préſence n'importune ici ni moi, ni aucun de mes compagnons. Que ſeulement reparoiſſe le fils d'Ulyſſe ! il te donnera des vêtemens, tels qu'ils te ſont néceſſaires, & te fera conduire dans les contrées chères à ton cœur. «

» Puiſſes-tu, répond le héros, puiſſes-tu, Eumée ! obtenir la faveur de Jupiter, comme je te chéris, toi qui, dans l'extrêmité où j'étois réduit, me recueilles dans ta maiſon, & mets un terme à mes courſes & à mes diſgraces ! Il n'eſt point de plus grande infortune pour les

humains que [illegible] ainſi que le ſort y condamne [illegible] qu'ont de plus cruel [illegible] le beſoin inexorable & toujours renaiſſant de la faim, la crainte, la douleur, le déſeſpoir, & l'opprobre. Mais, puiſque tu me forces à reſter dans cet aſyle, à attendre le retour de ce jeune Chef, parle-moi, je te prie, de la mere d'Ulyſſe, & de ſon pere, qu'à ſon départ il laiſſa à l'entrée de la vieilleſſe. Jouiſſent-ils encore de la lumiere du ſoleil ? ou ſeroient-ils morts l'un & l'autre, & leurs ombres occuperoient-elles déjà une place au ſéjour ténébreux de Pluton ? «

» Mon hôte ! repartit le bon Eumée, tu ne reſteras pas dans l'ignorance à leur ſujet. Laërte reſpire encore, quoiqu'il ne ceſſe de conjurer les Dieux de finir ſa triſte carriere : car il eſt inconſolable, il pleure, ſans relâche, l'abſence de ſon fils & la mort de la vertueuſe compagne de ſes jours, qui le plongeant dans un

deuil plus lugubre encore, précipita ſes pas vers la vieilleſſe. Le déſeſpoir d'avoir perdu ſon illuſtre fils termina la malheureuſe vie de cette mere par une mort plus malheureuſe : ah ! que le ciel veuille en préſerver tous ceux qui me ſont chers, & dont j'ai reçu des bienfaits ! Tant que ſon affliction, quelque amere qu'elle fût, la laiſſa en vie, il y avoit encore quelqu'un ſur la terre avec qui je pouvois goûter la douceur des entretiens. Elle avoit eu la bonté de m'élever elle-même avec ſa fille, la noble & ſage Ctimene, le dernier fruit de ſon hymenée ; nous croiſſions enſemble ſous le même toit, & je puis bien dire que nous avions, peu s'en falloit, une égale part à ſes ſoins & à ſa tendreſſe. Parvenus en même tems à l'âge heureux de l'adoleſcence, ſa fille, envoyée par eux à Samé, & comblée des plus riches préſens, ſuivit celui que le ciel lui avoit deſtiné pour époux. Moi, après

m'avoir donné des vêtemens, & tout ce qui étoit néceſſaire à mes beſoins, la Reine m'envoya dans ces champs dont elle me confia le ſoin, & de jour en jour l'affection qu'elle me portoit ne fit que s'accroître. Aujourd'hui, hélas! je me vois privé de tout ce qui répandoit quelque charme ſur ma vie. Les Dieux ont béni mes travaux aſſidus; je ne connois point la faim ni la ſoif; & je puis recevoir les étrangers & les malheureux qui méritent d'être bien accueillis, & leur donner quelque ſecours. Mais depuis qu'une calamité affreuſe eſt tombée ſur ſa maiſon, depuis qu'il y domine des hommes ſuperbes, il eſt bien rare, malgré ſon affabilité, qu'une parole de la Reine Penelope, ma maitreſſe, ni un témoignage de ſon affection ſoit venu répandre la joie dans mon cœur. Ses fideles ſerviteurs aſpirent depuis longtems à l'interroger, à l'entretenir ſans témoin, à prendre leur repas en ſa préſence,

& à rapporter dans leurs champs un ſouvenir & un gage de ſa bonté, douceurs qui charment ceux que le ciel a placés dans une condition ſervile. «

» Eh quoi ! Eumée, paſteur fidele de ces troupeaux ! s'écrie Ulyſſe, dès ta plus tendre enfance tu fus donc jeté par la deſtinée loin de ta patrie & de tes parens ! Mais dis, que j'entende la vérité de ta bouche ; la guerre mit-elle en cendre la ville habitée par les auteurs vénérables de ta naiſſance ? ou des pirates te ſurprenant ſeul près de tes troupeaux de brebis ou de bœufs, & t'entraînant à leur navire, te vendirent-ils dans le palais de Laërte, ſatisfait de t'acquerir, même à grand prix ? «

» Puiſque tu prends tant d'intérêt à l'hiſtoire de mon ſort, répond Eumée, prête-moi une oreille attentive ; aſſis tranquillement, jouis du plaiſir d'un diſcours amical, & ſavoure ce breuvage. Déjà

les nuits ſont longues ; elles offrent aſſez de tems, ſoit pour ſe livrer au charme du repos, ſoit pour goûter le charme des entretiens ; ne te hâte pas de te rendre à ta couche ; l'excès du ſommeil fatigue & devient un mal. Que les autres ſe retirent, ſi leurs paupieres ſont appeſanties ; il faut qu'à la pointe du jour, après avoir pris un léger repas, ils conduiſent aux champs les troupeaux de notre maître. Nous, ſous ce toit paiſible, prolongeons ce feſtin, & tenant la coupe, abandonnons-nous à la ſatisfaction de nous raconter tour-à-tour la triſte hiſtoire de nos infortunes : la douleur même a ſes délices, & le ſouvenir en eſt cher à celui qui ſort de longues traverſes, & qui a parcouru la terre d'un pas errant. Je vais donc, puiſque tu le veux, t'apprendre les principaux événemens de ma vie.

Au-delà d'Ortygie eſt une Iſle nommée Syre ; as-tu jamais entendu ce nom ?

c'eſt dans cette Iſle qu'on a tracé les révolutions du ſoleil. Elle n'a pas une fort grande étendue, mais elle eſt heureuſe, couverte de nombreux troupeaux de bœufs, de brebis, riche en froment, riche en vignobles. Jamais la famine, ni aucun autre de ces fléaux, la terreur des malheureux mortels, n'y porterent leurs ravages; ſes habitans atteignent au dernier terme de la vieilleſſe, & alors viennent Apollon & Diane ſa ſœur; ils tendent leurs arcs; leur plus douce flêche, ſans être apperçue, fend les airs, & termine promptement de longues deſtinées. Deux cités partagent l'Iſle & tout ce qu'elle poſſede; mon pere régnoit ſur l'une & l'autre de ces cités; né d'Ormene, ſon nom eſt Ctéſius; & l'on voyoit en lui l'image des Dieux.

Un jour des Phéniciens, peuple fameux dans la marine, mais ſubtil & fourbe, abordent à nos côtes avec un vaiſſeau

vaiſſeau chargé d'effets curieux & rares. Il y avoit alors dans le palais de mon pere une eſclave Phénicienne, diſtinguée par ſa beauté, autant que par les ouvrages qui ſortoient de ſes mains. Ces étrangers artificieux cherchent à la ſéduire; elle étoit occupée, auprès de leur vaiſſeau, à laver de beaux vêtemens; l'un d'entr'eux la corrompt par les piéges de l'amour, & bientôt gouverne en maître abſolu ſon eſprit, malheur ordinaire à celles dont la vertu a ſuccombé, euſſent-elles été juſqu'alors les plus auſteres de leur ſexe. Il lui demande ſon nom, ſa demeure. Elle lui montre le palais de mon pere. » L'opulente Sidon, dit-elle, eſt ma ville natale; je ſuis la fille du riche & puiſſant Aribas. Mais un ſoir je revenois des champs, lorſqu'une troupe de Taphiens, gens exercés à la piraterie, m'enleva, & ſe précipitant avec moi dans un vaiſſeau, & volant à travers les ondes, me vendit

à grand prix dans ce palais au Roi de cette Iſle. «

» Voudrois-tu nous ſuivre, lui répond le Phénicien qui l'avoit abuſée, revoir le ſéjour de ta naiſſance, ton palais, embraſſer ton pere & ta mere? Ils vivent encore, & ſont au ſein de l'opulence «,» Ah! dit-elle, c'eſt le plus ardent de mes vœux; pourvu, ô nautonniers! que vous vous engagiez tous par ſerment à me conduire, en ſûreté, dans cet aſyle. «

Chacun d'eux s'y engage par ſerment. » Déſormais ſilence, reprit-elle, ſoyons étrangers l'un à l'autre; qu'aucun de vous, en quelques lieux qu'il me rencontre, ſoit dans les chemins, ſoit à la fontaine, ne m'adreſſe la parole, ni ne me regarde, de peur que l'on ne coure en inſtruire notre vieillard; au moindre ſoupçon, il me chargeroit de fers, & prépareroit votre perte. Renfermez donc notre ſecret au fond du cœur, & pré-

parez tout pour le départ. La charge de votre navire eſt-elle faite ? que la nouvelle en vienne ſecrétement dans le palais à mon oreille. Je vous apporterai tout l'or qui ſe trouvera ſous ma main. C'eſt peu ; vous recevrez de moi un prix encore plus conſidérable de mon embarquement. J'ai conſacré tous mes ſoins, dans ce palais, à élever le fils du Roi ; c'eſt un enfant, mais ſes petites ruſes annoncent ſon intelligence ; il eſt vif ; déjà il court, & pourra voler avec moi au rivage : je vous le livre ; vendez-le ; en quelque lieu que ce ſoit, vous verrez qu'il vaut un tréſor. «

En finiſſant ces mots elle ſe retire, & rentre dans le palais. Les Phéniciens demeurent parmi nous une année entiere, font la charge de leur vaiſſeau. Dès qu'il eſt prêt au départ, ils envoient à cette femme un des leurs pour l'en avertir. C'étoit le perſonnage le plus ruſé ; il vient dans notre palais, comme pour y

vendre un colier d'or, garni d'ambre. Tandis que, voulant l'acheter, ma mere, avec ſes femmes, avoient l'œil attaché ſur ce colier, & que le brillant ornement paſſoit tour-à-tour dans leurs mains, le fourbe, en ſilence, fait ſigne à la Phénicienne, & ſe retire promptement vers ſon vaiſſeau.

Elle me prend auſſi-tôt la main, & ſort avec moi du palais. Dans la ſalle d'entrée, des coupes d'or couvroient les tables, dreſſées pour mon pere & nos principaux Chefs, qui venoient de partager le feſtin, & avec leſquels il s'étoit rendu dans la place publique, à l'aſſemblée du peuple. Elle emporte trois coupes, & fuit, en les cachant ſous ſa robe; enfant novice, je la ſuis. Le ſoleil eſt remplacé par les ténebres, lorſque nous arrivons d'une courſe rapide au port, où nous attendoit l'agile vaiſſeau des Phéniciens. On s'embarque ſans retard: à peine eſt-on placé que le vaiſ-

ſeau fend la plaine humide ; le ciel leur envoie un vent favorable. Nous voguons durant ſix jours & autant de nuits. Jupiter faiſoit lever la ſeptiéme Aurore, quand Diane, d'un de ſes traits ailés, frappe ſubitement la perfide Phénicienne ; le vaiſſeau retentit de ſa chûte ; tel s'abat un oiſeau de mer ; elle tombe expirante. Les Phéniciens livrent le cadavre aux flots pour la pâture des monſtres nageans. Enfant abandonné, me voilà donc ſeul entre les mains de ces pirates ! mes illuſions s'étoient diſſipées ; juge de la morne triſteſſe où j'étois plongé. Le vent & l'onde amenent le navire à Ithaque. Laërte m'achete, & donne pour un enfant qui l'intéreſſoit, un prix conſidérable. C'eſt ainſi que mes yeux virent cette terre étrangere. «

Ulyſſe reprenant alors la parole : » Mon cher Eumée ! dit-il, le récit des infortunes que tu ſubis dans une ſi tendre enfance, a vivement touché mon ame.

Mais, pour toi, Jupiter a placé le bien à côté du mal; arraché à ta patrie pour ſervir, tu as trouvé un maître fort doux, auquel tu as toujours été cher, & qui t'a donné libéralement tout ce qui eſt néceſſaire à tes beſoins; tu coules ici des jours heureux. Moi, ce n'eſt qu'après avoir erré de peuple en peuple, que je trouve enfin en ces foyers un aſyle! «

Ainſi ils paſſoient la nuit dans cet entretien. Ils vont enſuite chercher le repos; mais le ſommeil abandonne bientôt leurs yeux. Aſſiſe ſur ſon char brillant, l'Aurore ne tarde pas à éclairer la terre. Déjà Telemaque & ſes compagnons, près du rivage, ſe hâtoient de plier les voiles; ils abattent le mât, lancent la nef dans le port avec le ſecours de la rame, & l'attachant par des cables, jetent l'ancre, deſcendent ſur ces bords, & prenant un léger repas, font des libations d'un vin odorant. Quand

ils ont banni la faim & la ſoif : » Ramenez le vaiſſeau, dit Telemaque ; moi, je vais me rendre ſeul à l'une de mes campagnes, & voir mes paſteurs. Après l'examen de leurs travaux, j'entre, le ſoir, dans Ithaque. Demain, réunis encore, compagnons fideles de ma route ! nous ſacrifierons aux Dieux, & nous nous délaſſerons dans un feſtin, où je vous invite à vous raſſembler, & dont je ferai les honneurs dans mon palais. «

» Et moi, mon cher fils ! où porter mes pas fugitifs ? dit le devin Theoclymene ; parmi les Chefs d'Ithaque, quel palais ſera mon réfuge ? Me permets-tu d'aller, ſans délai, dans le tien, auprès de la Reine ta mere ? «

» En d'autres temps notre hoſpitalité ne te laiſſeroit rien à deſirer, répond Telemaque, & j'exigerois que tu te rendiſſes, dès cet inſtant, à notre palais.

Mais je ſerai abſent, tu pourrois n'y rencontrer que des périls; ma mere paroît peu, retirée, loin de la troupe de ſes perſécuteurs, au haut du palais, dans le gynécée, & toujours aſſidue à ſes travaux. Je vais t'indiquer une maiſon, où tu pourras te réfugier juſqu'à mon retour; vas chez Eurymaque, fils illuſtre du ſage Polybe. Honoré aujourd'hui de nos peuples comme un Dieu, il tient parmi nos Chefs un des premiers rangs; aucun ne brigue avec plus d'ardeur la main de ma mere & le trône d'Ulyſſe. Toutefois Jupiter, qui regne dans l'Olympe, doit ſavoir ſi, avant de voir le jour de cet hymen, tous ces amans ne deſcendront point au tombeau. «

Il parloit encore, qu'à ſa droite vole un autour, le plus rapide meſſager d'Apollon; il tient entre ſes ſerres une colombe tremblante, dont il arrachoit les

plumes ; elles flottent dans les airs, tombent entre Telemaque & ſon vaiſſeau.

Theoclymene conduit ce jeune Prince à l'écart, & mettant ſa main dans la ſienne : » Telemaque ! dit-il avec un tranſport de joie, ce n'eſt pas ſans la direction des Dieux que cet autour vient de voler à ta droite ; dès qu'il a frappé mes yeux, j'ai reconnu en lui un augure fortuné. Je te l'annonce donc ; ta race occupera le trône d'Ithaque ; elle y ſera ſupérieure à tous ſes ennemis. «

» Veuille le ciel, ô étranger ! accomplir cette parole, s'écrie Telemaque ; quels témoignages tu recevrois de mon amitié ! oui, tu ſerois heureux, & chacun, en te rencontrant, te donneroit ce titre «. Et s'adreſſant à Pirée, ſon ami fidele : » Toi, dit-il, qui, parmi tous les compagnons dont le cor-

tége me ſuivit à Pylos, m'as toujours donné les marques les plus ſignalées de ton zele & de ton amitié, conduis, ô fils de Clytius ! conduis dans ta maiſon cet étranger, que je te confie; prends ſoin de le bien accueillir, juſqu'à mon arrivée; je veux que tu l'honores. «

» Quand même tu apporterois de longs retards à ton retour, répondit le vaillant Pyrée, je ſerai charmé, Telemaque ! tendre ami ! de recevoir cet étranger; il n'aura pas à ſe plaindre que j'aie négligé envers lui aucun devoir de l'hoſpitalité. «

En même tems Pyrée entre avec lui dans le vaiſſeau, & ordonne à ſes compagnons d'y monter, & de le détacher du rivage. S'embarquant auſſi-tôt, ils prennent en main les rames. Telemaque a chauſſé ſon cothurne; il ſaiſit ſa forte lance, qui étoit couchée ſur le tillac du vaiſſeau; & tandis que ſes amis,

ſelon ſes ordres, détachèrent le navire, & quittant la rive, voguent vers la ville, le fils d'Ulyſſe s'éloigne du port, & ſes rapides pas le conduiſent à la maiſon ruſtique, où toujours plein d'amour pour ſes maîtres, le bon Eumée veilloit d'un œil attentif ſur ſes nombreux troupeaux.

# *REMARQUES*

## SUR L'ODYSSÉE.

### *CHANT XV.*

POPE s'engage ici dans une longue apologie d'Homere, où il demande comme grace en ſa faveur. Ce Chant & pluſieurs des ſuivans lui ſemblent foibles; c'eſt, ſelon lui, le ſoleil couchant de ce Poëte; les détails où il entre lui ſemblent minutieux. Homere pourroit bien n'avoir pas beſoin ici de cette interceſſion: l'intérêt ſe ſoutient, & même croît par degrés dans les ſcenes que ces Chants nous offrent. On s'arrête volontiers quelque tems avec Ulyſſe dans la cabane d'Eumée, on écoute avec plaiſir leurs entretiens; le caractere de ce paſteur attache, ainſi que ſa maniere de vivre; ſes diſcours ont un air naïf, qui ne peut que plaire dans la traduction, ſi on ne l'y altere pas. Pope dit, en parlant de cette partie de l'Odyſſée, qu'en vain l'on poliroit une pierre ordinaire, on n'en feroit pas un diamant. Je n'ai pas cherché ici, non plus qu'ailleurs, à polir Homere; c'eſt au Lecteur à juger ſi ce qu'on lui offre eſt un diamant. J'ignore ſi je me ſuis fait illuſion, mais ces Chants m'ont intéreſſé autant & même plus que beaucoup d'autres morceaux de ce poëme. Ulyſſe ne perd pas de tems dans la cabane d'Eumée.

Il y prend toutes les inſtructions néceſſaires à ſes vues. C'eſt-là que ſe fera la reconnoiſſance d'Ulyſſe & de Telemaque.

Le déguiſement d'Ulyſſe, dit Ariſtote, amene une grande variété d'incidens, & donne lieu au récit de beaucoup d'aventures. Le Poëte ſoutient admirablement le caractere d'Ulyſſe, qui eſt une ſage diſſimulation.

*Il ne convient pas que tu prolonges ton abſence.* Elle avoit été aſſez longue; Telemaque étoit reſté environ un mois chez Menelas. Les Prétendans étoient prêts à s'emparer du trône d'Ulyſſe, & à obliger ſa femme à choiſir parmi eux un époux. Le voyage de Telemaque apporte quelque retard à leurs deſſeins. Ovide a eu ce paſſage d'Homere en vue, lorſqu'il fait dire à Penelope:

*Me pater Icarius viduo decedere lecto*
*Cogit, & immenſas increpat uſque moras.*

*Tu connois le cœur inconſtant des femmes.* Il eſt aſſez ſingulier qu'il n'y ait pas ici quelque exception favorable à Penelope. Madame Dacier eſt étonnée que les femmes du tems d'Homere reſſemblaſſent ſi fort à quelques-unes de celles que nous voyons aujourd'hui. Mais elle prétend venger ſon ſexe en deſirant qu'Homere nous eût dit, ſi de ſon tems les hommes remariés ſe ſouvenoient beaucoup de leur premiere femme, & s'ils étoient plus juſtes envers leurs enfans du premier lit.

*Tenant le voile merveilleux.* Voyez le troiſiéme livre de l'Iliade, où il eſt dit qu'Helene repréſente ſur un grand voile les combats que les Grecs & les Troyens

avoient livrés pour elle ſous les yeux de Mars. Il faut être bien habile pour exécuter un ſi grand deſſin.

*Accipe & hæc, manuum tibi quæ monumenta mearum*
*Sint, puer, & longum Andromachæ teſtentur amorem.*
En. l 3.

Quant à l'expreſſion, *Vulcain fit cette urne*, elle eſt parallele à celle-ci, c'eſt l'ouvrage des Graces, des Muſes, pour en vanter la beauté. Sidon étoit fameuſe pour les productions des arts.

On voit encore ici la deſcription d'un repas, & il faut convenir qu'Homere paroît ſe complaire dans ces ſortes de tableaux. Les Critiques diſent que les repas étoient toujours des ſacrifices, & que c'eſt pour cette raiſon qu'il les décrit ſi fréquemment. Cela eſt vrai, mais s'il ne s'étoit pas plu à faire ces deſcriptions, il ne ſeroit pas entré chaque fois dans tous les détails que préſente un repas. Ces détails tiennent un peu à la bonhomie des mœurs de ces tems.

Le fils de Menelas fait ici l'office d'Echanſon. Les plus illuſtres des jeunes gens, dit Athenée, rempliſſoient cet office.

*Lorſqu'Helene prenant la parole.* On ne ſait pourquoi Helene, dans l'explication de ce prodige, montre plus de pénétration que Menelas. Les femmes ont-elles, comme Euſtathe l'aſſure, plus de pénétration & plus de préſence d'eſprit que les hommes? Homere dit qu'un Dieu inſpite Helene; les Critiques en ont pris occaſion de relever le caractere de cette Princeſſe, croyant qu'Homere veut nous la repréſenter ſous un jour favorable;

pour nous faire oublier ſes fautes. Cette prédiction pourroit peut-être nous les rappeller; car Helene pouvoit avoir fait des progrès à Troie dans l'art d'interpréter les augures. Il y avoit beaucoup de Devins dans cette ville, & les calamités publiques les multiplient. Quoi qu'il en ſoit, ſi l'on raſſemble tous les traits ſous leſquels Homere peint Helene, on verra qu'il lui accorde beaucoup de vivacité & de pénétration d'eſprit. Menelas ne poſſédoit pas ces qualités au même degré.

*Tu m'as promis de contenter mes ſouhaits.* Je m'écarte un peu ici du ſens ordinaire qu'on donne à ces paroles; πως κεν μοι ὑποχρεως τελεσειας μυθον εμον; elles ſuppoſent que Piſiſtrate, comme il eſt d'uſage entre amis, avoit promis à Telemaque, dans un épanchement d'amitié, de lui en donner une forte preuve, quand il l'exigeroit. Cela paroît encore plus par le vers qui ſe trouve un peu plus bas, où il eſt dit que Piſiſtrate ſonge comment il accomplira ſa promeſſe; car il ne pouvoit y ſonger, avant d'avoir rien promis.

Il paroît que l'ordre de Minerve, le prodige & la maniere dont Helene l'a expliqué, raniment les eſpérances de Telemaque, & lui font hâter ſon départ. Homere, après la ſéparation des deux amis, ne parle plus de Piſiſtrate ni de Neſtor; il court à ſon but.

*Et à s'éloigner de Nélée, ſon oncle.* J'ai été obligé d'étendre un peu le récit d'Homere, qui eſt très-concis, ſans quoi on l'eût trouvé une énigme. Au tems de ce Poëte tout le monde étoit inſtruit de cette hiſtoire; elle étoit très-importante, à cauſe des grandes maiſons qu'elle regardoit. Phylaque étoit fils de Deionée, Roi de la Phocide, & pere d'Iphyclus. Il avoit donné ſon

nom à la ville de Phylacé. Iphyclus avoit enlevé les troupeaux de Nélée. L'entrepriſe de Melampe étoit terrible ; c'eſt ce qu'Homere appelle un deſſein inſpiré par les Furies. Il obtint la liberté & ces troupeaux, en donnant, dit-on, à Iphyclus des remedes qui lui procurerent des enfans.

*Il ne parvint pas juſqu'à la vieilleſſe.* Homere appelle Amphiaraüs *brave ;* ce Prince alla avec Jaſon à l'expédition des Argonautes. De toutes les faveurs qu'Amphiaraüs reçut de Jupiter & d'Apollon, la ſeule, dit-on, qu'Homere explique, c'eſt qu'il mourut jeune. Platon aſſure que les Dieux retirent promptement de la vie ceux qu'ils aiment le plus. Il rapporte à ce ſujet deux hiſtoires très-connues, & il cite enſuite ce paſſage d'Homere comme un témoignage de la vérité de ce ſentiment.

Malgré l'autorité de Platon, & la concluſion qu'il tire de ce paſſage, on peut en alléguer un grand nombre du poëte grec, qui prouvent qu'il regardoit une longue vie comme une bénédiction du ciel, opinion qu'on voit auſſi dans les Ecrivains de l'ancien Teſtament, qui ont pluſieurs conformités avec Homere. Il eſt clair qu'il faut ſous-entendre ici le mot *toutefois*, qui ſe trouve dans chaque endroit où ce Poëte exprime la même idée. D'ailleurs, la maniere dont périt Amphiaraüs, le confirme.

*O toi, jeune mortel ! dit l'étranger.* Il fait toutes ces queſtions pour découvrir ſi ce jeune Prince n'eſt point parent de celui qu'il a tué.

Parmi les Hébreux, les parens de celui qu'on avoit tué de propos délibéré ou autrement, avoient le droit de tuer le meurtrier, quelque part qu'ils le trouvaſſent, juſqu'à ce qu'il fût arrivé à une des villes qui avoient été

données

données pour aſyle. Les Grecs avoient à peu près la même juriſprudence. Le meurtrier devoit s'exiler lui-même pendant un tems marqué, & ſe purger par quelque expiation.

Il n'eſt pas dit, quoiqu'on le ſuppoſe, que Theoclymene eût commis ce meurtre par accident. Les meurtres, comme on le voit dans Homere, étoient alors très-fréquens. La liberté que chacun avoit de venger ſes injures, l'état encore ſauvage de la ſociété, rendoient cette action bien moins odieuſe que de nos jours; on eſt étonné de voir avec quel ſang-froid Homere en parle. Ce meurtrier n'imprime aucune horreur à Telemaque ni à ſes compagnons; il eſt reçu avec honneur, placé à côté de ce Prince. Il y a dans ces mœurs un mêlange ſingulier de barbarie & d'humanité; car l'hoſpitalité ne permettoit pas qu'on repoussât aucun ſuppliant.

Cet épiſode eſt lié au ſujet; ce Devin donne des avis à Telemaque, lui explique pluſieurs prodiges, & lui promet une prompte délivrance de ſes malheurs. D'ailleurs ce petit épiſode conſerve pluſieurs faits; il eſt vrai qu'ils ne peuvent nous intéreſſer autant qu'au ſiécle d'Homere. On remarquera que Theoclymene fait quatre queſtions d'une haleine, dans l'eſpace d'une ligne; la crainte où il eſt d'être pourſuivi, ne lui permet pas de s'étendre. Telemaque lui répond avec la même briéveté. Homere eſt appellé par ſon ſujet.

*Les courans de Crunes & de Chalcis.* Telemaque courut d'abord tout droit vers le ſeptentrion; & de-là, au lieu d'aller au couchant, qui étoit le chemin le plus court, il prit du côté du levant, pour éviter l'embuſcade qu'on lui avoit dreſſée entre Ithaque & Cephalenie;

ainſi il aborda à Ithaque par le côté du ſeptentrion, au lieu de celui du midi. En partant, il avoit pris un chemin moins long ; auſſi voit-on qu'il mit plus de tems au retour. Ceci ſeroit peu important, ſi ces petits détails ne montroient l'exactitude d'Homere.

*Crunes*, lieu de la côte du Peloponneſe. *Chalcis*, fleuve voiſin, & un bourg ſur ce fleuve. *Voy.* Strabon. Je lis avec Madame Dacier *Phées*, au lieu de *Pheres*, qui eſt trop loin de-là.

*Par une faveur de Mercure.* Comme Mercure eſt le miniſtre des Dieux, on a feint qu'il étoit le patron de tous ceux qui étoient au ſervice des autres, & que c'étoit par ſa faveur que chacun réuſſiſſoit dans les fonctions de ſon état.

Il n'y a rien de trop bas dans ce que dit ici Ulyſſe, puiſqu'il ſoutient ſon caractere de mendiant. Athenée fait une autre obſervation ; il prend ces paroles à la lettre, & dit que dans ces anciens tems les héros ſe ſervoient eux-mêmes, & qu'Homere loue Ulyſſe de poſſéder le talent de remplir ces ſortes de fonctions qui nous paroiſſent ſubalternes. Il eſt certain que les héros qui préparoient eux-mêmes leurs repas, pouvoient regarder comme dignes de quelque éloge ceux d'entr'eux qui s'acquittoient bien de ces ſoins.

*Dont les injuſtices & les violences ſont montées juſques aux cieux.* Madame Dacier a traduit, *dont la violence & l'inſolence ſont ſi grandes, qu'elles ne reſpectent pas les Dieux, & qu'elles attaquent le ciel même.* Ce n'eſt pas le ſens : l'expreſſion d'Homere, telle que je l'ai rendue, eſt très-claire ; on trouve la même expreſſion dans l'Ecriture.

*Termina ſes malheureux jours par une mort plus malheureuſe.* Il faut louer la diſcrétion d'Eumée ; il n'explique pas le genre de mort, parce qu'il étoit honteux & infame ; car elle s'étoit pendue de déſeſpoir.

*Aujourd'hui, hélas ! je me vois privé de tout.* νῦν δ' ἤδη πάντων ἐπιδεύομαι. Madame Dacier traduit ; *je ſens bien la perte que j'ai faite.* Et en note elle dit ; *en perdant de ſi bons maîtres, il a perdu tous les ſecours qu'ils lui fourniſſoient.* Les paroles du texte me paroiſſent renfermer un ſentiment plus délicat, que développe la ſuite des paroles d'Eumée. Il ne jouit plus de rien, depuis qu'il a ſi peu d'occaſion de recevoir des témoignages d'amitié de la part de ſes maîtres.

*Je puis dire qu'aucune parole de la Reine Penelope, ma maitreſſe, ni aucun témoignage de ſon affection n'eſt venu répandre la joie dans mon cœur.* Madame Dacier dit qu'il ne faut pas joindre μειλιχον avec les mots επος & εργον. Euſtathe montre le contraire, & j'ai ſuivi ſon explication. *Voyez* Erneſti. Madame Dacier s'eſt entiérement éloignée du ſens, en traduiſant : *Pour ce qui eſt de ma maitreſſe Penelope, je ne prends plus plaiſir ni à en parler, ni à en entendre parler.* Mais ce qui eſt ſurprenant, c'eſt qu'elle a gâté tout ce paſſage. Je ne dirai pas qu'on ne voit dans la traduction qu'elle en donne aucune trace de la naïveté charmante du diſcours d'Eumée, ni de l'affection qu'il y témoigne pour ſes maîtres, mais qu'il eſt entiérement mutilé & changé.

Il eſt ſingulier que Pope n'ait pas moins défiguré tout ce morceau. Il eſt manifeſte que και φαγεμεν, &c. ſe lie à ce qui précede ; Eumée ne diroit pas qu'il manque de nourriture ; il vient de dire préciſément le contraire.

Il ſe plaint que cette douce familiarité, qui aſſemble les maîtres & les ſerviteurs, eſt bannie de la maiſon d'Ulyſſe, par les excès & les injuſtices qui la déſolent.

*L'excès du ſommeil fatigue & devient un mal.* Le bon Eumée débite ici un aphoriſme de médecine. Le trop long ſommeil fait le même effet que les trop longues veilles; car il épuiſe & diſſipe les eſprits.

*La douleur même a ſes délices.* La cauſe de ce plaiſir, remarque Euſtathe, eſt l'idée qu'a celui qui raconte ce qu'il a ſouffert, qu'il ſera loué de ſa patience, de ſa prudence, & qu'on le regardera comme un homme favoriſé du ciel. Ce n'eſt pas la ſeule, ni la principale cauſe de ce plaiſir. La peine a cet avantage ſur le plaiſir, dit Pope, c'eſt que le reſſouvenir en eſt doux, au lieu que celui du plaiſir nous fait ſentir une privation.

*Où l'on a tracé les révolutions du ſoleil.* L'Iſle d'Ortygie c'eſt Delos; & celle de Syre eſt un peu au-deſſus. Selon les uns, ces mots ὑπὲρ τρόπαι ἠελίοιο veulent dire que l'Iſle de Syre eſt au couchant de Delos: &, ſi l'on adopte cette explication, Eumée parle en habitant de Syre, car cela eſt faux, ſi l'on ſe place à Ithaque. D'autres expliquent ce paſſage en diſant que dans l'Iſle de Syre il y avoit un antre qui marquoit les ſolſtices, & qu'on appelloit l'antre du ſoleil. Les Phéniciens avoient fait un long ſéjour dans cette Iſle; ſon nom même dérive de *ſira*, qui, dans leur langue, ſignifie *riche*, ou de *ſura*, heureux: ils étoient ſavans en aſtronomie, & avoient fait dans cette Iſle un cadran, ἡλιοτρόπιον. Environ quatre-vingts ans après Homere, l'Ecriture fait mention d'un cadran qui étoit à Jeruſalem, & qui marquoit les heures. Pherecide en fit un à Syre deux cents

ans après celui-ci. Je ne rapporterai pas les chicanes de Perrault ſur ce paſſage : il a prétendu qu'Homere avoit mis Syre & la mer Méditerranée ſous le tropique. Le nom de cette Iſle marque la bonté de ſon terroir. L'induſtrie des Phéniciens eſt connue.

On a remarqué la juſtice poétique qu'Homere obſerve en faiſant mourir ſubitement cette gouvernante d'Eumée qui le trahit. Il eſt ſingulier qu'Euſtathe ait cru qu'elle étoit la mere d'Eumée.

*Se hâtoient de plier les voiles.* On voit la rapidité de cette narration ; le Poëte ſuprime des circonſtances pour voler à ſon but. Je me ſuis ſur-tout attaché dans ma traduction à conſervet ce caractere diſtinctif du génie d'Homere, qu'on trouve dans l'Odyſſée comme dans l'Iliade, & qui confirme qu'ils ſont du même Auteur, & que l'Odyſſée n'annonce point, comme on l'a prétendu, la décadence de ſon eſprit.

## *ARGUMENT DU CHANT XVI.*

Le fils d'Ulyſſe, arrivé chez Eumée, l'envoie à ſa mere pour lui annoncer ſon retour. Telemaque reconnoît ſon pere. Les Prétendans, qui s'étoient mis en embuſcade, rentrent dans la ville.

## *CHANT XVI.*

DÈS la renaiſſance de l'Aurore, Eumée, ſecondé d'Ulyſſe, avoit allumé la flamme, & préparoit un léger repas, tandis que, par ſon ordre, les bergers, ſur les pas des troupeaux raſſemblés, alloient les conduire aux pâturages. Tour-à-coup ſes chiens fideles, qui d'ordinaire troubloient l'air de leurs aboiemens, font entendre une voix flateuſe & careſſante, courant à la rencontre de Telemaque qui s'approchoit de cette retraite. A travers ces voix, Ulyſſe entend les

pas de celui qui s'avance. » Eumée ! dit-il auſſi-tôt, il t'arrive, ſois en bien aſſuré, un ami ou une perſonne très-connue ; car tes dogues, au lieu d'ébranler l'air de leurs voix, pouſſent des cris glapiſſans, témoignages de leur joie ; & les pas de quelqu'un qui accourt, frappent mon oreille. «

Il n'a pas achevé ces mots, que ſon fils chéri paroît ſur le ſeuil. Eumée, ſaiſi de la plus vive ſurpriſe, s'élance de ſon ſiége ; l'urne où il préparoit un breuvage échappe de ſes mains ; il court à la rencontre de ſon maître, & lui ſautant au cou, il baiſe les mains du jeune Prince, ſon front, ſes yeux dont la douceur tempere l'éclat, &, de joie, il verſe un torrent de larmes. Comme un pere s'abandonne à ſon raviſſement, & ne ſe laſſe pas d'embraſſer un fils unique, qui fut abſent dix années, & qui revient des extrémités de la terre, le fils de ſa vieilleſſe qu'il chérit tendre-

ment, & qui lui a coûté tant de ſoupirs & de larmes : tel ce fidele ſerviteur ſerrant entre ſes bras le Prince aimable, lui prodiguoit ſes careſſes, & le regardoit comme échappé du ſein de la mort. » Eſt-ce toi, lui dit-il en ſanglotant, eſt-ce toi, mon cher Telemaque ! ma plus douce joie ! le Ciel t'a donc ſauvé de tous les dangers ! je croyois ne te revoir jamais, depuis qu'un vaiſſeau te conduiſit vers Pylos, loin de ta patrie ! Entre, mon fils ; que mon cœur ſe livre à toute ſon allégreſſe ; que je me raſſaſie du plaiſir d'arrêter ſur toi mes regards, & de te poſſéder dans ma demeure au ſortir de tant de périls. Il eſt ſi rare que tu viennes dans tes champs voir tes paſteurs ! tu es toujours retenu dans la ville, toujours occupé à obſerver la troupe de ces pervers qui ſe diſputent la main de Penelope. «

» O toi que j'aime comme un pere ! répond Telemaque, tu ſeras ſatisfait ; je

viens pour jouir du plaiſir de te voir ; je viens auſſi pour apprendre de toi ſi ma mere habite encore notre palais, ou ſi elle s'eſt enfin déterminée à ſuivre un nouvel époux. L'arachne file toujours en paix dans la couche d'Ulyſſe. «

» Qui peut douter, reprend le vertueux Paſteur, que la Reine, ta mere vénérable, ne perſévere à demeurer, avec conſtance, dans ton palais ? Elle continue à ſe conſumer, jour & nuit, dans les gémiſſemens & les larmes. «

En achevant ces mots il reçoit la lance du Prince, qui paſſe le ſeuil & entre. Comme il s'avançoit, Ulyſſe ſe leve, & lui cede ſa place : mais Telemaque refuſant de l'accepter : » Reſte aſſis, ô étranger ! dit-il d'un ton affectueux ; nous trouverons bien ici un autre ſiége ; voici quelqu'un qui ne m'en laiſſera pas manquer. «

Ulyſſe reprend ſa place. Eumée entaſſe à terre, près du fils de Laërte, des

rameaux verds & frais, & les ayant couverts de peaux, il y fait asseoir le jeune Prince. Maintenant il leur présente des plats de viandes, reste du repas sobre de la veille; il s'empresse à remplir de pain les paniers, à préparer dans une urne champêtre un breuvage où se mêle à l'onde un vin dont la douceur flatte le palais, & il s'assied en face d'Ulysse.

Après le repas, Telemaque s'adresse au Pasteur. » Mon pere chéri! quel est cet étranger? Ne puis-je savoir ce qui l'amene dans Ithaque? On ne traverse pas à pied l'océan. Quels nautonniers nous l'ont amené?

» Tu entendras, mon fils! répond Eumée, un rapport fidele. Cet étranger se glorifie d'être né dans la Crête. Poursuivi du malheur, il a parcouru d'un pas errant les cités de tous les peuples, telle est la destinée où l'assujettirent les Dieux. Enfin, échappé d'un navire de barbares Thesprotes, il est venu

chercher & a trouvé un refuge dans ma cabane. Je le remets entre tes mains ; tu décideras, à ton gré, de ſa fortune, déſormais il eſt ton ſuppliant. «

» Eumée ! ce mot me pénetre de triſteſſe, reprit Telemaque. Puis-je recueillir cet étranger dans mon palais ? Vois, je ſuis jeune encore, & mon bras n'a pas aſſez de force pour le défendre contre celui qui oſeroit l'outrager. La Reine, ma mere, ſollicitée par les ſiens, eſt vivement combattue ; elle balance ſi, reſpectant le lit de ſon époux & ſa propre renommée, elle doit reſter avec ſon fils, & veiller ſur mon héritage, ou enfin ſe déterminer à choiſir pour époux le plus vaillant & le plus riche des Princes dont notre maiſon eſt aſſaillie. Puiſque cet étranger eſt venu dans ta demeure, il recevra de ma part tout ce qui eſt néceſſaire à ſes beſoins, tunique, manteau, brodequins, épée, & je le ferai conduire, s'il le ſouhaite,

au païs de ſa naiſſance. Ou plutôt tu peux le retenir & le ſoigner dans cette cabane ; j'enverrai ici des vêtemens, & ce qu'il faut pour le nourrir ; ainſi il ne pourra être à charge ni à toi, ni à tes paſteurs. Car je ne ſouffrirai pas qu'il paroiſſe au milieu des amans de ma mere ; leur arrogance a ſecoué tout frein ; ah ! s'ils le couvroient de railleries ! s'ils alloient même (& l'on peut s'y attendre) juſqu'à de plus fortes inſultes ! j'en ſerois pénétré de la plus vive douleur. Que peut un ſeul mortel, fût-il plein de vigueur & de vaillance, contre une nuée d'ennemis ſi puiſſans ! «

Le patient Ulyſſe embrâſé de courroux, rompt alors le ſilence. » Oh mon cher Prince ! dit-il, car il m'eſt peut-être auſſi permis de prendre ici la parole ; je t'aſſure que mon cœur ſaigne au récit des inſolences que tu ſouffres dans ton palais de la part de ces Chefs, malgré ton âge & ce dehors impoſant. Dis, je

te prie, courberois-tu volontairement ta tête ſous ce joug ? ou tes peuples s'autoriſant de la voix de quelque oracle, t'ont-ils juré leur haine ? ou enfin des freres, ce rempart ſi ferme dans les plus grands orages, refuſent-ils de prendre en main ta défenſe ? Plût aux Dieux qu'avec l'ardeur qui m'anime, j'euſſe ta jeuneſſe en partage ! Plût aux Dieux que je fuſſe le fils de ce fameux Ulyſſe, ou ce héros lui-même terminant ſa courſe errante ! car il reparoîtra, l'on doit encore l'eſpérer : je jure qu'un bras ennemi feroit tomber ma tête de mes épaules, ſi précipitant auſſi-tôt mes pas dans ce palais déſolé, je n'immolois la troupe entiere de ces pirates. Et quand même, ſeul au milieu d'eux, je ſerois enfin abattu ſous l'effort de leur nombre, ah ! ſans doute il vaudroit mieux encore mourir dans mes foyers, les armes à la main, que d'être l'éternel témoin de leurs indignes forfaits, que de les voir, ô les

plus téméraires des hommes! combler d'outrages mes hôtes, traîner mes captives, ſouiller de leur lubricité mon palais, diſſiper mes biens, tout ravager, tout perdre avec une rage inouie, inſatiable, ſans qu'il y ait un terme à ces maux, ſans que le jour de la vengeance arrive! «

» Etranger! répond Telemaque, je vais ſatisfaire à tes queſtions. Tous nos citoyens ne ſont pas enflammés contre moi de haine. Des freres, je le ſais, ſont un ferme ſoutien dans les plus grands périls: mais je n'ai point de freres. Jupiter a voulu que d'âge en âge il n'y eût qu'un rejetton de notre race. Arceſius, mon biſaïeul, ne ſe vit renaître que dans le ſeul Laërte: qui fut l'héritier de Laërte? le ſeul Ulyſſe: Ulyſſe, à ſon tour, ne laiſſa point d'autre fils que moi infortuné, dont il n'a point joui, & qui n'ai pu lui être d'aucun ſecours; c'eſt ce qui enhardit nos ennemis nombreux à

s'emparer de notre palais. Les Princes de Dulichium, de Samé, de Zacynthe y ſont raſſemblés; les Chefs d'Ithaque ſe ſont joints à eux; tous, ſous le prétexte de rechercher ma mere, uſurpent & pillent mes biens. Ma mere les abhorre tous; cependant, tandis que la crainte l'oblige à ne pas rebuter leurs vœux, & à flatter leur eſpoir, mon héritage s'évanouit, & je touche à ma propre ruine. Mais notre ſort eſt entre les mains des Dieux. Mon cher Eumée! va trouver promptement la vertueuſe Penelope; dis-lui que ſon fils eſt de retour & en ſûreté. Je t'attends ici; reviens dès que tu l'auras inſtruite de cette nouvelle: ne parle qu'à ma mere ſeule, & qu'aucun des Princes n'apprenne que je ſuis en ces lieux; car une foule d'ennemis conjure mon trépas. «

» Je t'entends, je pénetre tout, tes ordres ſeront remplis, dit Eumée. Mais ne veux-tu pas qu'étant en route j'aille

porter au malheureux Laërte la nouvelle la plus conſolante ? Juſqu'à ce jour, malgré les profonds regrets qu'il donnoit au ſort d'Ulyſſe, il avoit l'œil ſur les travaux de ſes champs, & ne combattant pas les beſoins de la nature, il prenoit ſes repas, dans ſon palais ruſtique, avec ſes ſerviteurs. Depuis que ton navire a vogué vers Pylos, on dit que, toujours ſolitaire, il ſe laiſſe conſumer de faim & de ſoif, qu'il ne porte plus les yeux ſur ſes campagnes, & ne ceſſe de verſer des larmes & de pouſſer des ſoupirs & des plaintes lamentables; ſa peau deſſéchée & flétrie ſe colle autour de ſes os; il n'eſt plus qu'une ombre. «

» Que je plains ce bon vieillard ! répond le jeune Telemaque; mais détournons nos regards de ſa douleur, encore que ſi touchante. Si les mortels pouvoient toujours voir accomplir leurs vœux, nous n'aurions plus à languir après le retour de mon pere. Dès que tu auras

parlé

parlé à Penelope, reviens, ſans être apperçu, & ſans détourner tes pas. Contente-toi de dire à la Reine qu'en ſecret elle envoie promptement à ce vieillard déſolé la plus fidele de ſes femmes, pour l'inſtruire de mon arrivée. «

Ces mots animent le Paſteur. Il lie à ſes pieds ſes ſandales, & part. Il ne s'éloigne point ſans être apperçu de Minerve, qui s'approche auſſi-tôt de la cabane, ſous la forme d'une femme diſtinguée par la hauteur de ſa ſtature, & par la beauté de ſes traits, qui annoncent ſon intelligence, & ſon induſtrie à former des ouvrages accomplis; elle s'arrête à l'entrée de la cour. Telemaque ignore la préſence de la Déeſſe. Les Dieux ne ſe manifeſtent qu'à ceux auxquels ils veulent apparoître. Le ſeul Ulyſſe apperçoit Pallas. Les dogues entendent les pas de l'inconnue; mais, loin d'aboyer, ils tremblent, & courent au fond de la cour ſe cacher avec de ſourds

hurlemens. La Déeſſe fait un ſigne de l'œil à Ulyſſe, qui l'entend, ſort auſſitôt, & traverſe la cour. » Sage Ulyſſe! dit-elle, pourquoi te cacher plus longtems à ton fils? montre-lui ſon pere; marchez dans Ithaque, après avoir préparé de concert la ſanglante mort de vos ennemis. Tu me verras bientôt à tes côtés; je brûle moi-même de combattre. «

Minerve dit, & le touche de ſon ſceptre d'or. Soudain les vêtemens dont il fut couvert reparoiſſent dans tout leur éclat; il a repris ſon port, ſa force héroïque, & la noble beauté de ſes traits; ſa chevelure a bruni, ſes joues cavées ſe ſont arrondies, & ſa barbe argentée s'eſt changée en boucles d'azur. La Déeſſe diſparoît.

Ulyſſe rentre dans la cabane. Son fils demeure immobile, ſaiſi d'étonnement, de reſpect & d'épouvante; il croit voir l'un des Immortels; il l'adore, & n'oſant lever les yeux : » Je ne te re-

connois plus, ô étranger ! dit-il d'un ton humble & ſoumis. Quelle ſubite métamorphoſe s'eſt faite en tes vêtemens, en tes traits, en ta perſonne entiere ! Je n'en ſaurois douter ; un Dieu de l'Olympe eſt devant moi. Sois-nous propice, notre reconnoiſſance t'offrira les plus belles victimes, & placera de ſuperbes trépieds d'or ſur tes autels ; fais-nous grace. «

» Je ne ſuis point un Dieu, repartit le héros ; quelle erreur t'égare, te porte à me regarder comme un habitant des cieux ? Je ſuis ton pere, ô mon fils ! ton pere, qui t'a coûté tant de larmes, après le retour duquel tu as tant ſoupiré, près de ſuccomber, en ſon abſence, ſous le joug de nombreux oppreſſeurs. «

En même tems courant à ſon fils, il l'embraſſe, & lui prodigue ſes baiſers avec les tranſports d'un pere ; ſes larmes, qu'il avoit eu juſqu'alors la force de retenir, ruiſſellent ſur ſon viſage, & rou-

lent juſqu'à terre. Telemaque ne peut ſe perſuader que ſon pere ſoit devant ſes yeux. » Non, dit-il, tu n'es point Ulyſſe, mon pere; quelque Dieu ennemi ſe joue de moi, pour redoubler l'amertume de mes gémiſſemens & de mes pleurs. Le prodige qui a frappé mes regards, eſt au-deſſus du pouvoir des humains; les Dieux ſeuls peuvent, ſans peine, nous faire paſſer tour-à-tour de la vieilleſſe à l'adoleſcence. Eh quoi! tu étois, il n'y a qu'un moment, un vieillard, couvert de honteux lambeaux; & maintenant tout annonce en toi l'un de ces Dieux qui regnent dans l'Olympe! «

Ulyſſe reprend la parole avec une ſévérité mêlée de douceur. » Telemaque, puiſque tu as le bonheur de poſſéder un pere chéri, ne t'obſtine pas à le méconnoître; que l'excès de l'étonnement & de l'admiration ne te rende pas inſenſible. Ne crois pas qu'il s'offre à tes yeux d'autre Ulyſſe; je ſuis Ulyſſe, mon

fils, je le ſuis; après avoir ſoutenu, avec conſtance, un long cours d'infortunes, après un exil de vingt années, je revois enfin ma terre natale. C'eſt Minerve (ce prodige ne paſſe pas ſon pouvoir) qui m'a ramené ici, & qui m'a fait paroître tantôt ſous la forme d'un malheureux, vieilli dans l'indigence, tantôt ſous celle d'un Chef brillant encore de jeuneſſe & de vigueur, & décoré de vêtemens pompeux. Saches qu'il eſt facile aux Dieux aſſis ſur les nuées, d'élever un mortel au faîte de la grandeur, ou de le plonger dans le plus vil abaiſſement. «

Il dit, & s'aſſied. Telemaque, l'œil attaché ſur lui, jete ſoudain ſes bras autour du cou du meilleur des peres, & fond en larmes. Tous deux s'abandonnent au ſouvenir douloureux de leurs peines, ils confondent leurs gémiſſemens & leurs ſanglots; de tems en tems des cris échappent de leurs levres.

Ainſi retentit de cris le nid des aigles ou des vautours à la ſerre terrible, privés par des pâtres de leurs petits, qui déployoient à peine leurs ailes naiſſantes. Ainſi, quoique dans les bras l'un de l'autre, tantôt la douleur ſe réveilloit avec force dans l'ame des deux Chefs; tantôt leurs paupieres laiſſoient couler des larmes douces & touchantes. Et l'aſtre du jour en deſcendant ſur la terre, les eût encore vus dans cette ſituation, ſi Telemaque n'eût rompu le ſilence. » Quel heureux vaiſſeau, ô mon pere! & quels illuſtres nochers t'ont enfin rendu au ſein d'Ithaque? tu n'as pu franchir à pied l'immenſité des mers. «

» Mon fils! dit Ulyſſe, je t'inſtruirai ſur ce point. Ces fameux nautonniers, ces conducteurs zélés de tous ceux que leur adreſſe le ſort, des Phéaciens m'ont guidé ſur les ondes; leur navire ailé, tandis que je ſommeillois,

a traverſé l'océan, & m'a dépoſé ſur les bords d'Ithaque. Ce peuple m'a comblé de ſuperbes dons, que j'ai cachés, par un avis céleſte, au fond des antres de cette rive. Minerve enfin a conduit mes pas en ce lieu, pour concerter avec toi la punition de nos ennemis. Parle donc, fais-moi connoître leur nombre, leurs perſonnes; quels ſont ces audacieux? ma prudence délibérera ſi; pour les vaincre, il nous faut emprunter des ſecours, ou s'il ſuffit de notre bras. «

» O mon pere! lui répond le jeune Prince, la terre célebre ta haute ſageſſe & ta rare valeur : mais l'entrepriſe dont tu parles eſt inouie; tu me vois interdit de ſurpriſe : comment ſeroit-il poſſible à deux mortels de combattre une troupe ſi conſidérable & ſi aguerrie? Elle n'eſt pas bornée à dix Chefs, ni même à vingt; elle forme toute une cohorte; compte-la toi-même. De la ſeule Dulichium for-

tirent cinquante-deux jeunes Princes, diſtingués par leur ſtature & leur force, & ſuivis de ſix ſerviteurs; vingt-quatre Chefs vinrent de Samé, vingt de Zacynthe dont ils ſont la gloire; Ithaque même leur joignit douze Chefs, tous illuſtres; la troupe entiere eſt accompagnée du héraut Médon, d'un Chantre fameux, & de pluſieurs ſerviteurs, employés aux apprêts de leurs feſtins. Si nous paroiſſons, en ton palais, devant cette cohorte réunie, ah! je crains que ton retour ne te ſoit amer, & que la vengeance, dont tu veux les accabler, ne nous coûte un tréſor trop précieux! Songe plutôt, ſonge à trouver, s'il ſe peut, des amis aſſez magnanimes pour s'aſſocier à nos périls. «

» Prête-moi une oreille attentive, repartit l'intrépide Ulyſſe. Dis-moi, Jupiter, le pere des Dieux, & Pallas ſont-ils un ſecours aſſez puiſſant, ou me faut-il implorer encore quelque autre défenſeur? «

» Ceux que ta bouche a nommés, dit le ſage Telemaque, encore qu'aſſis loin de nous au-deſſus de la voûte céleſte, ſont le plus ferme ſoutien auquel tu puiſſes recourir ; ils dominent ſur les humains, & même ſur les Dieux. «

» Ces deux puiſſans défenſeurs, ô Telemaque ! reprit le héros, élevé comme au-deſſus de lui-même, ne ſe tiendront pas longtems éloignés du plus terrible des combats, dès que nous prendrons, dans mon palais, le farouche Mars pour l'arbitre de notre querelle. Toi, aux premiers rayons de l'aurore, rentre dans nos foyers, reparois au milieu d'une troupe ſuperbe. Guidé par Eumée, je t'y ſuivrai bientôt ſous la forme d'un vieillard, réduit à la mendicité. S'ils m'outragent, quelque traitement que j'eſſuie (garde-toi, mon fils, d'oublier cet avis): dompte en ton ſein les mouvemens de ton cœur, qu'il ſoit immobile; lors même que me traînant par les pieds,

ils me jeteroient avec oprobre hors de ma demeure, ou me bleſſeroient de leurs javelots, tu le regarderas ſans t'émouvoir. Contente-toi de les exhorter avec douceur à mettre un terme à leur rage inſenſée; ils fermeront l'oreille à ta voix; leur jour fatal eſt arrivé. Sur-tout imprime cet ordre au fond de ton cœur. Es-tu mon fils? mon ſang coule-t-il dans tes veines? qu'il n'y ait perſonne, je n'en excepte pas Laërte, ni Eumée, ni aucun de nos ſerviteurs, ni même la fidele Penelope; qu'il n'y ait perſonne qui apprenne de ta bouche qu'Ulyſſe eſt dans ſon palais; ſeuls, nous devons être les maîtres de ce grand ſecret. Ainſi nous ſonderons les ſentimens des femmes, & ceux de nos autres eſclaves; nous connoîtrons qui nous craint & nous honore, qui nous trahit, & qui, oubliant que tu es ſorti de l'enfance, oſe te manquer de reſpect. «

» O mon pere! répond Telemaque, l'avenir, je m'en flatte, te dévoilera mon

cœur, & t'apprendra que je ne ſuis dénué ni de prudence ni de courage. Mais ne crains-tu pas, veuilles-y ſonger, de perdre un tems précieux à parcourir tes champs pour ſonder les ſentimens de chacun de tes ſerviteurs? Tes ennemis, paiſibles dans ton palais, conſument tes biens; tout eſt en leur poſſeſſion, & va bientôt diſparoître. Ne ſuffiroit-il pas d'abord, pour ne pas trop retarder ta vengeance, d'obſerver la conduite des femmes attachées à notre demeure; tu connoîtras en peu de tems le crime & l'innocence. Nous pourrons éprouver ſi le zele eſt refroidi dans tes champs, après que tu auras obtenu la victoire, ſi Jupiter, par un ſigne manifeſte, t'a garanti ſa protection. «

» Durant cet entretien, arrive dans Ithaque l'agile vaiſſeau qui conduiſit à Pylos Telemaque & ſes amis. Entré dans le port, on le tire ſur le ſol noir du rivage; de fideles eſclaves emportent les

armes, courent dépoſer dans la maiſon de Clytius les riches préſens de Menelas. En même tems un héraut envoyé par ces Chefs, vole au palais d'Ulyſſe, pour apprendre à la chaſte Penelope que Telemaque étoit arrivé, & que s'arrêtant chez Eumée, il avoit voulu que le navire le devançât. Ce qui leur ſuggere cette précaution, eſt la crainte que la Reine les voyant revenir ſans être accompagnés de ſon fils, ne fût ſaiſie d'effroi, & ne baignât ſon viſage de nouveaux torrens de larmes. Le noble Eumée ſuivoit, à quelque diſtance, le héraut, chargés l'un & l'autre d'annoncer à cette mere la plus heureuſe nouvelle.

Ils entrent dans le palais du Roi, montent vers l'appartement de Penelope. L'imprudent héraut, qui paroît le premier, s'écrie en préſence de toutes les femmes. » Reine! l'objet de ton amour, ton fils eſt arrivé «. Le ſage Eumée vient à ſon tour, & s'approchant de l'oreille

de Penelope, il lui rapporte tout ce que Telemaque a voulu qu'il dît à ſa mere. Après avoir rempli ces ordres, il ſort, traverſe le portique, la cour, & ſe hâte de retourner auprès de ſes troupeaux.

Les amans de Penelope ſont frappés de conſternation, & dévorés de rage. Ils courent tous hors du palais, franchiſſent la cour; aſſis, non loin de la porte, ils tiennent un Conſeil.

Le fils de Polybe, Eurymaque rompt le ſilence. » O mes amis! Telemaque a donc heureuſement accompli un deſſein formé avec tant d'audace! il a terminé ce voyage, qui, ſelon que nous nous en flattions, devoit tourner à ſa perte! Que nous reſte-t-il à faire, & que tardons-nous? lançons en mer, & chargeons de rameurs le meilleur de nos vaiſſeaux; courons avertir nos compagnons de revenir dans Ithaque. «

Il n'a pas achevé ces paroles, qu'Amphinome, en ſe tournant, voit entrer

un navire dans le port ; les voiles s'abattent, on ſe courbe ſur les rames. » Amis ! s'écrie-t-il d'un air ſatisfait ; il eſt ſuperflu de les avertir ; regardez ; les voilà dans le port. Quelque Dieu leur a donné des avis, ou ils ont eux-mêmes vu paſſer le vaiſſeau de Telemaque, ſans pouvoir l'atteindre. «

Il dit. Levés auſſi-tôt, les Chefs ſe rendent aux bords de la mer. On tire le vaiſſeau ſur le rivage ; armes, agrès, tout eſt emporté par les eſclaves. Les Princes ſe précipitent, en foule, dans la place publique, & forment un Conſeil ; l'entrée en eſt interdite à tout citoyen, ſoit jeune homme, ſoit vieillard. Là, le fils d'Eupithes, Antinoüs, ſaiſi de honte & de courroux, tient ce diſcours.

» O deſtinée ! faut-il que les Dieux l'aient ſauvé aux bords de ſa perte ! Le jour, nos gardes, ſe ſuccédant ſans relâche, bravoient l'inclémence des airs ſur la cime des rochers ; la nuit,

loin que le ſommeil fermât nos paupieres, nous attendions l'Aurore en ne ceſſant de croiſer d'un vaiſſeau rapide près des côtes & ſur le vaſte empire des flots, dans la ferme aſſurance que l'heureux fruit de nos embûches ſeroit de le ſaiſir & de l'envoyer chez les morts. Cependant un Dieu l'a ramené heureuſement dans ſa demeure! Nous, préparons-lui donc ici une mort terrible; que Telemaque expire, gardons qu'il ne nous échappe. S'il vit, n'en doutez point, tous nos deſſeins échouent; n'eſt-il pas ſorti de l'enfance? ſa prudence n'eſt-elle pas mûre? la faveur que nous portoient les citoyens ne commence-t-elle pas à ſe glacer? Hâtons-nous, frappons ce coup, avant qu'il convoque une aſſemblée générale; ne penſez point qu'il y montre de la foibleſſe; ſa haine & ſon courroux éclateront; il ſe levera, pour déclarer ouvertement que nous avons machiné ſa mort,

que le ſuccès a trompé nos trâmes & notre attente. Le peuple ne ſe répandra pas en éloges, à l'ouie d'une action ſi noire. Dieux! s'il ſe réuniſſoit pour nous perdre, s'il nous chaſſoit loin de nos propres domaines, & nous obligeoit de fuir à notre tour en des contrées étrangeres! Prévenons ces malheurs; que notre ennemi tombe ſous nos coups dans ſes champs écartés, ou au milieu de ſa route à ſon retour. Partageons ſa dépouille; que ſa mere & celui qu'elle aura choiſi pour époux, habitent ſon palais. Êtes-vous trop timides pour l'exécution de ces projets? voulez-vous qu'il vive & jouiſſe de l'héritage de ſes peres? Ceſſons donc d'aſſiéger ſes lares, & d'y paſſer nos jours en feſtins; que chacun, dès cet inſtant, retourne à ſa demeure; de-là qu'il brigue humblement l'hymen de la Reine, qu'il tâche de la fléchir par l'offre des plus rares

rares dons, & qu'elle s'uniſſe à celui dont le rang & la généroſité captiveront ſon ame, & que lui deſtinera le ſort. «

Il dit; tous gardoient un morne ſilence. Amphinome enfin ſe leve. Fils illuſtre du Roi de Dulichium, Niſus, qui tenoit d'Aretius la vie & le ſceptre, il étoit à la tête des Chefs qui avoient quitté les riches guérêts de cette Iſle, pour briguer la main de Penelope; parmi tous ces rivaux, il étoit le moins odieux à la Reine, parce qu'il modéroit leur fougue, & conſervoit quelque reſpect pour la juſtice. » O mes amis! leur dit-il avec autorité, quant à moi je m'oppoſe au deſſein de percer le cœur de Telemaque; c'eſt un crime horrible que de répandre le ſang des Rois, & d'éteindre leur race. Allons conſulter les oracles ſacrés de Jupiter. Si leur voix nous enhardit à ce meurtre, frappez, je vous y exhorte; ma main portera

même le premier coup; mais ſi leur voix nous en détourne, calmez (c'eſt moi qui vous en conjure), calmez cette fureur. «

Ainſi parle Amphinome, & il les perſuade. Quittant à la fois leurs ſiéges, ils ſe précipitent au palais d'Ulyſſe. Ils ſont aſſis ſur des trônes éclatans. Mais la ſage Penelope, cette mere tendre, prend la réſolution de paroître aux yeux de cette troupe ſuperbe & ſanguinaire. Elle n'ignoroit pas qu'ils venoient de s'aſſembler pour conſpirer la mort de ſon fils; le héraut Médon l'en avoit inſtruite, Médon, qui avoit toujours l'œil ouvert ſur ces Chefs. Suivie du cortége de ſes femmes, elle vole hors de ſon appartement, arrive à la porte de la ſalle; là elle s'arrête; le viſage couvert de ſon voile brillant, elle ſe tourne vers le plus illuſtre de ces rivaux, & ſa bouche éclate en reproches amers.

» Antinoüs! homme perfide! artiſan du crime! Ithaque te vante, ſe plaît

à t'écouter, te décerne le nom de prudent, t'éleve au-deſſus de tous les compagnons de ton âge ; que cet éloge eſt démenti par tes actions ! Barbare ! pourquoi conjurer la mort de Telemaque ; & refuſer de nous reſpecter, nous qui, devant toi, prenons le titre de ſupplians ? Jupiter eſt leur témoin & les venge. Il eſt impie de former, dans l'ombre, de ſi noires trâmes. As-tu donc oublié que ton pere, tremblant, fugitif, ayant exercé la piraterie avec des Taphiens, ſur les terres des Theſprotes, vint jadis ſe dérober parmi nous à la rage de ce peuple qui le pourſuivoit ; ils étoient nos alliés & nos amis ; ils demandoient qu'on le livrât à leur vengeance ; ils avoient juré de lui arracher le cœur, & de porter la dévaſtation dans ſes riches campagnes. Ulyſſe, non ſans peine, calma leur rage. Et c'eſt lui dont tu déshonores & ravages le palais ! tu ravis ſon épouſe ! tu aſſaſſines ſon uni-

que fils ! tu as donc réſolu de me plonger dans le plus horrible déſeſpoir. Mets fin, il en eſt tems & je te l'ordonne, mets fin à ces fureurs, & réprime l'inſolence de tes compagnons. «

» O fille d'Icare ! prudente Penelope ! répond Eurymaque, raſſure-toi, bannis de ton eſprit ces penſées lugubres. Tant que mes yeux ſeront ouverts à la lumiere du ſoleil, celui-là n'eſt point né, ni ne verra le jour, qui oſera lever contre ce héros, ton fils Telemaque, une main profane. Car j'en atteſte les Dieux, & ce ſerment ne ſera pas vain; bientôt les flots de ſon ſang ruiſſeleront le long de ma lance noircie. Pour moi, ne penſe pas que je puiſſe oublier jamais, qu'en mon enfance ce Chef, le deſtructeur d'Ilion, Ulyſſe me faiſant aſſeoir ſur ſes genoux, me préſenta ſouvent lui-même de la chair brunie des victimes, & rougit mes levres du vin de ſa coupe. Sois donc aſſurée que Telemaque eſt mon

ami le plus cher ; qu'il ceſſe de trembler ; il n'a pas à craindre la mort de la part de tes amans ; mais nous ne pouvons répondre de celle que lui enverront les Dieux. «

C'eſt ainſi qu'il parloit, pendant qu'au fond du cœur il projetoit de donner à ce Prince, de ſa propre main, le trépas. Penelope remonte à ſon appartement ; dès qu'elle eſt dans cette retraite, coulent ſes pleurs ; Ulyſſe, ſon époux, eſt préſent à ſa mémoire, juſqu'à ce que le ſommeil, par un don de Minerve, ferme ſa paupiere, & répande le calme dans ſon cœur.

A l'heure du ſoir, Eumée rentre dans ſa cabane. Ulyſſe & ſon fils venoient de ſacrifier un jeune porc, & l'on faiſoit les apprêts du repas. Minerve, qui ſe tenoit près du héros, craignant que le paſteur ne le reconnût, avant d'y avoir été préparé, & que ne pouvant maîtriſer ſon tranſport, il n'inſtruisît

Penelope du retour de ce Prince, Minerve le touche de ſon ſceptre, & ſoudain Ulyſſe a repris la forme d'un vieillard, revêtu de haillons.

Telemaque appercevant le paſteur: » Déjà tu reviens! mon cher Eumée, dit-il, quel bruit court dans Ithaque? Nos fiers ennemis ſont-ils rentrés dans notre palais? ou me dreſſent-ils encore des piéges ſur ma route?«

» Je n'ai pas eu le tems de m'en aſſurer, lui répondit Eumée, n'ayant fait que traverſer la ville. Après avoir exécuté tes ordres, j'ai été impatient de revoler dans ma demeure. Je n'ai rencontré aucun de mes amis, ſinon l'agile héraut, qui, envoyé par tes compagnons, a le premier inſtruit ta mere de ton arrivée. Cependant ce que je ſais, & qu'ont vu mes propres yeux, c'eſt qu'à mon retour, comme j'étois déjà loin de la ville, & m'approchois de la colline de Mercure, un vaiſſeau, chargé d'hommes, de

lances & de boucliers, eſt deſcendu rapidement dans notre port. J'ai ſoupçonné que c'étoit la troupe de ces Chefs. «

Il dit. Telemaque évitant l'œil d'Eumée, lance un regard à ſon pere, & ſourit en ſecret. Les travaux du jour ſont achevés; le repas eſt prêt; chacun, dans cette cabane, y participe avec ſatisfaction; & après l'avoir terminé, ils ſe rendent à leurs couches, & le ſommeil panche ſur leurs paupieres.

# REMARQUES
## SUR L'ODYSSÉE.
### CHANT XVI.

*Dès la renaiſſance de l'Aurore.* Denys d'Halicarnaſſe, en citant les premiers vers de ce Chant, obſerve que le Poëte n'y raconte que des actions communes, & que cependant ces vers ſont fort agréables. Il montre à cette occaſion que ſouvent les beautés de la poéſie, comme de la proſe, conſiſtent moins dans le choix des mots que dans l'art de les placer, & de produire, par leur liaiſon, des ſons harmonieux.

*Et ſautant à ſon cou, il lui baiſe le front, les yeux.* L'idée qu'on a eue que cet Eumée étoit un ſimple berger, a fait trouver qu'il en uſoit trop familiérement avec ſon maître. Mais Eumée étoit un homme conſidérable, non-ſeulement par ſa naiſſance, mais encore par ſon emploi.

*Et verſe un torrent de larmes.* Pope a rendu ces mots ſi ſimples d'une maniere très-peu naturelle.

*While from his eye*
*The tears rain'd copious in a show'r of joy.*

Une *pluie de joie* pour exprimer des larmes, eſt une

fauſſe métaphore en quelque langue que ce ſoit ; elle contraſte ſinguliérement avec la ſimplicité d'Homere.

*L'arachne file toujours en paix dans la couche d'Ulyſſe.* Chez les anciens, les mariés avoient un ſi grand reſpect pour leur lit, que lorſqu'un des deux venoit à mourir, le mari ou la femme qui ſurvivoit & qui ſe remarioit, ne ſe ſervoit plus de ce lit pour ce ſecond mariage, & en faiſoit rendre un autre. Ce lit déſert & abandonné a donné lieu au tour dont ſe ſert Telemaque, & qui étoit un proverbe. Ce tour étoit alors noble & fort expreſſif. C'eſt ainſi qu'Héſiode dit : *Vous chaſſerez les araignées des vaiſſeaux*, pour dire, *vous aurez ſi grand ſoin des vaiſſeaux que les araignées n'y feront plus leurs toiles, à cauſe des fruits dont ils ſeront remplis.* Les Traducteurs n'ont pas oſé conſerver ce tour d'Homere ; je l'ai tenté. Perrault, pour n'avoir pas connu les uſages de l'antiquité, a mal à propos critiqué cet endroit. *Telemaque*, dit-il, *demande ſi ſa mere n'a pas épouſé quelqu'un de ſes amans.* Et il ajoute, *que le lit d'Ulyſſe doit être plein d'araignées, faute de gens qui y couchent.*

*Reſte aſſis, ô étranger !* Telemaque, loin de rebuter ce mendiant tout couvert de haillons, ne veut pas même prendre ſa place. Rien ne montre mieux le reſpect qu'on avoit pour les étrangers. Cette marque de bienveillance que donne ici Telemaque, le fait aimer.

*Reſtes du repas ſobre de la veille.* Ceci annonceroit la pauvreté ou la parſimonie : mais on obſerve que l'action d'Eumée eſt conforme aux coutumes de l'ancienne hoſpitalité. Les Grecs ſe ſervoient à table de ce proverbe,

*laiſſe quelque choſe pour les Medes ;* marquant par-là qu'on devoit laiſſer quelque choſe pour des hôtes inattendus. Plutarque cite cet endroit d'Homere. Eumée, diſciple d'un maître ſage, dit-il, n'eſt pas embarraſſé en recevant la viſite de Telemaque ; il lui ſert les reſtes de la veille.

*La Reine, ma mere, ſollicitée par les ſiens, eſt combattue & balance.* Ces paroles devoient donner bien de l'inquiétude à Ulyſſe, & le porter à prévenir ce malheur par ſa diligence.

*Un ſeul mortel, fût-il le plus valeureux, peut il ſe défendre.* Plus Telemaque trouve impoſſible l'entrepriſe de réſiſter aux Prétendans, plus il releve la prudence & la valeur d'Ulyſſe, qui non-ſeulement leur réſiſtera, mais qui les fera tous périr. La réponſe d'Ulyſſe fait ſentir qu'il eſt choqué d'entendre dire à ſon fils qu'il faut céder à la force. Il lui fait voir qu'un Prince, à ſon âge, doit plutôt périr les armes à la main, que de ſoufftir tous les jours de nouveaux outrages.

*Ou Ulyſſe lui-même.* Pluſieurs Critiques retranchent le vers ſuivant, mais d'autres le conſervent. Ulyſſe, emporté par le feu du ſentiment qui l'anime, ſemble un peu ſe découvrir : pour ne pas faire ſoupçonner qu'il fût véritablement Ulyſſe, il ajoute avec fineſſe, *j'eſpere qu'il reviendra.*

*Mon cher Eumée ! va trouver promptement la ſage Penelope.* Le Poëte éloigne ce fidele ſerviteur, pour donner lieu à Ulyſſe de ſe faire reconnoître. Si la reconnoiſſance s'étoit faite devant Eumée, on auroit perdu celle du héros & de ce paſteur. Ajoutons à cette remarque d'Euſtathe, qu'il falloit qu'Ulyſſe fût reconnu pre-

miérement par Telemaque ; c'eſt un effet de la tendreſſe paternelle, & de l'eſtime qu'il a pour ſon fils, & qu'il veut lui témoigner. Du moment où il ceſſera de paroître ſous le déguiſement qu'il a pris, le poëme ſera fini ; au moins l'intérêt ne peut-il plus ſe ſoutenir longtems. Il y a donc beaucoup d'art à reculer ces reconnoiſſances, ſans que l'action languiſſe. Si Eumée avoit connu Ulyſſe, le rôle qu'il joue dans la ſuite de ce poëme, ſoit dans la route, lorſqu'il conduit ce Chef au palais, ſoit dans ce palais même, auroit été bien moins intéreſſant.

*Saiſi d'étonnement, de reſpect & de crainte.* Madame Dacier, en citant pluſieurs exemples tirés de l'Ecriture, penſe que les paroles de Telemaque ſont fondées ſur ce que les premiers hommes, quand ils voyoient quelqu'un des Dieux, croyoient être menacés de la mort ou de quelque grand malheur. Mais chez les Grecs, & dans Homere, on voit que ces apparitions étoient fréquentes, & n'excitoient pas de ſemblables ſentimens. Ceux qui animent Telemaque ſont la crainte & le reſpect.

*Je ſuis ton pere .... ſes larmes qu'il avoit eu juſqu'alors la force de retenir.* La joie & la ſurpriſe ont leurs larmes, & ces larmes ſont la premiere expreſſion qu'on donne de ſes ſentimens. Quand Joſeph ſe fit connoître, il dit de même, *je ſuis Joſeph, je ſuis votre frere.* C'eſt encore ainſi qu'*après s'être retenu longtems*, il éclata, pouſſa des cris, & fondit en larmes. La reconnoiſſance de Joſeph a un caractere plus touchant encore, à cauſe de ſa généroſité & des remords de ſes freres. Ces circonſtances rendent cette reconnoiſſance la plus pathétique de celles qu'on connoît.

*Ainſi retentit de cris le nid des aigles ou des vautours.* Homere, ſelon Pope, compare Ulyſſe au vautour, parce qu'il connoiſſoit ſa nature. Cet oiſeau, dit-il, eſt remarquable par l'amour qu'il porte à ſes petits : il ouvre ſa cuiſſe pour les nourrir de ſon propre ſang. Mais les Naturaliſtes modernes que j'ai conſultés, ne parlent point de ce fait, qui tient du merveilleux. S'il eſt vrai que les Egyptiens faiſoient du vautour un hiéroglyphe pour peindre la compaſſion, nous ne voyons pas trop les raiſons de cet emblême. Le vautour eſt le plus lâche des oiſeaux de proie ; il ne s'attache qu'aux cadavres ; mais la lâcheté n'eſt pas la compaſſion.

La comparaiſon d'Homere eſt ſi peu exacte, qu'Ulyſſe embraſſe ſon fils, & que le vautour déplore la perte de ſes petits. On voit bien qu'Homere a ſeulement voulu peindre la force de la douleur.

Les comparaiſons, dit Pope avec d'autres Critiques, ne doivent point être employées dans la chaleur de l'action, mais lorſque l'intérêt commence à décroître. Ainſi dans le premier Chant de l'Enéide, le Poëte n'introduit point de comparaiſon, lorſque la tempête qu'il décrit eſt au milieu de ſa force, car rien ne peut être plus impétueux que la tempête même ; il ne le fait que lorſque la chaleur de la deſcription s'affoiblit. Cette obſervation eſt judicieuſe, & peut être utile en bien des cas : mais on ne paroît pas devoir l'appliquer, comme fait Pope, à cet endroit d'Homere, puiſque le Poëte emploie ſa comparaiſon au moment même de la reconnoiſſance ; car elle n'eſt complette qu'à l'inſtant où Telemaque ne doute plus de l'arrivée de ſon pere. Cependant on ne peut dire qu'elle affoibliſſe l'effet que doit produire cette

reconnoiſſance : c'eſt que la comparaiſon eſt courte.

Virgile a imité cette comparaiſon ; mais, comme il vouloit repréſenter la muſique lugubre d'Orphée, il a judicieuſement ſubſtitué au vautour le roſſignol.

*Qualis populea mœrens Philomela ſub umbrâ*
*Amiſſos qu ritur fœtus, quos durus arator*
*Obſervans nido implumes detraxit : at illa*
*Flet noctem, &c.*

*Leur jour fatal eſt arrivé.* D'habiles Critiques anciens rejetent les 18 vers ſuivans, qui ſe retrouvent au commencement du XIX^e^ Chant, où ils ſont bien mieux à leur place. Madame Dacier n'adopte pas le ſentiment de ces Critiques. Après un mûr examen, je me ſuis déterminé à retrancher ce paſſage, qui n'eſt qu'une répétition inutile. *Voyez* Erneſti. Je ſuis convaincu que pluſieurs des répétitions d'Homere doivent être imputées à l'inexactitude des premiers copiſtes : mais elles me ſemblent prouver que les anciens Editeurs n'ont rien changé au texte d'Homere, puiſqu'ils ont laiſſé ſubſiſter ces répétitions.

*Seuls nous devons être les maîtres de ce grand ſecret.* Le ſecret eſt la ſource de tous les grands ſuccès dans les affaires difficiles. Auſſi une des grandes qualités d'Ulyſſe, qui étoit ſi éloquent, c'étoit la taciturnité & le ſecret, & c'eſt à cette qualité ſeule qu'il veut reconnoître ſon fils.

Si Telemaque n'avoit pas gardé le ſecret, nous aurions été privés de pluſieurs belles ſcenes de reconnoiſſance.

*Ne ſuffiroit-il pas d'abord d'obſerver la conduite des*

*femmes attachées à notre demeure ?* Ce paſſage, & beaucoup d'autres, montrent qu'en ces anciens tems le ſervice, dans les plus grandes maiſons, ſe faiſoit principalement par des femmes. Le nombre des ſerviteurs des Prétendans eſt très petit. Ce ſont les femmes qui, dans l'Odyſſée, menent les étrangers au bain, dreſſent les tables, &c. Dans le paſſage préſent, Telemaque ne parle que des femmes de ſa maiſon; nous obſerverons enſuite, dit-il, les hommes dans les champs. Les troupeaux & les terres étoient l'occupation des hommes.

Telemaque craint qu'Ulyſſe ne s'éloigne d'Ithaque; car ce Prince avoit des poſſeſſions dans le continent.

*Le vaiſſeau... arrive dans Ithaque.* Telemaque avoit mis pied à terre à la rade ſeptentrionale, & ſon vaiſſeau, pour retourner à Ithaque, avoit doublé toute l'Iſle du côté du couchant. Voilà pourquoi il n'arrive que le lendemain, & c'eſt ce qui fait que le héraut & Eumée ſe rencontrent.

*Les Dieux ont ſauvé ce mortel.* Antinoüs, en voulant s'excuſer, montre évidemment que Telemaque eſt aimé des Dieux. Cependant, aveuglé par la paſſion, il ne laiſſe pas de pourſuivre ſon deſſein. Homere jete un moment ſon Lecteur dans l'alarme.

Ce diſcours d'Antinoüs, où l'on trouve beaucoup de feu, eſt plein d'ellipſes, ce qui repréſente ſa colere; il ne ſe donne pas le tems de nommer Telemaque. J'ai tantôt conſervé l'ellipſe; tantôt j'ai employé quelque tour, dont le feu peut être un équivalent.

En général les ellipſes caractériſent pluſieurs Poëtes Grecs, & ſur-tout Homere. Elles donnent une grande rapidité à ſa marche. Telle eſt la vivacité qui l'anime,

qu'il n'emploie quelquefois que les mots les plus néceſſaires pour être entendus ; ſes termes ſont alors des traits de flamme. C'eſt auſſi le génie des langues orientales. Le génie de la langue françoiſe eſt, à cet égard, tout différent ; comme elle tend principalement à la clarté, d'ordinaire elle ne ſuprime preſque rien ; je dis d'ordinaire, car nos Poëtes ont quelquefois employé heureuſement l'ellipſe. Ce génie de notre langue, qui eſt contraire à celui de la langue grecque, & en particulier au ſtyle d'Homere, eſt une des plus grandes difficultés qu'offre la traduction de ce Poëte. Heureux ſi j'ai réuſſi quelquefois à la vaincre !

*Et qu'elle s'uniſſe à celui.* Amphinome étoit bien sûr que Jupiter n'approuveroit pas ce meurtre, & d'ailleurs pour aller conſulter ſes oracles il falloit du tems.

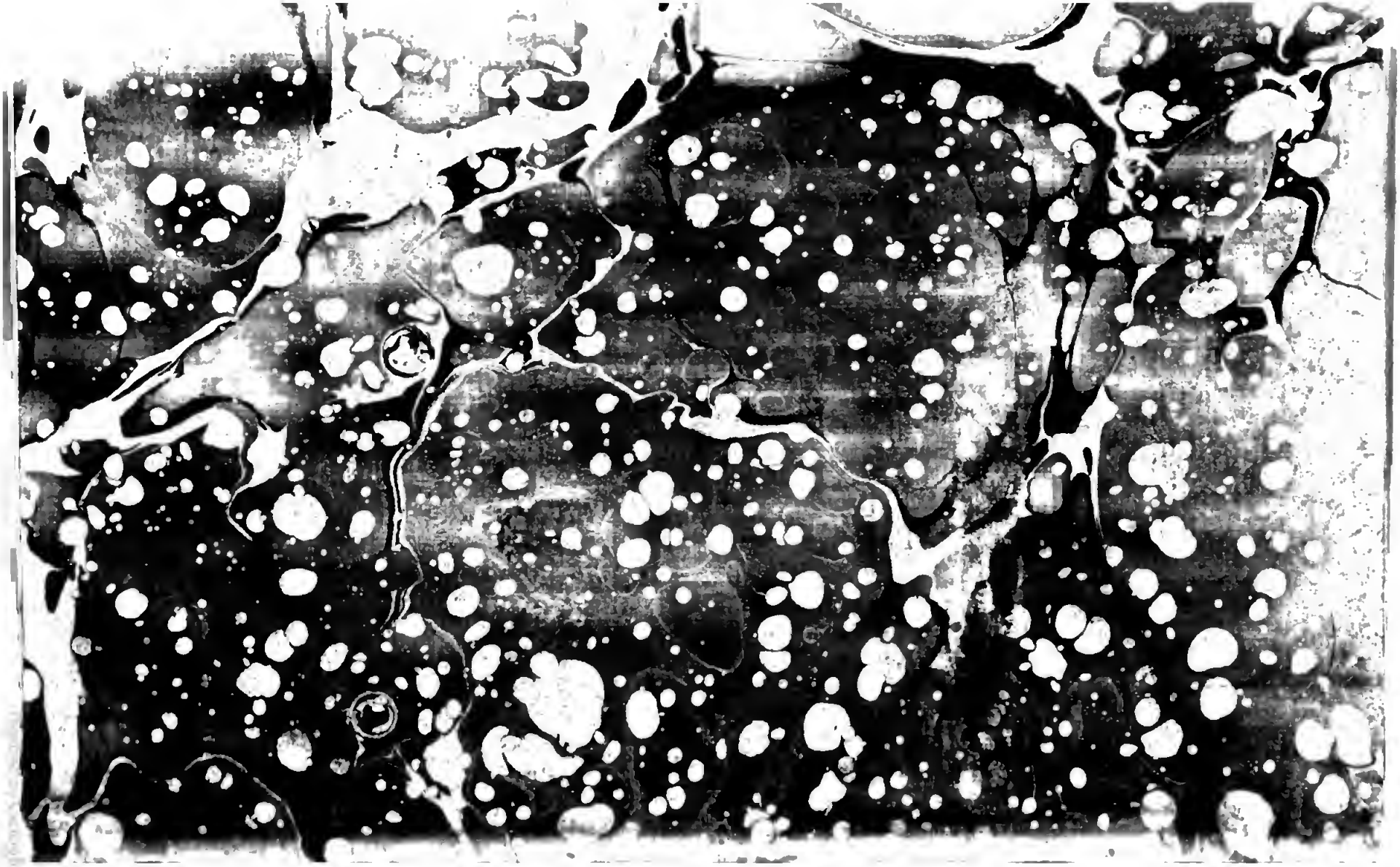
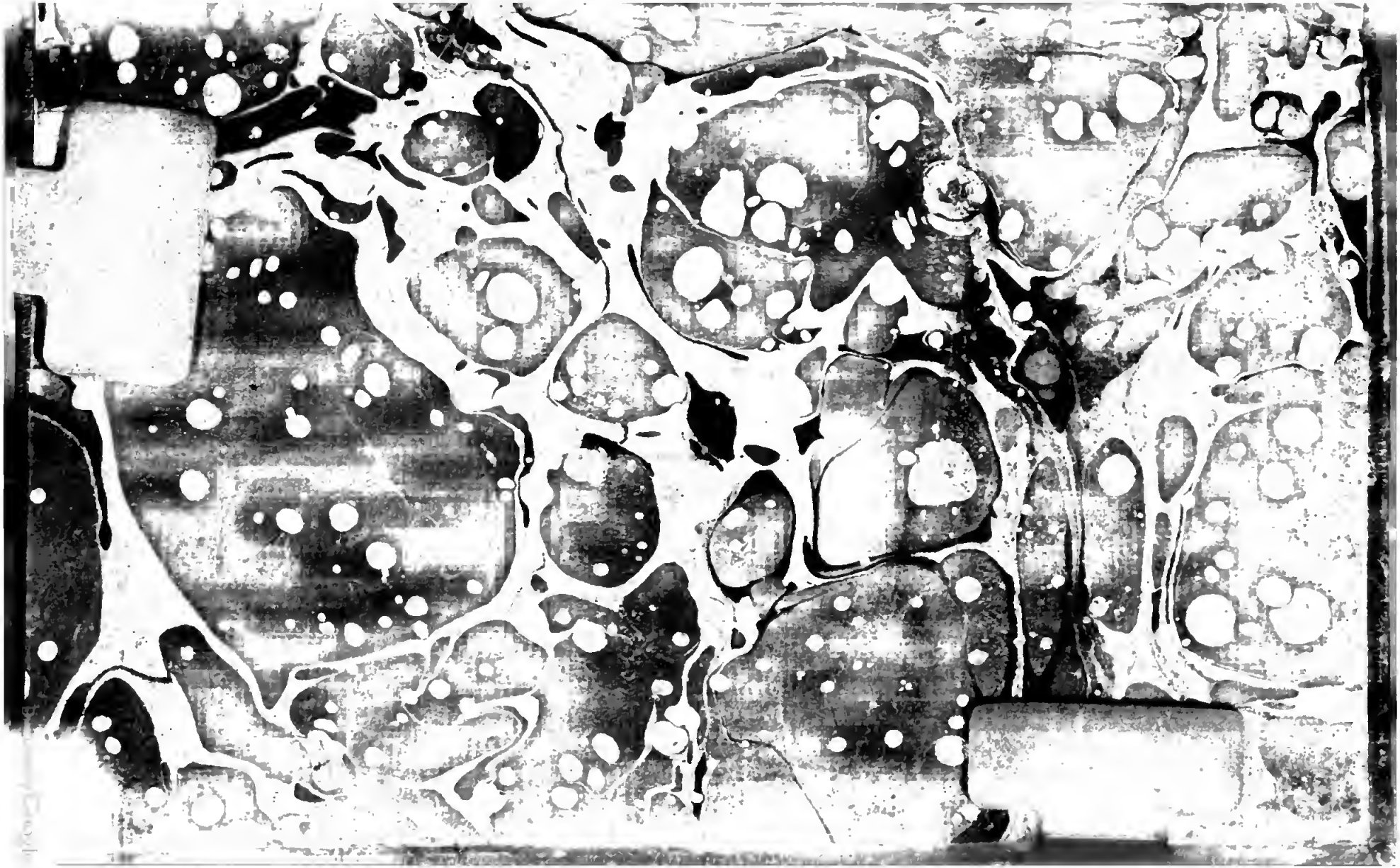
*Et refuſer de reſpecter des ſupplians.* Madame Dacier, entraînée par quelques anciens Critiques, paroît avoir embrouillé le ſens de ce paſſage, qui lui a ſemblé fort difficile. Elle traduit ainſi : *Sans aucun reſpect pour une maiſon dont vous êtes les ſupplians.* Aſſurément ces Chefs n'ont pas l'air d'être les ſupplians de cette maiſon. Le ſens que j'ai ſuivi ſe préſente naturellement. *Voyez* Erneſti. Pope a défiguré auſſi ce paſſage.

*Wretch ! to deſtroy a prince that friendſhip gives,*
*While in his gueſt his murd' rer he receives.*

Le diſcours de Penelope eſt plein de feu & de ſentiment : elle parle d'abord en mere ; mais, en finiſſant, elle parle avec autorité, en Reine.

*Les flots de ſon ſang.* On voit bien que tout ce diſcours eſt ironique & moqueur.

*Lance un regard à ſon pere, & ſourit en ſecret.* Il ſourit, parce que les Prétendans n'ont pas accompli leur deſſein. On peut auſſi en alléguer un autre motif. Il a demandé quel bruit couroit dans Ithaque : par la réponſe du Paſteur, il juge qu'on ignoroit entiérement l'arrivée d'Ulyſſe.

*Fin du ſecond Volume.*

83018